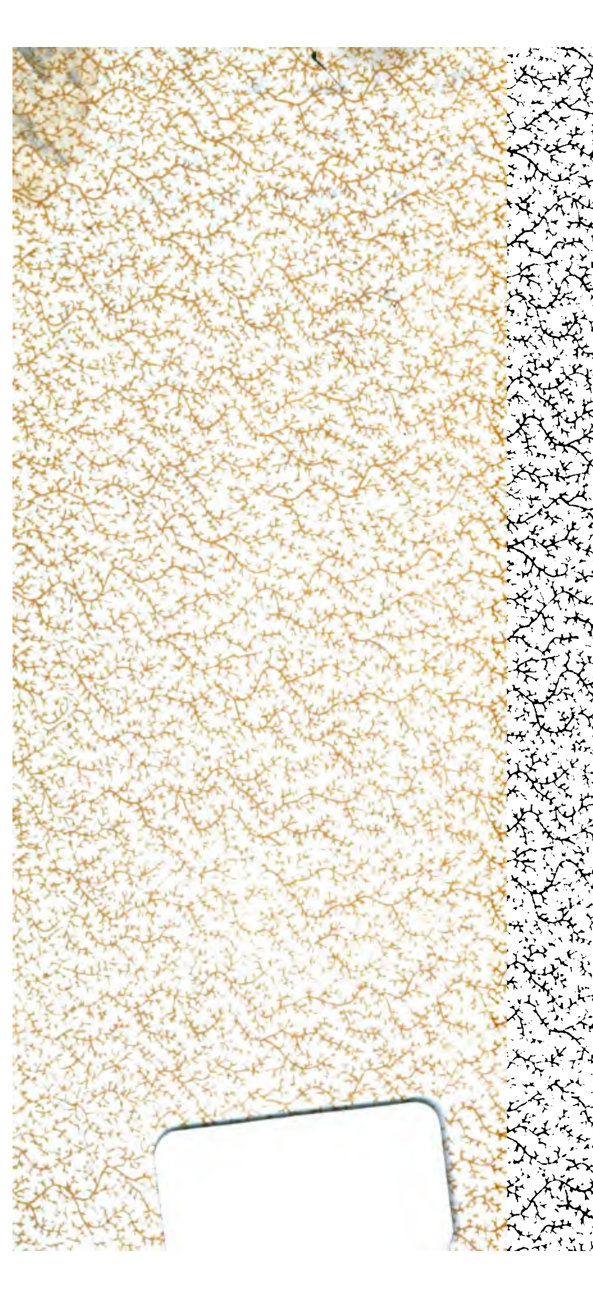




LE NÉCESSAIRE

OU

SECRÉTAIRE DU CABINET.

LE NÉCESSAIRE

OU

RECUEIL COMPLET

DE MODELES DE LETTRES,

A L'USAGE DES PERSONNES DES DEUX SEXES;

SUIVI de la Relation d'un Voyage instructif et intéressant dans toutes les parties de l'Europe; d'un Choix d'Anecdotes amusantes et variées; de quelques Notions sur la tenue des livres à parties simples et à parties doubles; du Tarif général du prix des Glaces; d'un grand nombre de Modèles d'Actes publics et privés, pour servir de guide aux transactions entre particuliers; enfin d'un Abrégé des comptes faits de Barême, réduits en francs et centimes.

PREMIERE PARTIE.

A PARIS,

Chez COURCIER, Imprimeur-Libraire,
Quai des Augustins, No 71.

An XII. = 1804.

TABLE

De la premiere Partie.

Table de la seconde Partie.

Fin de la Table.

LE NÉCESSAIRE.

PREMIERE PARTIE.

Lettres pour le Ier. jour de l'An.

D'un Fils à son Père.

Mon cher Père,

Permettez-moi de vous renouveller, avec le commencement de l'année, les assurances de respect et de soumission sans bornes, que je vous dois. Vous dire que je vous prendrai sans cesse pour exemple, dans toutes les actions de ma vie, c'est vous assurer que les principes de vertus et de probité que vous m'avez donnés ne seront point infructueux. J'espère, dans tous les temps, me montrer digne des soins que vous avez pris pour former mon éducation, et que je ne cesserai de mériter, par ma conduite, l'attachement dont je ressens chaque jour les heureux effets. Puissiez-vous jouir encore long-temps, mon cher père, de l'estime des hommes de bien, et des soins assidus de votre respectueux fils, * * *

Réponse.

J'aurois desiré, mon cher Félix, pouvoir te témoigner moi-même, combien je suis sensible à ton tendre attachement ; mais la crainte de déranger le cours de tes études, me fait différer, encore pour quelque temps, de goûter un plaisir bien doux pour mon cœur, celui de te presser entre mes bras. C'est à toi, mon cher fils, à hâter, par ton assiduité, l'instant où il me sera

Première Lettre d'un Amant à l'objet de ses affections.

Mademoiselle,

Il m'a été impossible de voir tant de perfections réunies, sans ressentir, pour la personne qui les possède, un sentiment que vous seule, jusqu'à ce jour, avez su m'inspirer. Oui, Mademoiselle, je vous aime, et j'ose vous le déclarer. Que votre pudeur ne s'allarme point, mes intentions sont pures et honnêtes; si vous daignez agréer ma recherche, vous verrez, par ma conduite, que mon seul désir est de vous prouver la sincérité de mon attachement. Je sais que je suis loin de posséder toutes les qualités qu'il faudroit avoir pour vous mériter; mais combien de miracles l'amour n'a-t-il pas opéré? S'il m'est permis d'espérer, je me sens capable de tout entreprendre pour parvenir à vous plaire.

Adieu, Mademoiselle, ne refusez pas un mot de réponse à l'homme dont vous avez fixé à jamais la destinée.

Réponse.

J'ai remis à ma mere la lettre que vous m'aves fait, monsieur, l'honneur de m'écrire, c'est à elle désormais que vous deves vous adresser, si vos sentimens pour moi, sont aussi sinceres que je me plais à le croire.

J'ai l'honneur de vous saluer.

Lettre pour demander une Demoiselle en mariage.

Madame,

Pardonnez-moi, si ce n'est point à vous que je me suis d'abord adressé, pour vous faire part de l'impression profonde que les talens, les graces et la beauté de votre incomparable demoiselle ont fait sur moi. La crainte de faire une démarche qui pût être désagréable à made-

moiselle votre fille, m'avait fait m'adresser directement à elle, bien décidé d'être malheureux toute ma vie, si sa réponse eût été un refus; mais aussi de ne pas me plaindre. Je me rends trop de justice, pour ne pas voir l'immense disproportion qu'il y a entre nos mérites.

C'est à vous, Madame, à dissiper mes incertitudes; mon amour vous est connu, aurez vous la bonté d'agréer ma recherche. Je dois vous prévenir que ma famille est instruite de la démarche que je fais auprès de vous. J'attends votre réponse; songez, Madame, que mon sort est entre vos mains,

Je suis avec respect.

Réponse.

Monsieur,

Ma fille et moi sommes honorées de la préférence que vous voulez bien donner à notre famille dans le choix d'une compagne, qui doit influer si directement sur le sort de votre vie. Cependant, comme votre demande est de nature à faire naître des réflexions, je vous prie de m'accorder quelque temps avant de vous faire une réponse décisive. En attendant, vous nous ferez plaisir, Monsieur, toutes les fois que vous voudrez bien nous honorer de votre visite.

Recevez mes sinceres complimens.

Autre Lettre, pour faire une déclaration d'amour.

Plaignez-moi, Mademoiselle, puisque malgré la connoissance que j'ai de l'attachement que vous témoigne M. ***, je n'ai pas eu la force de résister au sentiment que vous m'avez inspiré. Je serois, sans doute, bien coupable, si je vous aimois moins; mais peut-on attendre quelque chose de raisonnable, d'un homme dont la raison est entiérement troublée! je ne me dissimule aucun de mes torts, et cependant j'éprouve, en les ag-

gravant, un véritable adoucissement aux maux que j'endure. Oui, dussé-je m'attirer votre courroux, je vous dirai que je vous aime, je vous le répeterai tant de fois, qu'à la fin vous aurez pitié de mes peines, et les adoucirez par quelques mots de consolation. Et pourquoi, d'ailleurs, me feriez-vous un crime de vous avoir apprécié? Régle-t-on soi-même sa destinée? Existe-t-il sur la terre un être assez fort pour résister au dieu qui soumet tout à sa puissance? Non, sans doute, et s'il en étoit un, ce seroit l'homme qui, constamment malheureux en amour, avoit fait le serment de ne plus aimer; résolution qu'un instant à fait évanouir, et qu'il eût été peut-être plus sage de ne point violer; mais je le répette, une force invincible m'entraîne vers vous; je me soumets, et jattends mon sort. C'est à vous à le décider, un mot peut me mettre au comble de la joie; un seul mot aussi peut me rendro le plus malheureux des hommes; aurez vous la cruauté de le prononcer? Cependant, je ne puis vivre dans cette incertitude, quelque soit l'arrêt que vous prononciez, je le préfere à l'état d'anxiété dans lequel je me trouve; je me sens assez de force pour tout supporter de vous, hors votre haine, que je ne mérite pas, que je ne mériterai jamais, à moins que l'amour le plus tendre ne vous rende injuste à mon égard.

Pardonnez au désordre de ma lettre, c'est celui qui règne dans mon ame, le calme et l'amour n'ont jamais habité le même cœur.

Adieu, Mademoiselle, me sera-t-il jamais permis de substituer, au respect profond que je vous porte, un sentiment bien plus doux et bien plus naturel.

Réponse.

Je ne puis, Monsieur, vous offrir que de l'amitié: ce sentiment vous paroîtra, sans doute, bien froid, si vous le comparez à celui que je vous ai inspiré. Cependant,

lorsque le tumulte des passions aura permis à la raison de se faire entendre, vous concevrez que si un penchant irrésistible vous entraîne vers moi, le même motif peut aussi me forcer à me rapprocher d'un autre. Je sens, Monsieur, que je vous afflige, et je voudrois bien sincérement ne le pas faire ; mais je serois bien cruelle, si je nourrissois plus long-temps une passion que je ne puis partager : non, Monsieur, je ne suis plus libre, votre état que je plains, m'arrache un secret qui ne devoit être connu que de moi seule. Jugez-moi maintenant vous même, et soyez assez raisonnable pour ne point haïr celle qui veut rester votre amie.

A une Coquette.

Depuis long-temps, j'aurois dû me convaincre, Madame, que votre vanité auroit à souffrir de la longue durée de notre liaison. Comment donc, trois grands mois de constance ? Que vont penser de vous les nombreux agréables, qui, pendant un si long-temps vous ont vu déserter les cercles brillans, dont vous faites à-la-fois le charme et l'ornement ? Hâtez-vous de reprendre vos anciennes habitudes ; un rêve, quelque charmant qu'il soit, se dissipe avec le jour qui nous éveille ; le nôtre est fini, Madame. Je sens, comme je je dois, toute la perte que je fais ; mais un galant homme se doit sacrifier à l'intérêt général. Je vous restitue donc à vos amis ; faites leur oublier un instant d'erreur, et sur-tout rassurez-les sur la crainte qu'ils doivent avoir conçus de vous voir former un attachement durable.

Je suis, etc.

Réponse.

En vérité, Monsieur, vous prenez tout à contre-sens, et l'on ne sauroit plaisanter avec vous, sans donner aussi-tôt matiere à des conjectures qui ne sont rien moins que véritables. Parce que je vous ai témoigné le

desir de voir un peu plus de monde, et cela dans la crainte que la monotonie de la vie sédentaire que nous menons depuis quelques temps, ne vous fatiguât au point de vous ennuyer d'une liaison qui fait toute ma félicité, voilà que votre jalousie se réveille tout-à-coup, et m'accuse de coquetterie. Non, Monsieur, je ne suis point coquette, mais j'aime les plaisirs destinés à mon âge. On peut, ce me semble, desirer de ne point s'enterrer toute vive à vingt ans, sans que pour cela on ait l'intention de vouloir captiver tous les cœurs. Vous savez tout cela aussi bien que moi; mais vous avez juré de me faire une mauvaise querelle : j'en ignore le motif. Si vous avez voulu me donner de l'humeur, vous avez perdu votre peine; je vous déclare que je suis aujourd'hui dans les dispositions les plus pacifiques, et que rien au monde ne m'en fera changer. Renoncez donc à votre projet. Je vous attends à 4 heures, je recevrai vos excuses; vous me conduirez à l'opéra, c'est aujourd'hui mon jour de loge.

Réplique.

Si vous vous étiez donné la peine de relire votre lettre, vous auriez vu, Madame, qu'elle est tout-à-fait contraire au but que vous vous étiez proposé en l'écrivant, et qu'au lieu de détruire mes soupçons, elle les confirme. Je ne suis point étonné, d'ailleurs, des dispositions pacifiques dans lesquelles ma lettre vous a trouvé. Je sais que quand vous l'avez reçue, vous aviez chez vous M. l'ambassadeur de...... Cet habile négociateur sait applanir les difficultés. Je ne doute point qu'il n'ait fait près de vous l'essai de ses rares talens, et qu'un traité préliminaire, fait entre vous, ne soit le précurseur de celui, un peu plus important, qu'il vient conclure avec notre pays. Au surplus, je vous félicite de votre nouvelle conquête, elle ne pourra qu'ajouter à la haute réputation que vous vous êtes déjà acquise dans la carrière diplomatique.

Réponse.

Ceci passe la plaisanterie, monsieur, il m'est, je crois, permis de recevoir chez moi qui bon me semble, et vos sarcasmes sont ici d'autant plus déplacés, que vous n'ignorez pas que M. *** est mon parent. Je suis fâchée que ma première lettre n'ait point réussi à détruire vos soupçons injurieux : je vous répette qu'ils sont injustes, et je vous préviens que ce sera la derniere fois que je prendrai la peine de vous le dire.

Lettre de félicitation à un nouveau Marié.

Je ne saurois trop vous féliciter, Monsieur, du mariage avantageux, sous tous les rapports, que vous venez de contracter. Le hazard me fit trouver dans la société de Mademoiselle *** lors du voyage que je fis il y a six mois à ***, et le peu de temps que je pus jouir de son entretien, me donna de son esprit l'idée la plus favorable. Je sais aussi qu'elle dessine à merveille, et qu'elle est excellente musicienne. De si grands talens sont encore rehaussés par un extrême modestie, et son excellent caractere acheve de la rendre une femme accomplie. Combien doit être heureux, l'homme dont l'épouse possede autant de perfections.

Veuillez, je vous prie, me rappeller au souvenir de Madame, et recevoir les assurances de ma parfaite considération.

Ce que c'est qu'un Homme aimable.

Madame,

Vous aviez desiré connaître mon opinion sur les caracteres distinctifs auxquels on reconnoît un homme aimable ; je vais tâcher de vous satisfaire.

Les élémens qui entrent dans la composition d'un homme aimable, ne sont rien moins que ceux qui forment un grand homme.

Cependant, le duc de Richelieu fut célebre dans sa

jeunesse, par les agrémens de sa personne et de son esprit, comme il le fut depuis par ses conseils, à la journée de Fontenoy, par la défense de Gênes, la conquête de Minorque et le traité, trop-tôt rompu, de Closter-Seven.

Cette exception, a un principe reçu, le rend plus solide. Quoiqu'il en soit, depuis la mort de Louis XIV, à peine pourrions-nous citer une douzaine de personnes qui aient obtenu, un peu généralement, cette réputation d'hommes aimables; le nombre des hommes aimables a dû diminuer à mesure que l'antique monarchie approchoit de sa fin.

L'esprit républicain a remplacé celui des cours; et si les mœurs n'ont point changé, elles ont pris des couleurs moins suaves.

Louis XV auroit passé pour un homme aimable, s'il n'avoit été jugé comme roi. Sa faveur fut la récompense des hommes aimables, tels que Messieurs d'Argenson, d'Ayen, Nivernois, Meuse, Lavalliere et Gontaud; n'oublions pas le duc de Montmorency-Luxembourg, qui sut plaire à J. J. Rousseau.

C'etoit Aristippe apprivoisant Diogène.

J'aurois déjà nommé le duc de Choiseuil, si l'homme d'état n'avoit éclipsé l'homme aimable. La figure et la richesse ne sont pas des accessoires inutiles aux succès.

Moncrif ou Demoncrif a laissé un essai sur les moyens de plaire. Il n'aura pas manqué de faire l'énumération plus facile des moyens de déplaire.

Parler beaucoup, et parler de soi, sont deux secrets infaillibles pour être fui de tout le monde. Moins on apporte d'idees dans les cercles, plus on est disposé à recevoir celles des autres, et à y peindre tour-à-tour toutes les opinions qu'on y adopte successivement.

Savoir écouter, réussit mieux que savoir parler; l'à-propos est le principal mérite des conversations. Conter bien est un talent précieux, et qui fait peu d'ennemis.

S'emparer de la conversation, est un défaut dont ne

sont pas toujours exempt les plus beaux-esprits. Moliere les auroit compté parmis les facheux. Voltaire est peut-être le seul homme de génie qui ait sû plaire, et se plaire dans les differentes sociétés, dont il prenoit toujours l'esprit. Peut-être ne les regardoit-il que comme le délassement d'un travail continuel; c'est ainsi que des algebristes alloient voir Thomassin et Carlin.

Mais c'est le caractere, plus que l'esprit, qui constitue un homme aimable.

Ce n'est pas assez d'être doux, poli, facile, affable, il faut être tout à tous, sans cesser d'être soi; il faut être complaisant, Il faut même contre-dire, afin de rendre les armes à l'adversaire qu'on a eu l'air de combattre. Cela ressemble, direz-vous, à la fausseté....... j'en conviens, mais c'est ce qu'on appelle aussi un homme aimable.

Sur les Mœurs actuelles des femmes.

Oui, Monsieur, je vous soutiens que les mœurs des femmes sont meilleures que jamais; vous avez, sans doute, pensé en lisant mon nom, qu'amant infortuné de quelqu'infidelle, ou adorateur exténué d'une inhumaine, je n'avois pour preuve de la sagesse de toutes les belles, que la rigueur de quelques-unes; non, monsieur, non, je ne suis pas l'homme que mon nom semble annoncer; je suis en même temps un metaphysicien qui observe et médite, un géomètre qui calcule; je suis par conséquent un celibataire à toute épreuve.

Or, voici mes observations et mes calculs:

D'abord, il n'y a pas plus de dérangement qu'autrefois dans toutes ces femmes qu'on appelle de la bourgeoisie, qui sont occupées de leur commerce dans un comptoir, et qui, dans leur chambre travaillent à l'aiguille ou au fuseau; le travail est toujours le gardien des bonnes mœurs, et quand on veut en voir de mauvaises, il faut tourner ses regards vers les belles dames qui n'ont rien à faire.

Je distingue celles-ci en trois classes. Les unes sont des dames de l'ancien régime, qui ont fait vœux de rester religieusement fidelles à ses maximes. Elles se sont jettées dans toutes les manieres de la dévotion; comme elles se déchaînent particulièrement contre le divorce, elles ne veulent pas que quelque mauvais plaisant leur réponde : « Et l'adultère ! vous n'en pensez » pas tant de mal? » Et elles se conduisent en conséquence.

La seconde classe est celle de nos femmes d'enrichis. Comme elles n'ont apporté en dot à leurs maris que leurs graces, qu'elles ne tiennent ni à des familles considérables, ni à des personnes puissantes; les maris peuvent, d'un moment à l'autre, s'en séparer, ou les mettre à la pension, et faire ainsi qu'on n'en entende plus paler. Ces dames ont donc un grand intérêt à conserver la confiance et l'estime de leurs maris; elles ont arrangé leur conduite là-dessus, et se sont fait de nécessité vertu. Vous savez bien que Montesquieu dit, dans l'esprit des lois, que dans les républiques, les femmes doivent être très-faiblement dotées, parce que celles dont la fortune est indépendante de leurs maris, introduisent le luxe dans l'état et les mauvaises mœurs dans les familles. Il cite à ce sujet Marseille, qui fut, dit-il, « la plus sage des républiques de son temps. Les » dots, selon Strabon, ne pouvoient y passer cent » écus en argent, et cinq en habits ». Vous voyez qu'une partie des femmes de Paris d'*aujourd'hui* sont dans la nécessité d'être sage, comme les femmes de Marseille d'*autrefois*.

Enfin, la troisième classe de nos dames, est composée des femmes de nos jeunes militaires de tous grades; et c'est la plus nombreuse. Ma foi, celles-là ont de si bonnes raisons pour être fidelles à leurs maris, elles trouvent en eux tant de beauté, de jeunesse, de force, de gloire et d'amour, qu'elles seroient les plus folles de

toutes les femmes, et les plus dupes de toutes les folies ; si elles se permettoient la moindre distraction.

Voilà, Monsieur, ce que m'a appris l'observation Les gens qui ont connu l'ancien régime, et qui connoissent celui-ci, sauront bien vous confirmer qu'il y a une grande différence à l'avantage de ce dernier.

Lettre d'un Militaire à l'armée d'Italie.

Mon cher Pere,

Nos jours ont été tellement pleins depuis l'instant de notre départ, jusqu'à présent, qu'il m'a été impossible de vous donner de mes nouvelles ; je profite, pour vous écrire, du seul instant de loisir que j'aie eu depuis deux mois. Je vous donnerai des details sur les étonnantes opérations de l'armée à laquelle je suis attaché ; vous reconnoîtrez, dans les événemens heureux qui se sont succédés, et le génie tutélaire qui veille sur notre patrie et celui du héros invincible qui nous dirige.

Notre général arrivé à Martigny, village du haut Valais, situé à six lieues du Mont-St-Bernard, crût cet endroit, à raison de sa proximité de la montagne, propre à préparer et à surveiller le passage étonnant qu'il avoit résolut d'exécuter. Il y séjourna 3 jours dans la maison de convalescence des religieux du Mont-St-Bernard.

L'avant-garde s'était avancée jusqu'à St-Pierre, elle gravit la montagne le 30 floréal, et vit, pour la premiere fois à St-Rémis, un ennemi que nous ne devions plus perdre de vue, jusqu'au moment de nos triomphes à Maringo.

Quoiqu'inférieur en nombre, l'ennemi, qui ne pouvoit pas craindre d'être coupé, et dont le pays escarpé protégeoit la défense et la retraite, se defendit pied à pied, et ne disparut qu'au moment où il s'apperçut qu'un corps de nos troupes, descendant du petit St-Bernard

menaçoit ses derrieres, et pouvoit arriver avant lui à la cité d'Aost.

La premiere division de l'armée suivit le mouvement de l'avant-garde : les autres en firent autant.

Jusqu'alors, il n'avoit passé ni artillerie, ni munition ; tout s'amoncelait à St-Pierre, ou le parc s'établissait. Transporter cette artillerie embarrassante au-delà du Mont, paroissoit impossible. Cependant, qu'étoit-ce qu'une armée sans artillerie ? Ses besoins, à cet égard, étaient impérieux. En vain des obstacles infinis se présentoient pour effrayer les imaginations les plus ardentes : tout est prévu par le génie qui avoit conçu cette entreprise hardie, et qui en dirigeoit l'exécution.

Les canonniers démontent canons, caissons, forges, etc., pièce par pièce ; l'inspecteur de l'artillerie fait creuser des arbres en forme d'auges, dans lesquelles ont fait glisser les pieces de canons, et cinq ou six cents hommes, suivant la grosseur des calibres, traînent ce pesant fardeau. Les roues sont portées à bras sur des perches ; des traîneaux faits exprès à Auxonne, amenent les essieux et les caissons vides, les mulets sont chargés des munitions enfermées dans des caisses de sapin. Ainsi commence à s'ébranler sur le sommet des Alpes, l'armée de l'Annibal français.

L'armée suivait de près l'avant-garde, nous montions un à un ; personne n'étoit tenté de vouloir dépasser son camarade ; tentative imprudente dont la suite inévitable auroit été de s'engloutir dans la neige. La tête arrêtait souvent, et l'on profitoit de ces haltes fréquentes pour se désalterer, en trempant son biscuit dans de l'eau de neige fondue, et le croiroit-on, à moins d'avoir gravi les Alpes comme nous, ce mets nous parut délicieux !

Nous mîmes 5 heures à grimper de St-Pierre jusqu'au couvent. Le sentier que nous suivions est plus dangereux que difficile à monter : le premier consul le monta sur un mulet, que conduisoit un guide.

Le premier consul fut souvent arrêté par les caissons ou canons, que l'infanterie montoit par ce misérable chemin; sa présence ranimoit le courage des travailleurs, et lorsqu'ils étoient arrêtés par quelques obstacles, ses avis, écoutés en grand silence, étoient suivis d'un exécution plus prompte que ne l'eût pu procurer l'or répandu à pleine main, par tout autre. A notre arrivée, chacun de nous reçoit une tasse de vin. Cette liqueur, quoique glacée, nous réchauffe et rétablit nos forces. Personne n'auroit cédé sa tasse pour tout l'or du Mexique.

Nous avions encore six lieues à faire; mais six lieues que l'extrême rapidité de la descente rendoit terrible. A chaque pas nous trouvions des crevasses formées par la fonte des neiges; en vain tenions-nous fortement nos chevaux par les rênes, cela ne les préservoit pas toujours des glissades périlleuses. Les hommes eux-mêmes, malgré toutes leurs précautions, tomboient souvent, et s'ils ne se relevoient promptement, ils couroient les risques d'entraîner leurs chevaux hors du sentier, et de périr avec eux en roulant dans des gouffres épouvantables.

Les mulets et les chevaux du consul nous avoient suivis; pour lui, voulant sans doute nous rejoindre par le chemin le plus court, il entra dans un sentier que suivoient quelques fantassins. Vers le milieu, la descente se trouva si rapide, qu'il fut obligé de descendre en glissant sur le derriere une hauteur de plus de deux cents pieds. Les crevasses dans lesquelles nous enfoncions à chaque instant, rendoient le chemin beaucoup plus fatiguant que celui de la montée. Nous marchions depuis minuit, et nous n'arrivâmes qu'à neuf heures du soir, après avoir fait quatorze lieues, presque sans manger. La fatigue et le besoin de sommeil nous firent aisément oublier un triste soupé.

Je passé rapidement sur les prises d'Aost, de Châtillon, du fort de Bard, d'Yvrei, du combat de Romano, etc., etc.; je me hâte d'arriver à la célèbre ba-

taille de Maringo. C'est-là où le nom Français, et celui de son premier magistrat de la république, se sont à jamais immortalisés.

Le 25 prairial commençoit à poindre, quelques coups de canons tirés à l'avant-garde, nous arracherent bientôt des bras du sommeil. On fut prêt en un clin d'œil. Mon poste étoit auprès du premier consul; j'avois la passion d'apprendre et de voir; aussi puis-je assurer que j'ai fidellement retenu ce que j'ai vu, et ce que j'ai appris.

A huit heures, l'ennemi n'avoit point encore développé beaucoup de vigueur. Il tâtoit les endroits faibles et faisoit ses dispositions en conséquence.

D'après les renseignemens qui parvinrent successivement au quartier-général, le premier consul monta à cheval et se porta rapidement sur le champ de bataille. La ligne des ennemis prenoit une si grande étendue, qu'elle tenoit plus de deux lieues. Le point principal de l'action étoit San-Stéfano, de cet endroit, l'ennemi pouvoit gagner Voghera avant nous, et nous couper toute retraite. Aussi, ses efforts se dirigèrent-ils toujours sur cette partie la plus faible. A midi, il n'y eut plus de doute que nous n'eussions affaire à toutes les forces autrichiennes : ils accepterent alors la bataille refusée la veille.

Des ordres furent donnés aux troupes disponibles qui étoient sur les derrières, d'arriver promptement. Mais le corps que commandoit le général Desaix, étoit encore fort loin : l'aîle gauche, sous les ordres du général Victor, commençoit à plier; on appercevoit beaucoup d'infanterie se retirer en désordre, et notre cavalerie étoit vivement repoussée. Le feu se rapprochait; au centre, un roulement épouvantable se fit entendre et cessa tout-à-coup sur la Bormida. On étoit dans une anxiété inexprimable, et néanmoins on osoit encore se flatter que nos troupes avançoient; mais au contraire, on les vit à l'instant revenir en toute hâte, rapportant les blessés sur leurs épaules, et du côté de l'aîle droite l'ennemi gagnoit insensiblement du terrein sur nous.

Alors Bonaparte se porte en avant; il exhorte à la fermeté, au courage les corps et les soldats qu'il rencontre; sa présence ranime la confiance. Plus d'un soldat préféra la mort, en soutenant la retraite au déplaisir de le rendre témoin de sa fuite.

Une nuée de cavalerie autrichienne déboucha rapidement dans la plaine, et se forma en bataille devant nous, masquant plusieurs pièces d'artillerie légère, qui ne tarderent pas à gronder. Le général Berthier qui examinoit de près les mouvemens de cette colonne, fut chargé vivement et forcé de se replier sur nous. Le général Murat, à la tête des dragons, les prit en flanc, protégea la retraite de notre infanterie, et empêcha que le flanc droit du général Victor ne fût attaqué.

Les grenadiers à pied de la garde consulaire arrivent en ce moment, tels qu'à la parade; ils defilent avec ordre, et marchent d'un pas rapide à l'ennemi, qu'ils rencontrent à cent pas de notre front. Sans artillerie, sans cavalerie, au nombre de 500 seulement; ils ont à soutenir le choc impétueux et terrible d'une armée victorieuse: mais sans faire attention à leur petit nombre, ils avancent encore, tout cède sur leur passage. Chargés trois fois par la cavalerie, fusillés par l'infanterie à cinquante pas, ils entourent leurs drapeaux et leurs blessés, en bataillon quarré, épuisent leurs cartouches, se hâtent lentement et avec ordre, et rejoignent notre arriere-garde étonnée.

Cependant on battait en retraite de toutes parts, le centre fléchissoit, l'ennemi dépassoit et tournoit nos alles. A l'aîle droite, sur-tout, il paroissoit avoir un succès marqué. Vers l'aîle gauche, il pouvoit nous prévenir au quartier-général; de tous côtés nous étions près d'être enfoncés.

Le consul, toujours au centre, encourageoit le reste des braves qui défendoient la route et le défilé quelle traversoit, fermé d'un côté par un bois, et de l'autre par des vignes très-élevées et touffues. Le village de

Maringo flanquoit à gauche cet endroit si cruellement mémorable.

Celui qui, dans ces circonstances terribles pour l'armée française, auroit dit : Dans deux heures nous aurons gagné la bataille, fait 10,000 prisonniers, pris des généraux, 15 drapeaux, 40 bouches à feu, l'ennemi nous livrera onze places fortes, enfin, tout le territoire de la belle Italie ; celui-là, dis-je, auroit paru vouloir, par ses folles espérances, insulter à notre situation désespérante.

Cependant, l'heure de la victoire avoit sonné ; fidelle à Bonaparte, elle vient enfin planer sur nos têtes et nous servir de guide. Les renforts que nous attendions arrivent de toutes parts. Aussi-tôt que le premier bataillon de la division du général Desaix eut atteint la hauteur, il se forma en colonne serrée ; chacun garda sa distance, chacun reçut ses instructions. Le consul, le général en chef, les généraux, les officiers de l'état-major parcoururent les rangs, et par-tout inspirèrent la confiance, qui annonce et enfante de grands succès. Cette opération dura une heure, qui fut terrible à passer, car l'artillerie autrichienne nous foudroyoit de tous côtés.

Tout est prévu, tout est calculé ; les bataillons bouillonnent d'impatience : le tambour, l'œil fixé sur la canne de son major, attend le signal ; les trompettes, le bras levé, se préparent à sonner : le signal est donné, le terrible pas de charge se fait entendre, tous les corps s'ébranlent à la fois ; la fougue française, telle qu'un torrent, entraîne tout ce qui s'oppose à son passage ; en un clin d'œil le défilé est franchi ; par-tout l'ennemi est culbuté ; mourans, vivans, blessés et morts sont foulés aux pieds.

Chaque chef, parvenu au revers du défilé et prêt à entrer dans la plaine, range sa division en bataille. Alors notre ligne présente un front formidable. A mesure que les pièces d'artillerie arrivent, elles sont mises en batterie, et vomissent la mort à bout portant sur les ennemis épou-

vantés. Ils reculent, leur immense cavalerie charge en masse avec furie ; mais la mousquetterie, la mitraille, la bayonnette l'arrêtent tout court : un de leurs caissons saute en l'air ; l'effroi redouble, le désordre naissant est dérobé par des nuages épais de fumée, les cris du vainqueur augmentent la terreur, enfin, tout s'ébranle, tout plie, tout fuit.

Alors, la cavalerie française se précipite dans la plaine, et par son audace dissimule son petit nombre. Elle marche à l'ennemi sans crainte d'être entamée. A droite ; Desaix à la tête de ses intrépides soldats, marche à l'ennemi tête baissée : comme l'éclair, il semble précéder la foudre ; tout plie devant lui, il franchit les fossés, les haies, culbutent, foule, écrase, renverse tout ce qui s'oppose à son passage.

O douleur ! C'est dans le moment de son triomphe, c'est après avoir sauvé l'armée, et peut-être sa patrie, que l'ami et le modele des braves, que Desaix est atteint du coup mortel. Il n'a que le temps de dire au jeune Lebrun : « Allez dire au premier consul, que le regret que » j'ai est de n'avoir pas assez fait pour la postérité ». A ces mots, il expire. Le premier consul, en apprenant ce malheur, s'écria : « Pourquoi ne m'est-il pas permis de » pleurer » ?

Notre petit nombre, la difficulté du terrein, la nuit qui survint, l'extrême fatigue des chevaux exténué de faim, ne permit pas au prudent et brave Murat d'exposer, en nous laissant aller plus avant, les fruits de cette journée glorieuse.

Ainsi finit cette mémorable journée dans laquelle les destinées de la France furent pendant si long-temps si incertainement balancées.

J'espere, mon cher Pere, que ce récit, en vous intéressant, vous aura prouvé que celui qui, pendant l'action, a su conserver assez de sang-froid pour tout examiner, a été aussi assez heureux pour faire son devoir, et mériter l'éloge de ses supérieurs.

Je suis avec respect, etc.

Autre Lettre d'un Militaire.

Mon cher père,

Je suis arrivé le .... à ...., le lendemain l'avant-garde de l'armée a été attaquée par des forces bien supérieures, notre corps qui en faisait partie a soutenu, pendant deux heures, tout le choc de l'ennemi. C'étoit la première fois que j'allois au feu; je ne vous cacherai point, qu'au premier instant j'ai été intimidé; mais la constance et la courageuse ardeur de mes intrépides camarades m'ont bientôt rassuré, et je n'ai point été le dernier à pénétrer dansles rangs des ennemis lorsque le pas de charge s'est fait entendre. Nous avons remporté une victoire complette; malgré leur longue résistance les ennemis ont fini par nous laisser maître du champ-de-bataille. Nous avons bivouaqué toute la nuit dans la crainte que les autrichiens qui avoient jusqu'à lors conservé leur avantage de nombre, humiliés de l'échec qu'ils venoient d'éprouver, n'esseyassent de prendre leur revanche. Ce matin, le gros de l'armée nous a rejoint et les ennemis continuent leur retraite. Nous allons nous mettre à leur poursuite, si nous les atteignons, nous espérons renouveller la leçon que nous leur avons dejà donné.

Adieu, mon cher père, ne sachant pas quand les ennemis voudront arrêter notre marche, je ne puis vous dire de quel endroit sera daté ma première lettre. Aussi aguerri que le plus vieux soldat de l'armée, je me sens assez de courage pour faire mordre la poussière au plus terrible grenadier hongrois.

Réponse.

Ta lettre, mon cher fils, m'a fait le plus grand plaisir, outre l'inquiètude dont elle m'a délivrée, elle m'a encore rendu glorieux du courage que tu as montré à la première affaire à laquelle tu te sois trouvé. Continue de

te bien conduire ; sois assuré que je prendrai toujours une part honorable à toutes les louanges dont tu te rendras digne de la part de tes supérieurs.

A dieu, donnes-moi souvent de tes nouvelles.

Troisième Lettre d'un Militaire à son Père.

Mon cher père,

Que n'êtes vous témoin de la joie de votre trop heureux fils, et que ne puis-je doubler mon bonheur en recevant vos embrassemens. Le jour d'hier fut pour moi le plus beau jour de ma vie. Dans la matinée le général fit assembler notre bataillon ; il vint lui-même sur la place ou nous étions et après un discours, dans lequel il félicita le bataillon de renfermer des braves qui avoient attirés l'attention du premier consul, il apella plusieurs de mes camarades et leur donna de la part de ce père du soldat, des armes d'honneur. Que devins-je lorsque le général me fit sortir des rangs et après m'avoir donné des témoignages publics de satisfaction, me remit un sabre et m'apprit que j'étois fait sergent. Non, je ne puis vous exprimer ma surprise et ma joie. Le fait qui m'a valu tant de bonheur, étoit tellement simple, que j'avois même négligé de vous en parler. Le voici. Je faisois partie, il y a quelque tems, d'un détachement qui avoit été chargé de faire une reconnoissance. A peine étions nous engagé dans un défilé extrêmement dangereux, que nous tombâmes dans une embuscade. L'action s'engagea et nous courrions les plus grands risques. L'officier, qui nous commandoit, emporté par son ardeur se précipita au milieu des ennemis ; il en fit un grand carnage, mais il auroit infailliblement succombé, accablé par le nombre ; déjà même il étoit entouré par six autrichiens, lorsque je courus à son secours ; je parvins à le délivrer et nous regagnâmes ensemble nos compagnons, toujours en faisant face à l'ennemi qui ne put couper notre retraite. Un renfort qui nous arriva achéva

de nous tirer d'embarras et nous rentrâmes au camp. Voilà le fait tel qu'il s'est passé, je suis persuadé qu'à ma place tous mes camarades en eusseut fait autant, je n'ai eu que l'avantage d'être placé plus près qu'eux de notre commandant et par conséquent plus à porté de le secourir.

A dieu, mon cher père, si ma conduite obtient votre approbation, les témoignages d'estime, que je viens de recevoir, doubleront de prix à mes yeux.

A une Mere qui passoit pour gâter ses enfans par trop de complaisance.

J'ai peine à croire ce que l'on dit, ma chere amie, que vous élevez vos enfans avec une tendresse mal entendue; que vous n'avez point le courage de leur rien refuser; qu'ils vous trouvent toujours prête à satisfaire et même à prévenir leurs caprices; que les moindres pleurs de leur part vous font frémir, et qu'enfin vous avez la faiblesse de rire vous-même quand ils vous insultent, vous, leur mère, et quand ils frappent vos domestiques qui les servent. Tout cela, sans doute, est fort exagéré; mais prenez garde, ma chere amie, de vous préparer bien des malheurs, à vous et à vos enfans, en cherchant à leur épargner, pour le moment, un peu des peines et des désagrémens inséparables de cette vie. Vous ne voulez pas faire de vos enfans, des êtres inutiles à eux-mêmes, indifférens à tout, excepté à de vains objets d'amusement et de fantaisie, et incapables de supporter la moindre douleur. Que faire d'un enfant nourri de friandises, gâté de complaisances, énervé de mignardises, et qui ne sait ni obéir, ni attendre, ni rien souffrir ! Si, comme je n'en puis douter, vous aimez véritablement les vôtres, et si, par une conséquence nécessaire, vous voulez leur bonheur, éloignez d'eux la mollesse et la volupté, apprenez-leur à supporter quelquefois le froid et le chaud, la soif et la faim; rendez-les affables et compatissans envers les infortunés, doux et

prévenans pour leurs égaux, dociles et respectueux envers leurs supérieurs.

A une jeune Dame, qui demandoit conseil sur la maniere de se mettre, sans blesser ni la décence, ni les usages reçus.

Dans l'âge où vos semblables ne sont occupées que de leur parures, vous êtes assez indifferente sur la vôtre, pour la soumettre à mes conseils. C'est promettre, dès l'aurore de votre vie, quelle sera toute entiere à la vertu.

Une femme honnête et sage doit toujours, dans sa parure, consulter la modestie, négliger la magnificence. Elle recherche, dans ses vêtemens, la plus grande propreté, et la plus exacte décence. Elle en rejette ces ornemens superflus, inventés par le luxe, désavoués par la nature. Laissons aux courtisannes les modes indécentes ; ce sont les intrumens de leur vil métier, ce sont les filets où elles prennent leurs amans.

Une femme qui ne veut plaire qu'à son époux, trouve sa parure dans sa vertu plus que dans sa toilette. Elle ne veut point réussir, à captiver, par de vains charmes, les suffrages insultans des étrangers. L'attrait de la sagesse et de la modestie lui donne bien plus d'éclat que l'or et les émeraudes. Son fard est la rougeur de la pudeur. Son économie, sa vigilance, sa douceur et ses attentions pour son époux. telles sont les parures les plus précieuses qui relevent sa beauté.

Une femme estimable ne s'oppose qu'à regret, et jamais sans nécessité, à la volonté de son époux. Sa plus riche dot est sa sagesse et sa complaisance ; car les qualités de l'ame sont bien préférables aux avantages périssables de la fortune, et aux charmes d'une beauté, qu'un rien peut flétrir. Il suffit d'une maladie pour effacer les agrémens de la figure, ceux de l'esprit se conservent bien mieux, et la beauté de l'ame est inaltérable.

Lettre d'un Proscrit à son Epouse.

J'ai reçu de vous trois lettres, que j'ai presque effacées

de mes larmes ; car le chagrin me consume, ma chere épouse, et mes propres maux me tourmentent bien moins encore que les vôtres et ceux de nos enfans. Je suis bien plus à plaindre que vous, qui l'êtes néanmoins au dernier degré. Notre disgrace est commune entre nous ; mais c'est moi seul qui en suis cause !

Nuit et jour j'ai devant les yeux votre abattement, votre affiiction et le mauvais état de votre santé.

Mes espérances de rétablir notre fortune se réduisent presque à rien. Cependant, aussi long-temps que vous ne perdrez point tout espoir, je n'y renoncerai pas non plus, afin de n'avoir point à me reprocher d'avoir tout perdu par ma faute. Ne soyez point inquiete pour ma sûreté; elle n'est pas difficile à présent, puisque le desir de mes ennemis est que je vive dans cet excès de misere. Je ferai néanmoins ce que vous me recommandez. J'ai fait mes remerciemens aux amis dont vous me parlez, et je leur ai marqué que vous m'aviez informé de leurs bons offices. Vous m'offrez de venir me joindre, si je le desire; mais c'est vous qui vous êtes chargée du principal fardeau de nos affaires, je crois qu'il est du plus grand intérêt que vous ne vous absentiez point de Rome. Si vos soins réussissent, c'est moi qui doit vous rejoindre. Si le contraire arrive...... Mais qu'est-il besoin que j'acheve? Je jugerai par votre premiere lettre, ou du moins par la seconde, du parti que je dois prendre. Informez-moi seulement de tout ce qui se fait pour notre rétablissement, quoique ce soit moins des lettres que la chose même que je dois attendre à présent. Ayez soin, par-dessus tout, de votre santé, et soyez persuadée que vous êtes, comme vous avez toujours été, ce que j'ai de plus cher au monde. Adieu, chere amie, je m'imagine vous voir, et cette idée r'ouvre toutes mes blessures.

Du même à la même.

Le courage et la tendresse éclatent dans tout ce que vous faites, et je ne m'en étonne point. Mais qu'il est douloureux

douloureux pour moi de vous voir souffrir tant de maux pour soulager les miens ! P..... dont vous connoissez le caractere obligeant, m'a écrit de quelle maniere vous aviez été conduite du temple de Vesta à la Table Valérienne. Que ce récit m'a fait verser de larmes ! Hélas ! vous, dont tout le monde imploroit l'assistance : voilà donc, ma chere Térentia, vous, l'unique objet de mes affections, voilà les indignités, les peines et les larmes auxquelles vous êtes exposée. Et je ne puis m'en prendre qu'à moi de tous nos malheurs, moi qui sauvoit la vie et la fortune des autres ! Un de mes plus grands chagrins, c'est que, ruinée et dépouillée comme vous êtes, vous entriez encore dans des dépenses. Si mes affaires se rétablissent, nous obtiendrons tout ; mais si nous ne voyons point de terme à notre disgrace, voulez-vous prodiguer les déplorables restes de votre fortune ?.... Ma chere âme, si vous m'aimez, ne négligez point votre santé, qui n'est déjà que trop faible. Nuit et jour vous êtes présente à mes yeux ; je vois que toutes les fatigues tombent sur vous. Je crains que vous n'y résistiez pas, car tout roule en effet sur vous. Prenez donc soin de votre santé, si vous voulez que nous obtenions ce que vous espérez et ce que vous vous proposez par tant de soins et de peines. Je ne m'éloignerai pas davantage, puisque vous le désirez; mais écrivez-moi souvent, bien souvent, sur-tout si vous voyez quelque raison de nous fier davantage à nos espérances. Adieu, ma chere, ma fidelle, mon aimable Térentia.

Du même à l'un de ces Amis.

Ma femme me marque dans toutes ses lettres qu'elle vous a mille obligations. Je ne puis assez vous en remercier ; mais l'accablement et la tristesse où je suis plongé me permettent à peine d'écrire, et je ne vois pas ce que je pourrois vous mander, à moins de m'étendre en remercîmens, ce qui ne convient ni à votre caractere, ni au mien. Je vous conjure seulement de me con-

server cette amitié, qui ne s'est jamais démentie, de mon côté, je suis toujours le même; mes ennemis, en changeant ma fortune, n'ont pu changer mon cœur.

Du même au même.

Vous me faites des reproches continuels sur mon abattement et ma faiblesse : croyez-vous donc que le poids et le nombre des maux qui accompagnent ma disgrace ne m'excuse pas assez ? Vit-on jamais personne, pour une cause aussi bonne, tomber d'un si haut rang, avec les ressources et l'appui que j'aurois dû trouver dans mon expérience, dans mon crédit et dans l'amitié de tous les gens de bien ? Puis-je oublier ce que j'ai été, et ce que je suis ? De quelle gloire, de quels honneurs je suis privé ? De quels biens, de quels enfans, de quel frere.... d'un frere que j'aime et que j'ai toujours aimé plus que moi-même, et dont il a fallu néaumoins, par un nouveau genre de supplice, éviter l'entrevue, de peur....... J'ajouterois beaucoup d'autres particularités aussi accablantes ; mais je ne peux retenir mes larmes.

Je justifie ma douleur pour vous porter à la soulager avec votre amitié ordinaire, au lieu de l'aigrir par vos reproches. L'accablement où je suis ne me permet pas de vous en dire davantage, et je n'ai d'ailleurs aucune nouvelle à vous mander. J'attends avec impatience celles de Rome : quand je les aurai apprises, je vous marquerai mes résolutions : je vous prie de continuer à m'écrire fort en détail tout ce qui se passe.

Du même au même.

Dès ma rentrée dans ma patrie, j'ai cru devoir, avant toutes choses, vous en faire part. Je puis vous assurer que dans le plus fort de ma joie, lorsque j'ai vu tous nos citoyens la partager avec moi, j'ai toujours senti qu'il me manquoit, pour être heureux, de vous voir et de vous embrasser. Si je puis une fois avoir ce plaisir, je le goûterai sans cesse ; et si je ne me dédommage de

tout ce que notre séparation m'a fait perdre de douceur et d'agrément, je croirai que la fortune ne m'a point jugé digne d'un tel bonheur, et qu'elle ne m'a été favorable qu'à demi.

J'ai recouvré beaucoup plutôt que je ne l'espérois, et bien plus facilement que je n'osois l'espérer, l'autorité, le crédit et l'estime que j'avois avant ma disgrace, dans le barreau, dans le sénat et parmi tous les bons citoyens; mais pour mes biens qui, comme vous le savez, ont été en proie à la rapacité et à la fureur de mes ennemis, il ne me sera pas si aisé d'en sauver les restes, d'en réparer les ruines. J'aurai plus besoin, pour cela, de vos conseils que de votre bourse, qui néanmoins, je crois, ne me sera point fermée. On vous aura, sans doute, mandé tout ce qui s'est passé à mon retour, ou le bruit public vous en aura porté la nouvelle. Je vai cependant vous écrire, en peu de mots, quelques particularités que vous serez bien aise d'apprendre par moi-même.

Je partis de Dyrrachium le 4 d'août, le jour même où fut publié le décret de mon rappel. J'arrivai le lendemain à Brindes, où ma fille m'attendoit, et il se trouva que c'étoit le jour de sa naissance. Le 8 du même mois, je reçus une lettre de mon frere, qui m'apprit que le décret de mon rappel avoit passé dans une assemblée par centuries, où tous les peuples de l'Italie étoient accourus, où tous les ordres et tous les âges avoient fait paroître une ardeur incroyable. Je partis de Brindes, après avoir reçu des personnes les plus qualifiées de cette ville, toutes sortes d'honnêtetés. Je rencontrai sur ma route des députés de chaque ville voisine, qui venoient me faire des complimens. Quand on sut que j'approchois de Rome, il n'y eut pas un seul citoyen qui ne vînt au-devant de moi, excepté ceux qui s'étoient déclarés trop ouvertement pour pouvoir le nier, ou même dis-

simuler. Lorsque je fus arrivé à la porte Capène (1), tous les dégrés des temples furent aussi-tôt remplis par le petit peuple, qui me témoigna sa joie par ses applaudissemens, continués jusqu'au capitole où il m'accompagna, et où je trouvai, aussi bien que dans la place publique, une foule infinie. Le lendemain, 5 de septembre, je fis mes remerciemens au sénat.

Les pontifes n'ont point encore prononcé sur la confiscation que Clodius fit faire, de ma maison, au profit des temples. Les consuls, conformément au décret du sénat, estimeront les bâtimens qui ont étés abattus, traiteront avec des entrepreneurs pour rebâtir ma maison et estimeront ceux de mes autres biens qui ont été dilapidés par mes ennemis.

Voilà donc l'état où je me trouve maintenant, assez mal relativement à ma fortune passée, mais assez bien par rapport aux malheurs qui l'ont suivie. Les dettes qu'il m'a fallu contracter, ont mis, comme vous savez, un grand désordre dans mes affaires. Je ne vous parle point de quelques chagrins de famille, que je n'ose confier à ma lettre. J'ai pour mon frère toute l'amitié que je dois à son mérite et à l'attachement inviolable qu'il a pour moi. Je vous attends avec impatience, pour régler ma conduite par vos conseils. Votre présence m'est on ne peut plus nécessaire.

Lettre de Recommandation.

C'est une consolation pour les malheureux de pouvoir déplorer leurs maux, sur-tout devant les personnes qui ont assez de sensibilité pour y compatir. L'illustre Maximus qui a gouverné notre ville, est tombé dans une disgrace telle qu'on n'en éprouva jamais. Dépouillé de tous ses biens héréditaires ou acquis, il a souffert mille

---

1) Aujourd'hui Porte Saint-Sébastien.

insultes en sa personne. Il erre depuis long-temps, et l'on n'a pas même épargné sa réputation, le plus précieux de tous les biens, pour lequel un homme qui pense ne craint pas de s'exposer à tout. Il m'a fait un récit déplorable de ses infortunes, et m'a prié de vous les mettre sous les yeux. Comme je ne pouvois le soulager autrement dans ses malheurs, et que la honte l'empêche de vous en offrir le détail, je me suis chargé au moins, et très-volontiers, de vous exposer une partie de ce que j'ai su de lui-même. Quand ses disgraces annonceroient des torts et des fautes, elles sont toujours de nature à lui donner droit à la compassion. Tomber tout-à-coup dans des maux extrêmes, c'est une preuve en quelque sorte que l'on est condamné à l'infortune. Un regard favorable de votre part suffira pour consoler Maximus. Qu'il sente lui-même les effets de cette bienveillance inépuisable que vous témoignez à tout le monde. On est généralement persuadé que votre crédit peut beaucoup dans le jugement de cette affaire. Celui qui vous remettra ma lettre, et qui a cru qu'elle lui seroit utile, mérite bien que vous le soulagiez dans son infortune. J'espère que nous le verrons joindre sa voix à celle d'autres, pour publier votre sagesse et votre équité.

Autre sur le même sujet.

Monsieur, un de nos bons marchands de Nîmes a une affaire devant vous, qu'il croit juste, et qui lui est de conséquence. Comme il sait l'amitié que vous avez pour moi, il croit que ma recommandation auprès de vous ne lui sera pas inutile. Je vous prie, monsieur, de lui rendre la justice qu'il vous demande, et de lui faire les graces qui accompagnent le bon droit, s'il l'a : je suis, monsieur, avec une estime particulière, votre etc.

Lettre à un Bienfaiteur.

Je suis banni de votre ville, mais je ne le suis pas de

votre cœur. Il étoit au pouvoir d'autrui de me laisser demeurer dans votre ville ou de m'en faire sortir ; mais pour être dans votre cœur, cela dépend entièrement de nous ; personne ne pourra jamais me ravir cet avantage, et en quelque lieu que je sois conduit, j'y porterai le souvenir de vos bienfaits, je m'y rappellerai avec joie vos procédés généreux, l'amitié dont vous m'honorez, votre ardeur à m'en donner des preuves, votre prudence, votre urbanité, votre attention à remplir les devoirs de l'hospitalité ; et, réunissant toutes ces idées dans mon esprit, votre vertu me sera sans cesse présente. Ainsi, puisque vous m'avez attaché à vous par des liens si forts, que je regarde comme un de mes plus grands malheurs d'être séparé de vous, donnez-moi du moins la consolation de m'écrire ; vous pouvez en quelque sorte suppléer par le nombre de vos lettres au plaisir que me feroit votre société.

Lettre pour demander à un Ami de ses nouvelles.

Depuis long-tems je n'ai reçu de vos nouvelles. Vous n'avez rien à m'écrire, dites vous : eh bien, écrivez-moi que vous n'avez rien à m'écrire. Du moins écrivez-moi ce que nos ancêtres avaient coutume de mettre au commencement de leurs lettres : *si vous vous portez bien, j'en suis bien aise ; quant à moi je me porte fort-bien.* Je vous tiens quitte du reste, car cela dit tout. Vous croyez que je badine : non je parle très-sérieusement. Mandez-moi comment vous passez votre temps, je souffre trop à ne le pas savoir. Adieu.

Lettre sur une acquisition projetée.

Suétone, qui demeure avec moi, a dessein d'acheter une petite terre, qu'un de vos amis veut vendre. Faites en sorte, je vous prie, qu'elle ne soit vendue que ce qu'elle vaut : c'est à ce prix qu'elle lui plaira. Un mauvais marché ne peut être que désagréable, mais princi-

palement par le reproche continuel qu'il semble nous faire de notre imprudence. Cette acquisition, si d'ailleurs elle n'est pas trop chère, tente mon ami par plus d'un endroit : son peu de distance de Rome, la commodité des chemins, la médiocrité des bâtimens, les dépendances plus capables d'amuser que d'occuper ; en un mot, il ne faut à ces messieurs les savans, absorbés comme lui, dans l'étude, que le terrein nécessaire pour délasser leur esprit et réjouir leurs yeux : il ne leur faut qu'une allée pour se promener, qu'une vigne dont ils puissent connoître tous les ceps, que des arbres dont ils sachent le nombre. Je vous mande tout ce détail, pour vous faire entendre combien il se croira obligé envers moi et qu'elle obligation je vous aurai ainsi que lui, s'il achète, à des conditions dont il n'ait jamais à se repentir, une petite maison telle que je viens de la dépeindre. Adieu.

Lettre sur la manière d'offrir des consolations.

Je vous écris accablé de tristesse. La plus belle jeune fille de notre ami Fundanus vient de mourir. Je n'ai jamais vu une personne, plus aimable, plus digne non seulement de vivre long-temps, mais même de vivre toujours. Elle n'avoit pas encore quatorze ans accomplis, et déjà elle montroit toute la prudence d'un âge mûr. On remarquoit déjà dans son air toute la dignité d'une femme bien née ; et tout cela ne lui ôtoit rien de cette innocence et de ces graces naïves qui plaisent si fort dans le premier âge. Avec quelle simplicité ne demeurait-elle pas attachée au cou de son père ! Avec quelle douceur et quelle modestie ne recevoit-elle pas ceux qu'il honoroit de son amitié ! Avec quelle équité ne partageoit-elle pas sa reconnoissance entre sa nourrice et les maîtres qui avoient cultivé son esprit ! Pouvoit-on étudier avec plus d'application et des dispositions plus heureuses ! Pouvoit-elle mettre moins de temps et plus de circonspection dans ses amusemens ? Vous ne sauriez

vous imaginer sa retenue, sa patience, sa fermeté même dans sa dernière maladie. Docile aux médecins, attentive à consoler son père et sa sœur, après que toutes ses forces l'eurent abandonnée, elle se soutenoit encore par son seul courage. Il l'a accompagnée jusqu'à la dernière extrémité, sans que ni la longueur de la maladie, ni la crainte de la mort l'aient pu abattre, ce qui ne sert qu'à augmenter notre douleur et nos regrets. Mort vraiment funeste et prématurée, mais conjoncture encore plus funeste et plus cruelle que la mort: elle étoit sur le point d'épouser le jeune homme le plus aimable. Le jour pour les nôces étoit pris, nous y étions invités. Hélas! quel changement! quelle horreur succède à tant de joie! je ne puis vous exprimer de quelle tristesse je me suis senti pénétré, quand j'ai appris que Fundanus, inspiré par la douleur, toujours féconde en tristes inventions, a donné ordre lui-même que tout ce qu'il avoit destiné en bijoux, en perles, en diamans, fût employé en préparatifs pour la pompe funèbre! C'est un jenne homme savant et sage, et qui, dès sa plus tendre jeunesse a cultivé sa raison; il rejette aujourd'hui les principes qu'il a souvent soutenus lui-même. Toutes ses vertus s'éclipsent et l'abandonnent à sa seule tendresse. Vous ne vous en tiendrez pas à le lui pardonner: vous l'en estimerez davantage quand vous songerez à ce qu'il a perdu. Il a perdu une fille qui n'avait pas seulement la manière, l'air, les traits de son père, mais qu'il pouvait appeller son portrait, tant elle lui ressemblait. Si donc vous lui écrivez sur un si juste chagrin, mettez moins de force et de raison, que de compassion et de douceur dans vos consolations. Le temps pourra le disposer à les goûter; une plaie récente appréhende la main du chirurgien, mais ensuite elle s'y accoutume et même la souhaite. Ainsi l'affliction se révolte d'abord contre les consolations et les rejette bien loin; mais peu après elle les cherche et se rend à celles qui sont adroitement ménagées. Adieu.

Sur la manière de se former le style.

Vous me demandez des conseils sur la manière d'étudier. L'une des meilleures méthodes, c'est de traduire d'une langue dans une autre. Par là vous acquérez la facilité, la justesse et la beauté de l'expression ; et dans cette imitation des meilleurs auteurs, vous prenez insensiblement des tours et des pensées semblables aux leurs. Mille choses qui échappent quand on lit, n'échappent point quand on traduit ; la traduction ouvre l'esprit et forme le goût.

Vous pouvez encore, après avoir lu quelque chose, seulement pour en prendre le sujet, le traiter vous-même, résolu de ne pas le céder à votre auteur; ensuite comparer votre écrit avec le sien, et soigneusement examiner ce qu'il a dit mieux que vous, ce que vous avez dit mieux que lui. Quelle joie, si l'on s'apperçoit que l'on prend quelquefois le dessus ! quel redoublement d'émulation, si l'on voit que l'on demeure toujours au-dessous ! il ne sera pas inutile de choisir les plus beaux endroits, et de joûter contr'eux. Comme ce combat se hazarde en secret, il est hardi sans être téméraire. Ce n'est pas que nous n'ayons vu plusieurs personnes, à qui ces sortes de combats ont si bien réussi, qu'entrés en lice dans le dessein seulement d'imiter ceux qu'ils ne désespéraient pas d'atteindre, les ont enfin glorieusement surpassés.

J'ai oublié un point essentiel ; je n'ai pas dit ce qu'il fallait lire. Souvenez-vous seulement de bien choisir les meilleurs livres dans chaque genre ; quelqu'un a fort-bien dit qu'*il faut beaucoup lire*, mais non beaucoup de choses. Adieu.

A une Dame, sur la mort de son mari.

Je ne saurais bien dire, Madame, la part que je prends à la douleur que vous avez de la mort de Mr. votre mari. Ma philosophie m'a rendu assez insensible à mes propres malheurs; mais je ne me suis pas encore étudié à supporter ceux des personnes que j'aime autant

que vous ! Je vous assure, Madame, que votre affliction me touche à un point, que j'aurais besoin qu'on m'en consolât, et que tout ce que je puis vous dire, c'est que si dieu ne vous soutient en cette malheureuse rencontre, l'esprit humain ne le fera pas. Mais j'ai grande espérance en votre vertu.

A un Mari sur la perte de sa Femme.

Je sais, monsieur, à quel point vous êtes touché de la perte que vous avez faite de madame votre épouse : il n'y en eut jamais qui méritât davantage d'être pleurée; et vous regrettez avec raison d'être privé d'une société qu'un engagement mutuel, et, plus encore, une conformité d'humeur et de vertu vous avoient rendu si agréable; mais vous savez, monsieur, qu'il n'y a guère de bonheur durable, et que, par des séparations sensibles et rudes, Dieu se plaît quelquefois à récompenser la vertu de ceux qu'il appelle à lui, et à mettre à l'épreuve celle de ceux qu'il laisse en cette vie. Il n'y a de consolations solides dans ces rencontres, que celles qu'on tire de la religion, qui nous enseigne à nous soumettre aux ordres de Dieu et à remplir de lui, ces vuides qu'il fait dans notre cœur. Je vous souhaite toutes les consolations que vous trouverez dans le fonds de votre piété, et vous assure que personne ne compâtit plus sincèrement à votre douleur, et n'est avec un plus parfait attachement que je suis, etc.

*A Monsieur ***, sur la mort de son Fils.*

J'ai appris, avec une douleur extrême, la perte que vous avez faite de Mr. votre fils. Il faut être aussi sage et aussi ferme que vous l'êtes, pour soutenir un coup aussi rude que celui-là; mais quoique vous n'en ayez jamais reçu de cette force, vous avez passé par des adversités qui vous ont appris à vous soumettre à la volonté de Dieu. C'a été là ma seule ressource dans mes disgraces, et celle que je vous souhaite, Monsieur; dans votre affliction.

*A Monsieur ***, sur la mort de son père.*

Si dieu ne me soutenoit, je serois au désespoir sur la perte que vous venez de faire de Mr. votre père. C'est là le comble de mes disgraces, et où j'aurais grand besoin de plus de fermeté que je n'en puis avoir. Je vous demande pardon, Monsieur, de ne vous entretenir que de ma douleur; mais vous ne doutez pas que je ne prenne part à la vôtre; car, outre que vous êtes le fils du meilleur ami que j'eusse au monde, vous m'avez toujours donné des marques de l'honneur de votre amitié. Continuez-les moi, Monsieur, remplacez-moi, s'il est possible, l'ami que je viens de perdre, et croyez que je n'aurai pas moins pour vous, que je n'ai eu pour lui, d'estime, de respect, de tendresse et de reconnoissance, et que je ne serai pas moins, Monsieur, votre, etc.

Reproches d'amitié.

Quoi! vous avez passé vous-même à ma porte, à l'entrée de la nuit, sans venir coucher chez moi! Quoi! mon parent, mon ami, qu'il y a dix ans qu'il ne ma vu, me faire un tour comme celui-là! cela mériteroit que je ne vous fisse pas les reproches que je vous fais; ils sont trop obligeans pour une pareille action. Quand vous n'auriez pas eu de plaisir à me revoir, je vous aurois dit mille nouvelles, sur quoi nous aurions fait cent mille réflexions; nous nous serions montré l'un à l'autre la fermeté avec laquelle nous soutenons notre mauvaise fortune. Mais enfin, puisque tout cela vous est indifférent, je me contenterai de vous dire que je suis, etc.

A un Général, sur le gain d'une bataille.

Tout le monde ici est ravi de votre victoire, Monsieur. Il y a pourtant des degrés de joie, et je vous assure que la mienne est extrême; car, depuis long-temps, vous vous en souvenez, j'ai toujours fait profession de vous aimer et de vous estimer; et de l'air dont vous vous y

prenez, je vois bien que vous ne diminuerez jamais en moi ces sentimens, et que je serai toute ma vie, etc.

Lettre de Racine à Boileau, écrite du camp devant Namur, pendant le siège de cette place, fait par Louis XIV.

Nous sommes à l'heure que le siège est au corps de la place. Il n'a point fallu pour cela détourner la Meuse, comme vous m'écrivez qu'on le détaille à Paris; ce qui seroit une étrange entreprise. Mr. de Vauban, avec son canon et ses bombes, a fait lui seul toute l'expédition. Il a trouvé des hauteurs au deçà et au delà de la Meuse, où il a placé ses batteries, en telle sorte que cette place si terrible, en un mot, Namur a vu tous ses dehors emportés en très-peu de temps. Ne croyez pas pour cela qu'on ait eu affaire à des poltrons : tous ceux de nos gens qui ont été aux attaques, sont étonnés du courage des assiégés. Mais vous jugerez de l'effet terrible du canon et des bombes, quand je vous dirai, sur le rapport d'un officier espagnol, qui fut pris hier dans les dehors, que notre artillerie leur a tué en deux jours douze cents hommes. Imaginez-vous trois batteries qui se croisent, et qui tirent continuellement sur de pauvres gens, qui sont pris d'en haut et de revers, et qui ne peuvent pas trouver un seul coin où ils soient en sûreté. On dit qu'on a trouvé les dehors tout pleins de corps dont le canon a emporté les têtes, comme si on les eût coupées avec des sabres. Cela n'empêche pas que plusieurs de nos gens n'aient fait des actions de grande valeur. On raconte plusieurs actions particulières que vous entendrez avec plaisir. Un soldat qui travailloit à la tranchée, y avoit porté un gabion : un coup de canon vint, qui emporta son gabion. Aussi-tôt il en alla poser à la même place un autre, qui fut sur le champ emporté par un autre coup de canon. Le soldat, sans rien dire, en prit un troisième et l'alla poser : un troisième coup de canon emporta le troisième gabion. Le

soldat dit : *j'irai, mais j'y serai tué.* Il y alla ; et en posant son quatrième gabion, il eut le bras fracassé d'un coup de canon. Il revint soutenant son bras pendant avec l'autre bras, et se contenta de dire à son officier : *je l'avois bien dit.* Il fallut lui couper le bras, qui ne tenoit presqu'à rien : il souffrit cela sans desserrer les dents ; et, après l'opération, il dit froidement : *je suis donc hors d'état de travailler, c'est maintenant au roi à me nourrir.*

Il y a déjà une grande brèche au bastion ; et même un officier vient, dit-on, d'y monter avec deux ou trois soldats, et s'en est revenu parce qu'il n'étoit point suivi et qu'il n'y avoit aucun ordre pour cela. Vous jugez bien que ce bastion ne tiendra guère, après quoi il n'y a plus que la vieille enceinte de la ville, où les assiégés ne nous attendront pas. Mais vraisemblablement la garnison laissera faire la capitulation aux bourgeois, et se retirera dans le château, qui ne fait pas plus de peur à Mr. de Vauban que la ville.

Lettre du même à son Fils qui était au collège.

Je voulois presque me donner la peine de corriger votre version, et vous la renvoyer en l'état où il faudroit qu'elle fût ; mais j'ai trouvé que cela me prendroit trop de temps, à cause de la quantité d'endroits où vous n'avez pas attrapé le sens. Je vois bien que les épîtres de Cicéron sont encore trop difficiles pour vous ; parce que, pour les bien entendre, il faut posséder parfaitement l'histoire de ces temps là, et vous ne la savez point. Ainsi je trouverais plus à propos que vous me fissiez à votre loisir une version de cette bataille de Trasymène, dont vous avez été si charmé, à commencer par la description du lieu où elle se donna. Ne vous pressez point, et tournez la chose le plus naturellement que vous pourrez. Vous pouvez prendre Voiture parmi mes livres, si cela vous fait plaisir ; mais il faut un grand choix pour lire ses lettres. J'aimerois autant, si vous voulez lire

quelques livres françois, que vous prissiez la traduction d'Hérodote, qui est fort divertissant, et qui vous apprendroit la plus ancienne histoire qui soit parmi les hommes, après l'écriture sainte Il me semble qu'à votre âge il ne faut pas voltiger de lecture en lecture, ce qui ne serviroit qu'à vous dissiper l'esprit et à vous embarrasser la mémoire. Nous verrons cela plus à fond, quand nous serons à Paris.

Du même au même, sur les Spectacles et les Romans.

Il me paroît, par votre lettre, que vous portez un peu d'envie à mademoiselle de ***, de ce qu'elle a lu plus de comédies et de romans que vous. Je vous dirai, avec la sincérité avec laquelle je suis obligé de vous parler, que j'ai un extrême chagrin que vous fassiez tant de cas de ces niaiseries, qui ne doivent servir tout au plus qu'à délasser quelquefois l'esprit; mais qui ne devroient point vous tenir tant à cœur qu'elles le font. Vous êtes engagé dans des études très-sérieuses qui doivent attirer votre principale attention; et pendant que nous payons des maîtres pour vous instruire, vous devez éviter tout ce qui peut vous détourner de vos études. Je serois au désespoir si ces sortes de lectures vous inspiroient du dégoût pour des lectures plus utiles, et sur-tout pour des livres de piété et de morale, pour lesquels il semble que vous n'ayez plus aucun goût, quoique vous soyez témoin du véritable plaisir que j'y prends, préférablement à toute autre chose. Croyez-moi, quand vous saurez parler de comédies et de romans, vous n'en serez guères plus avancé pour le monde, et ce ne sera point par cet endroit que vous serez plus estimé. Je remets à vous en parler plus au long et plus particulièrement quand je vous reverrai; et vous me ferez plaisir de me parler à cœur ouvert là-dessus, et de ne vous point cacher de moi. Vous jugez bien que je ne cherche point à vous chagriner, et que je n'ai d'autre dessein que de contri-

buer à vous rendre l'esprit solide, et à vous mettre en état de ne me point faire déshonneur quand vous viendrez à paroître dans le monde. Ne regardez point ce que je vous dis, comme une réprimande; mais comme les avis d'un père qui vous aime tendrement et qui ne songe qu'à vous donner des marques de son amitié. Ecrivez-moi le plus souvent que vous le pourrez.

Du même au même; avis paternels.

Comme je serai quinze jours, sans vous voir, je ne puis m'empêcher de vous répéter encore deux ou trois choses que je crois très-importantes pour votre conduite. La première, c'est d'être extrêmement circonspect dans vos paroles, et d'éviter la réputation d'être un parleur, qui est la plus mauvaise réputation qu'un jeune homme puisse avoir. La seconde, est d'avoir une extrême docilité pour les avis de monsieur et de madame Vigan, qui vous aiment comme leur enfant. N'oubliez pas vos études et cultivez continuellement votre mémoire, qui a grand besoin d'être exercée. Je vous demanderai compte, à mon retour, de vos lectures, et sur-tout de l'histoire de France, dont je vous demanderai à voir vos extraits. Je devois, avant toutes choses, vous recommander de songer toujours à votre salut, et de ne point perdre l'amour que je vous ai vu pour la religion. Le plus grand déplaisir qui puisse m'arriver dans le monde, c'est s'il me revenoit qe vous êtes un indévot. Je vous prie de recevoir cet avis avec la même amitié que je vous le donne. Adieu, mon cher fils; donnez-moi souvent de vos nouvelles.

Lettre de Madame de Sévigné à Madame de Grignan sa fille, qui venait de partir avec son mari, nommé lieutenant général.

Ma douleur seroit bien médiocre, si je pouvois vous la

dépeindre ; je ne l'entrepreudrai pas aussi. J'ai beau chercher ma chère fille, je ne la trouve plus, et tous les pas qu'elle fait l'éloignent de moi. Je m'en allai donc à.... mais en rentrant ici, bon dieu ! Comprenez-vous bien ce que je sentis en montant ce dégré ? Cette chambre où j'entrois toujours, hélas ! j'en trouvai les portes ouvertes; mais je vis tout démeublé, tout dérangé, et votre petite fille qui me représente la mienne. Comprenez-vous bien tout ce que je souffris ? Les réveils de la nuit ont été noirs, et le matin je n'étois point avancé d'un pas pour le repos de mon esprit. Je ne vois que des gens qui vous aiment et qui vous estiment beaucoup, et qui entrent bien aisément dans ma douleur. Je vous conjure, ma chère fille, d'avoir soin de votre santé ; conservez-la pour l'amour de moi. Je vous embrasse avec une tendresse qui ne sauroit avoir d'égale, n'en déplaise à toutes les autres.

De la même à la même.

Je reçois vos lettres comme vous avez reçu ma bague; je fonds en larmes en les lisant ; il me semble que mon cœur veuille se fendre par la moitié : on croiroit que vous m'écrivez des injures, ou que vous êtes malade, ou qu'il vous est arrivé quelque accident, et c'est tout le contraire. Vous m'aimez, ma chère enfant, et vous me le dites d'une manière que je ne puis soutenir sans des larmes en abondance. Vous continuez votre voyage sans aucune aventure fâcheuse. Vous vous amusez donc à penser à moi, vous en parlez, et vous aimez mieux m'écrire vos sentimens, que vous n'aimiez à me les dire; de quelque façon qu'ils me viennent, ils sont reçus avec une sensibilité qui n'est comprise que par ceux qui savent aimer comme je sais. Vous me faites sentir pour vous tout ce qu'il est possible de sentir de tendresse ; mais si vous songez à moi, soyez assurée aussi que je pense continuellement à vous : rien ne me donne de distraction. Je vois ce carrosse qui avance toujours, et qui n'ap-

prochera jamais de moi. Je suis toujours dans les grands chemins ; il me semble que j'ai quelquefois peur que ce carrosse ne verse : les pluies qu'il fait depuis trois jours me mettent au désespoir ; le Rhône me fait une peur étrange. J'ai une carte devant les yeux ; je sais tous les lieux où vous couchez : vous êtes ce soir à Nevers ; vous serez dimanche à Lyon, où vous recevrez cette lettre. Je n'ai reçu que deux des vôtres, peut-être que la troisième viendra : c'est la seule consolation que je souhaite; pour d'autres je n'en cherche pas. Je suis entièrement incapable de voir beaucoup de monde ensemble ; cela viendra peut-être, mais il n'en est pas question encore. Eh, ma fille ! Eh, mon dieu ! a-t-on bien du soin de vous ? il ne faut jamais vous croire sur votre santé. Adieu, ma chère enfant, l'unique passion de mon cœur, le plaisir et la douleur de ma vie.

De la même à la même.

Le péril extrême où se trouve mon fils ; la guerre qui s'échauffe tous les jours ; les courriers qui n'apportent plus que la mort de quelqu'un de nos amis, ou de nos connoissances, et qui peuvent apporter pis ; la crainte qu'on a des mauvaises nouvelles, et la curiosité qu'on a de les apprendre ; la désolation de ceux qui sont outrés de douleur, et avec qui je passe une partie de ma vie, tout cela me déchire et me tue, et me fait mener une vie si contraire à mon humeur et à mon tempéramment, qu'en vérité, il faut que j'aie une bonne santé pour y résister. Vous n'avez jamais vu Paris comme il est ; tout le monde pleure, ou craint de pleurer. Madame de Longueville fait fendre le cœur, à ce qu'on dit ; je ne l'ai point vue, mais voilà ce que je sais. Mademoiselle de Vertus n'avait qu'à se montrer, ce retour si précipité marquoit bien quelque chose de funeste ; en effet, dès qu'elle parut : « Ah ! mademoiselle, comment se porte « mon frere ? » Sa pensée n'osa pas aller plus loin. —

« Madame, il se porte bien de sa blessure; il y a eu un « combat. » — Et mon fils?» On ne lui répondit rien. « Ah, mademoiselle! mon fils, mon fils, mon cher en- « fant, répondez-moi, est-il mort?» — Madame, je n'ai point de paroles pour vous répondre. — « Ah! mon cher fils, est-il mort sur le champ? n'a-t-il pas eu « un seul moment? Ah! mon dieu, quel sacrifice!» Et là-dessus elle tombe sur son lit; et tout ce que la plus vive douleur peut faire, et par des convulsions, et par des évanouissemens, et par un silence mortel, et par des cris étouffés et par des larmes amères, et par des élans vers le ciel, et par des plaintes tendres et pitoyables; elle a tout éprouvé. Pour moi, je lui souhaite la mort, ne comprenant pas qu'elle puisse vivre après une telle perte.

Je vous conseille d'écrire à M. de la Rochefoucault sur la mort de son chevalier, et sur la blessure de M. de Marsillac; j'ai vu son cœur à découvert dans cette cruelle aventure. Il est au premier dégré de tout ce que j'ai jamais vu de courage, de mérite, de tendresse et de raison; je compte pour rien son esprit et son agrément. Je ne m'amuserai pas aujourd'hui à vous dire combien je vous aime.

De la même à la même, sur le passage du Rhin.

Vous devez avoir reçu des relations très-exactes; elles vous auront fait voir que le Rhin étoit mal défendu: le grand miracle, c'est de l'avoir passé à la nage. M. le Prince (1) et ses argonautes (2) furent dans un bateau. Les premières troupes qu'ils rencontrèrent au-delà de-

---

(1) Le Grand Condé.

(2) On donne ce nom d'Argonautes aux navigateurs. Voyez ce mot dans le dictionnaire de la fable.

mandoient quartier, quand le malheur voulut que M. de Longueville, qui sans doute ne l'entendit pas, s'approche de leurs retranchemens, et poussé d'une bouillante ardeur (1), arrive à la barrière, où il tue le premier qui se trouve sous sa main. En même temps on le perce de cinq ou six coups. M. le Duc (2) le suit, M. le Prince suit son fils, et tous les autres suivent M. le Prince : voilà où se fit la tuerie, qu'on auroit, comme vous voyez, très-bien évitée, si l'on avoit su l'envie que ces gens là avoient de se rendre ; mais tout est marqué dans l'ordre de la Providence.

Le comte de Guiche a fait une action dont le succès le couvre de gloire, car si elle eût tournée autrement, il étoit criminel. Il se charge de reconnoître si la rivière est guéable ; il dit qu'oui ; elle ne l'est pas : des escadrons entiers passent à la nage, sans se déranger ; il est vrai qu'il passe le premier, cela ne s'est jamais hasardé; cela réussit ; il enveloppe des escadrons et les force à se rendre : vous voyez bien que son honneur et sa valeur ne sont point séparés.

Un chevalier de Nantouillet étoit tombé de cheval ; il va au fond de l'eau, il revient, il y rentre, il revient encore ; enfin il trouve la queue d'un cheval, il s'y attache, le cheval mène à bord ; il monte sur le cheval, se trouve à la mêlée, reçoit deux coups dans son chapeau, et revient gaillard.

Adieu, ma divine enfant ; pardonnez le chagrin que j'avois d'avoir été si long-temps sans recevoir de vos lettres ; elle me sont toujours si agréables, qu'il n'y a que vous qui puissiez me consoler de n'en point avoir.

---

(1) Voltaire prétend que le jeune duc de Longueville, ayant la tête pleine des fumées du vin, tira un coup de pistolet sur les ennemis qui demandaient la vie à genoux, et qu'ils firent à l'instant une décharge dont il fut tué.

(2) Le fils du Grand Condé.

De la même à son Gendre, sur la mort de Turenne.

C'est à vous que je m'adresse, mon cher comte, pour vous écrire une des plus fâcheuses pertes qui pût arriver à la France: c'est celle de M. de Turenne, dont je suis assuré que vous serez aussi touché et aussi désolé que nous le sommes ici. Cette nouvelle arriva lundi à Versailles; le roi en a été affligé, comme on doit l'être de la mort du plus grand capitaine et du plus honnête homme du monde; toute la cour fut en larmes, et M. de Condom pensa s'évanouir. On étoit prêt d'aller se divertir à Fontainebleau, tout a été rompu: jamais un homme n'a été regretté si cincèrement. Tout le quartier, où il a logé, et tout Paris, et tout le peuple, étoient dans le trouble et l'émotion; chacun parloit et s'attroupoit pour regretter ce héros. Après trois mois d'une conduite toute miraculeuse, et que les gens du métier ne se lassent pas d'admirer, vous n'avez plus qu'à y ajouter le dernier jour de sa gloire et de sa vie. Il avoit le plaisir de voir décamper l'armée des ennemis devant lui; et, le 27, qui étoit samedi, il alla sur une petite hauteur pour observer leur marche: son dessein étoit de donner sur l'arrière-garde, et il mandoit au roi à midi, que dans cette pensée, il avoit envoyé dire à Brissac qu'on fît les prières de quarante heures. Il mande la mort du jeune d'Hocquincourt, et qu'il enverra un courrier pour apprendre au roi la suite de cette entreprise; il cachète sa lettre et l'envoye à deux heures. Il va sur cette petite colline avec huit ou dix personnes: on tire de loin, à l'aventure, un malheureux coup de canon le coupe par le milieu du corps, et vous pouvez penser les cris et les pleurs de cette armée; le courier part à l'instant; il arriva lundi, de sorte qu'à une heure l'une de l'autre, le roi eut une lettre de M. de Turenne, et la nouvelle de sa mort.

De la même à sa Fille, sur le même sujet.

Je pense toujours, ma fille, à l'étonnement et à la douleur que vous aurez de la mort de M. de Turenne. Le cardinal de Bouillon est inconsolable, il apprit cette nouvelle par un gentilhomme de M. de Louvigny, qui vouloit être le premier à lui faire son compliment. Il arrêta son carrose, comme il revenoit de Pontoise à Versailles : le cardinal ne comprit rien à ce discours. Comme le gentilhomme s'apperçut de son ingnorance, il s'enfuit, le cardinal fit courir après, et sut ainsi cette terrible mort. Il s'évanouit. On le ramena à Pontoise, où il a été deux jours sans manger, dans des pleurs et dans des cris continuels. On paroît fort touché dans Paris de cette grande mort. Nous attendons avec transissement des nouvelles d'Allemagne ; Monte-cuculli, qui s'en alloit, sera bien revenu sur ses pas, et prétendra bien profiter de cette conjoncture. On dit que les soldats faisoient des cris qui s'entendoient de deux lieues : nulle considération ne pouvoit les retenir : ils criaient qu'on les menât au combat ; qu'ils vouloient venger la mort de leur père, de leur général, de leur protecteur, de leur défenseur ; qu'avec lui ils ne craignoient rien, mais qu'ils vengeroient bien sa mort ; qu'on les laissât faire, qu'ils étoient furieux, et qu'on osât les mener au combat. Ceci est d'un gentilhomme qui étoit à M. de Turenne, et qui est venu parler au roi : il a toujours été baigné de larmes en racontant ce que je vous dis, et les détails de la mort de son maître. M. de Turenne reçut le coup au travers du corps ; vous pouvez penser s'il tomba de cheval et s'il mourut : cependant le reste des esprits fit qu'il se traîna la longueur d'un pas, et que même il serra la main par convulsion, et puis on jeta un manteau sur son corps (1).

---

(1) Dans une autre lettre, Madame de Sévigné donne à sa fille les détails suivans ; « Ecoutez, je vous prie, une

Il me semble que vous ne vous lassez point d'entendre parler d'un si grand homme, et nous sommes convenus qu'il y a des choses dont on ne peut trop savoir les détails. Adieu, ma chère enfant; je vous aime si passionnément, que si quelqu'un souhaitoit mon amitié, il devroit être content que je l'aimasse seulement autant que j'aime votre portrait.

Lettre de Madame de Maintenon à sa nièce.

Je vous aime trop, ma chère nièce, pour ne pas vous dire vos vérités; je les dis bien aux demoiselles de St. Cr** : et comment vous négligerois-je, vous que je regarde comme ma propre fille! Je ne sais si c'est vous qui leur inspirez la fierté qu'elles ont, ou si se sont elles qui vous donnent celle qu'on admire en vous. Quoiqu'il en soit, vous serez insuportable, si vous ne devenez humble. Le ton d'autorité que vous prenez, ne vous convient point. Vous croyez-vous un personnage important, parce que vous êtes nourrie dans une maison où le roi va tous les jours? Le lendemain de sa mort, ni son successeur, ni tout ce qui vous caresse, ne vous regardera, ni vous, ni St-Cyr. Si le roi meurt avant que vous soyez mariée, vous epouserez un gentilhomme de province, avec peu de bien et beaucoup d'orgueil. Si, pendant ma vie,

---

chose qui, à mon *sens*, est fort belle; il me semble que je lis l'histoire romaine. M. de St.-Hilaire, lieutenant général de l'artillerie, fit prier M. de Turenne qui allait d'un autre côté, de se détourner un instant, pour venir voir une batterie; un coup de canon vient, et emporte le bras de M. de St.-Hilaire qui montrait cette batterie, et tue M. de Turenne. Le fils de M. de St-Hilaire court vers son père, et se met à crier et à pleurer : *Taisez-vous, mon enfant*, lui dit le père, *voyez*, en lui montrant M. de Turenne roide mort, *voilà ce qu'il faut pleurer éternellement, voilà ce qui est irréparable*. M. de la Rochefoucauld pleure lui-même, en admirant la noblesse de ce sentiment.

vous épousez un seigneur, il ne vous estimera, quand je ne serai plus, qu'autant que vous lui plairez; et vous ne lui plairez que par la douceur, et vous n'en avez point. Je ne suis point prévenue contre vous; mais je vois en vous un orgueil effroyable. Vous savez l'évangile par cœur; et qu'importe, si vous ne vous conduisez point par ses maximes? Songez que c'est uniquement la fortune de votre tante qui a fait celle de votre père, et qui fera la vôtre; et moquez-vous des respects qu'on vous rend. Vous voudriez vous élever, même au-desus de moi: ne vous flattez point: je suis très-peu de chose, et vous n'êtes rien. Je vous parle comme à une grande fille, parce que vous en avez l'esprit. Je consentirois de bon cœur que vous en eussiez moins, pourvu que vous perdissiez cette présomption ridicule devant les hommes, et criminelle devant dieu. Que je vous retrouve à mon retour, modeste, douce, timide, docile: je vous en aimerai davantage. Vous savez quelle peine j'ai à vous gronder, et quel plaisir j'ai à vous en faire.

Lettres sur différens sujets.

Madame,

L'orsque j'eus l'honneur de recevoir votre lettre, j'étois moi-même indisposé. Je vous sais bon gré de m'avoir annoncé la convalescence de Monsieur votre époux; je n'ai pas encore eu le tems de sortir pour vos commissions, demain je me donnerai cette satisfaction et vous enverrai de suite ce que vous me demandéz. Il m'est impossible de me promettre le plaisir de vous voir bientôt, mais j'espère me dédommager amplement aux vendanges prochaines. Je vous souhaite toute la satisfaction possible dans votre voyage, et vous prie de croire qu'il me sera toujours flatteur de faire tout ce qui pourra vous être agréable; je vous engage donc à ne me point ménager. Milles choses honnêtes de ma part à tout ce

qui vous est cher, particulièrement à Mr. votre époux, auquel je souhaite un prompt rétablissement. Je suis, etc.

Demande de marchandises.

Je viens de m'établir, Monsieur, dans la rue..... Mon ami, auquel je me suis adressé, m'envoie vers vous, persuadé que vous voudrez bien favoriser mon entreprise naissante, en me faisant parvenir ce que vous avez de meilleur dans vos magasins. C'est le seul moyen, vous le savez, de faire connoître avantageusement une maison qui ne fait que d'ouvrir. Je vous prie donc de me faire passer sans délai les marchandises dont je joins ici la note.

Je suis, Monsieur, etc.

Réponse.

Je vous adresse, Monsieur, la totalité des objets que vous m'avez demandé; j'espère que vous trouverez à les placer avec avantage et que sur-tout vous n'éprouverez aucun reproche sur leurs qualités.

Je suis flatté, Monsieur, d'avoir mérité votre confiance, je vous prie d'être persuadé que je continuerai d'en être digne. Je vous salue.

Lettre d'un Marchand à un autre, pour lui demander de l'argent.

Si les circonstances n'étoient pas aussi pénibles, je ne vous importunerais pas, Monsieur, pour une bagatelle; mais je me trouve dans un si pressant besoin, que vous m'obligerez beaucoup si vous pouvez me faire parvenir la somme de..., montant de ce qui reste dû sur le dernier envoi que je vous ai expédié.

Je suis, Monsieur, avec la plus parfaite considération, etc.

Réponse.

Non seulement, Monsieur, je vous envoie ce que

vous

vous me demandé, mais si mon crédit peut vous être de quelque utilité je vous prie de l'employer ; trop heureux de reconnoître par ce faible service toutes les obligations que je vous ai. Je suis, etc.

A un autre Négociant.

Je suis très-surpris, Monsieur, que la lettre de change que j'avais tiré sur vous, m'ait été renvoyée sans avoir été acquittée. Ce manque de parole peut vous faire le plus grand tort parmi vos confrères. J'en suis d'autant plus affligé que vous m'avez accoutumé à compter sur vous comme sur moi-même. D'ailleurs je ne vous cacherai point, qu'il m'a fallu faire les plus grands sacrifices pour payer un effet que je ne comptois pas devoir me revenir. Je vous prie, Monsieur, de m'écrire aussi-tôt la présente reçue, j'attendrai votre reponse avant de continuer les poursuites d'usages en pareille occasion. Je suis, etc.

Réponse.

Je suis très-sensible, Monsieur, à la conduite délicate que vous avez tenu à mon égard, dans une circonstance, ou tout faisait présumer que vous aviez à vous plaindre de moi. Etant obligé de partir precipitamment pour une affaire de la dernière importance, j'ai laissé à mon commis l'état des effets qu'il devoit acquitter, pendant mon absence, qui ne devoit durer que 15 jours. Par une distraction que je ne me pardonnerai jamais, puisqu'elle a pu altérer un instant la confiance que je me fais honneur de vous avoir inspiré, j'ai négligé de porter votre effet sur cet état. A mon retour j'ai appris ce qui s'étoit passé et j'en ai été desesperé. J'allois vous adresser mes excuses lorsque j'ai reçu votre lettre. Je vous prie de les recevoir, et de me renvoyer sur le champ la lettre de change protestée, je l'acquitterai fidellement, j'aurai de plus

égard aux dommages que mon étourderie a pu vous faire essuyer. Je suis, etc.

Lettre annonçant l'ouverture d'une succession.

Je vous préviens, mon cher parent, que . . . . . vient de decéder. Comme vous et moi sommes ses seuls héritiers, je vous prie d'envoyer votre procuration à quelqu'un de confiance afin que nous procédions, sans délai, au partage de ce qui revient à chacun de nous. Vous servirez vos intérêts et les miens en accélerant l'envoi de la procuration que je vous demande; il y a dans la succession qui nous échoit, des choses qui peuvent d'un jour à l'autre perdre de leur valeur.

Je suis, en attendant votre réponse, votre, etc

Réponse.

Je vous adresse, mon cher parent, la procuration que vous me demandez, je l'ai fait faire à votre nom, persuadé que je ne pouvois mieux placer ma confiance qu'en un parent, dont j'ai tant de fois reçu des marques d'intérêts. Je suis, etc.

A un Homme d'affaires.

Je vous adresse, Monsieur, ma procuration avec prière de toucher pour moi la portion de mes rentes qui est échue, vous placerez le plus avantageusement possible, les bons que vous aurez reçus et m'en adresserez le montant le plutôt possible, ayant un payement à faire dans le courant du mois prochain.

Si vous trouviez à vendre la rente de 300 liv. dont je joins ici le contrat, je vous donne par la présente mon autorisation formelle. Je pourrois placer l'argent qui m'en reviendroit d'une manière bien plus avantageuse pour moi. Vous m'obligerez donc beaucoup

si vous pouvez mettre à cette affaire toute la célérité dont vous êtes capable. Je suis, etc.

Réponse.

Monsieur,

Ce n'est qu'hier seulement que j'ai touché pour vous à la trésorerie et je m'empresse de vous faire passer aujourd'hui ce qui vous revient.

Quant à votre rente, j'ai trouvé un acquéreur et si j'avois eu votre certificat de résidence, cette affaire seroit déjà terminée. Hâtez-vous de me l'envoyer et le transfert n'éprouvera aucune difficulté. Je suis, etc.

D'un Marchand à un de ses correspondans.

Monsieur,

Un accident imprévu, m'oblige de vous prier de regler le compte ouvert entre nous. Il y a assez longtems que nous faisons des affaires ensemble pour agir librement l'un avec l'autre en toute occasion. Je ne m'adresserois pas à vous, si j'avois ici quelqu'un sur qui je puisse compter aussi sûrement. Si cependant l'acquit du tout portoit le moindre préjudice à vos affaires, la remise de 1200 liv. ou de quelqu'autre somme que vous jugerez convenable, me sera d'un grand service dans cette conjoncture et vous m'obligerez sensiblement.

Réponse.

Monsieur,

Je suis bien persuadé que quelque raison plus qu'ordinaire a occasionné la demande que vous m'avez faite. C'est pourqoi je m'estime heureux de pouvoir y répondre selon votre attente, sans que vous ayez besoin de vous adresser ailleurs. Un de mes amis qui part après demain pour un voyage et qui traverse votre ville, vous remettra la somme de 1800 liv. le reste vous sera

payé dans la quinzaine au plus tard ; auquel tems je me propose de vous faire de nouvelles demandes et de recommencer un nouveau crédit. Je vous ferai parvenir la note des marchandises dont j'aurai besoin et je vous recommanderez dans l'envoi la plus grande célérité.

Je suis, etc.

D'un Fermier à son propriétaire.

Monsieur, des circonstances malheureuses, et tout-à-fait inattendues, m'obligent à reclamer vôtre indulgence pour le payement du dernier semestre du loyer de votre ferme. Je vous prie de m'accorder un délai de 6 mois, et de croire à l'empressement que j'apporterai à l'acquittement de tout ce que je vous devrai à cette époque. Je suis, etc.

Réponse.

Monsieur,

L'exactitude que vous avez constamment apporté jusqu'à ce jour dans le payement de votre fermage, ne me permet pas de douter un seul instant de la verité du motif qui vous fait demander un délai pour le payement du terme échu, je vous l'accorde avec plaisir, persuadé de l'empressement que vous mettrez à cette époque à acquitter votre promesse. Je suis, etc.

D'un Marchand en gros à un détaillant.

C'est avec regret, Monsieur, que je me vois foreé de vous rappeller qu'il y a déjà long-temps que nous n'avons réglé nos comptes ensemble ; je vous fais donc passer par la présente mon bordereau, et vous prie de vérifier s'il est exact, étant dans l'intention de tirer sur vous dans le plus bref délai. Je suis, etc.

Réponse.

Le bordereau que vous m'avez fait passer, Monsieur,

est en-tout conforme au mien. Si les temps n'étoient pas si durs, je vous aurois fait passer de l'argent comptant. Cela m'étant impossible, je vous prie d'accepter une traite de trois mois. Je suis, etc.

A un Parent, pour lui demander des secours.

Vous aurez sans doute appris, mon cher parent, les deux malheurs, qui me sont arrivés à la fois. Le banquier, chez lequel j'étois placé, vient tout-à-coup de manquer, ce qui me prive de mon emploi. Pour comble de disgrace, ma femme est tombée subitement malade et son état est presque désespéré. Ma place me faisoit vivre dans une honnête médiocrité, mais elle n'étoit pas assez lucrative pour que je puisse mettre quelque chose de côté. Dans la situation fâcheuse ou je me trouve, je m'adresse à vous, persuadé que s'il vous est possible de venir à mon secours, vous ne laisserez pas dans le besoin, un parent qui plus d'une fois a eu à se louer de votre générosité, et dont la conduite est irréprochable. J'espère sur votre amitié, et vous prie de croire à ma reconnoissance et à l'empressement que je mettrai à m'acquitter le plutôt qu'il me sera possible de l'avance que vous voudrez bien me faire. Je suis etc.

Réponse,

Votre malheureuse situation me touche infiniment, mon cher cousin, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour l'adoucir. Vous avez eu raison de vous adresser de préférence à moi, c'est m'obliger et me prouver sincèrement votre estime. Je vous envoie 25 louis, si cette somme ne suffit pas, je suis prêt à satisfaire à une nouvelle demande. Comptez toujours sur moi.

Je suis, etc.

Lettre à une jeune demoiselle, contenant des remarques sur l'histoire des premiers siècles.

Ma chère Julie,

Le plaisir et l'assiduité avec lesquels j'apprends que

vous continuez vos études, me donnent beaucoup de satisfaction, et je ne saurois trop vous louer du desir que vous témoignez de savoir en quel temps les monarchies ont commencé, et depuis quand les hommes ont bien voulu se donner des maîtres. Cela est, en vérité, bien digne de votre curiosité; aussi vais-je, de tout mon cœur, tâcher de la satisfaire.

Depuis Adam jusqu'au déluge, c'est-à-dire, pendant l'espace de plus de seize cents ans, les hommes vécurent dans une parfaite liberté et une parfaite indépendance. Chaque famille étoit comme un petit état, dont le père étoit le chef, qui ne connoissoit point d'autres supérieurs. Comme ces premiers hommes, encore neufs dans ce qui est mondain, vivoient sans ambition, leurs desirs étoient bornés par les limites de leurs héritages. Ils n'avoient pour toutes richesses que quelques troupeaux, qui servoient à les nourrir et à les vêtir. Ces premiers hommes commirent de tels crimes, que la justice de dieu en fit un grand exemple, et les extermina dans un déluge universel. Depuis ce temps-là, les trois enfans de Noé, que dieu avoit conservés avec leurs femmes pour repeupler le monde, partagèrent entre eux la terre, et furent les chefs des différens peuples qui se répandirent dans tout l'univers. Ce fut vers ce temps-là que les hommes perdirent leur liberté. Nemrod, homme remuant et ennemi du repos, ne se contentant pas de son patrimoine, voulut usurper les terres de ses voisins; et après avoir envahi leurs héritages, il les soumit à sa domination, et se fit une espèce d'empire à Babylone. Ce n'est donc point par leur choix que les hommes se sont donnés des maîtres; ils ont été mis sous le joug par la force, et par la violence des premiers conquérans.

Le mauvais exemple de Nemrod encouragea encore quelques autres, qui se firent rois aux dépends de la liberté publique. Les armes que les hommes avoient

d'abord inventées pour se défendre contre les bêtes farouches, furent tournées contre les hommes même, et servirent à les assujettir. Ninus, fils de Bel, fonda le premier empire des Assyriens, dont le siége fut établi à Ninive, ville ancienne et déjà célèbre. Le fameux empire des Assyriens dura, selon quelques historiens, treize cents ans. Il tomba enfin par la molesse de Sardanapale, qui se plongea dans plusieurs sortes de débauches et de voluptés. Les Mèdes se révoltèrent les premiers contre ce roi efféminé; tous les autres peuples ses sujets, le méprisèrent, à leur exemple, et le réduisirent à de si grandes extrémités, qu'il fut contraint de se brûler lui-même avec ses femmes, complices de ses débauches. Trois royaumes se formèrent des débris de ce grand empire. Le royaume des Mèdes fut très-florissant. Peu de temps après la mort de Sardanapale, commença le second empire Assyrien, dont Ninive fut la capitale. Le royaume de Babylone est très-célèbre dans l'histoire sainte, parce que dieu se servit souvent des armes de ces rois, idolâtres, pour châtier l'idolâtrie et les autres crimes de son peuple. Achaz, roi de Juda, pressé par ses ennemis, implora le secours du premier roi d'Assyrie ou de Ninive, et apprit par ce moyen aux Assyriens le chemin de la Judée, qu'ils ravagèrent plusieursfois, et dont ils firent enfin la conquête. Ils pillèrent le fameux temple de Salomon, où ils trouvèrent des richesses immenses, et un amas prodigieux, de vases d'or et d'argent, destinés aux sacrés mystères. Ils emmenèrent à Ninive et à Babylone les juifs. Salmanazar renversa de fond en comble le royaume d'Israël; Romulus et Rémus, sortis des rois d'Albe, fondèrent la ville de Rome, capitale de l'empire romain, environ 753 ans avant Jésus-Christ. Cyrus, général de l'armée de Cyaxare; que le prophète Daniel appeloit Darius le Mède, Cyrus, dis-je, fils de Mandane et de Cambyse, roi de Perse, après plusieurs grandes victoires, réunit le royaume des Perses à celui des Mèdes, devint le maître de tout l'orient, et fonda le plus fameux

empire qui eût été jusqu'alors dans le monde. Quoique les Mèdes fussent déjà puissans, avant que Cyrus eût réunit les deux monarchies, cependant leur puissance n'égalait pas, à beaucoup près, celle des rois de Babylone, que Cyrus vainquit par les forces réunies des Mèdes et des Perses. Ce grand prince ne se vit pas plutôt maître de ce vaste empire, qu'il permit aux juifs, captifs depuis plusieurs années, de retourner en Judée, sous la conduite de Zorobabel, et de rebâtir le temple de Jérusalem. La famille de Cyrus s'éteignit au bout de quelque temps. Darius, fils d'Hystaspe, que quelques-uns croient avoir été l'Assuérus, dont il est parlé au livre d'Esther, fut élevé à l'empire. Ce fut pendant le règne de Darius, que Rome et Athènes devinrent des républiques, après avoir chassé leurs tyrans. La mort de Lucrèce, qui avoit été violée par Sextus, fils de Tarquin le superbe, anima les Romains à la vengeance, et leur inspira le dessein de conquérir leur liberté. Les rois furent bannis pour toujours, et Rome, devenue libre, fut gouvernée par des consuls. Peu s'en fallut qu'Athènes ne fût accablée par la puissance des Perses, dès le commencement de sa liberté. Darius envoya une armée formidable contre la Grèce; mais cette armée fut détruite dans la plaine de Marathon, par Miltiade, qui ne commandoit que dix mille hommes. Xerxès, fils de Darius, fit de nouveaux efforts pour venger l'affront que les Perses avoient reçu par une si grande défaite; mais il n'eût pas un meilleur succès que son père. Son armée, composée de douze cents mille hommes, fut arrêtée au passage des Thermopyles, par trois cents Lacédémoniens, que Léonidas, roi de Sparte, conduisoit. L'armée navale de Xerxès fut battue auprès de Salamine. Xerxès lui-même fut tué la même année par Artaban, son capitaine des gardes. Cependant les Macédoniens, destinés à renverser l'empire des Perses, commençoient à se signaler sous Philippe, père d'Alexandre le grand.

Après vingt ans de victoires, il se rendit enfin maître

de toute la Grèce, par la bataille de Chéronnée, qu'il gagna sur les Athéniens et sur leurs alliés ; Alexandre, qui n'avait alors que dix-huit ans, fit des prodiges de valeur pendant la bataille. Après tant de succès, Philippe forma le dessein d'abattre la puissance des Perses, et se fit nommer capitaine général des troupes de la Grèce ; mais il fut assassiné au milieu d'un festin par Pausanias. Alexandre, qui n'avoit pas moins de courage et d'ambition que son père, se mit à la tête de ses Macédoniens et des autres Grecs qui s'attachèrent à sa fortune. Il attaqua Darius, roi de Perse, qu'il vainquit en trois batailles rangées ; et, après avoir porté ses armes victorieuses jusqu'aux Indes, il vint mourir à Babylone, à la fleur de son âge, et au milieu de ses triomphes.

Vous voyez, Mademoiselle, d'un coup-d'œil, comment les monarchies ont succédé les unes aux autres, et quels ont été les empires qui se sont rendus les plus célèbres, en commençant peu de temps après le déluge ; car pendant seize cents ans, les hommes avoient vécu sans rois. Les Assyriens, les Mèdes, les Perses, les Grecs et les Romains se sont rendus tour-à-tour redoutables par la grandeur de leur puissance, et par le nombre de leurs victoires. Depuis que l'ambition de certains hommes leur inspira le dessein de s'élever au-dessus des autres, et de les assujétir, le peuple a toujours été la victime des plus forts, qui se sont disputés l'empire du monde ; et qui ont cimenté leur autorité par le sang des malheureux.

Autre Lettre à la même personne, sur le même sujet.

Après la mort d'Alexandre, on ne trouva personne capable de lui succéder, et de réunir sous un même chef une puissance si étendue. Ce vaste empire fût partagé en plusieurs royaumes : ses plus fameux capitaines partagèrent ses dépouilles, et massacrèrent tous ses proches, son frère, sa mère, ses femmes, ses enfans, ses sœurs, pour se maintenir avec plus de sûreté dans leurs usurpa-

tions. Les Romains, après avoir dompté l'Italie, songèrent à étendre leurs conquêtes au-dehors, et formèrent le dessein d'abattre la puissance de Carthage, qui leur paraissoit formidable. Régulus la réduisit à de grandes extrémités ; mais enfin il fut battu et pris par Xantipe, Lacédémonien, qu'ils avoient appelé à leur secours, et fait général de leur armée.

Cependant Carthage fut obligée de céder, et de payer tribut à la république romaine. Annibal, fils d'Amilcar, mit tout en œuvre pour réparer les pertes de sa patrie, et pour lui faire reprendre l'ascendant qu'elle avoit eu autrefois sur la république romaine. Il n'avoit que vingt-cinq ans, lorsqu'on lui donna le commandement des troupes carthaginoises. Après la mort d'Asdrubal, il abandonna l'Espagne où il étoit gouverneur, et vint fondre comme un torrent sur l'Italie. Quatre grandes batailles qu'il gagna, ne purent abattre entièrement la puissance romaine, dont les généraux, malgré tant de pertes, la soutinrent contre la puissance, le courage, l'adresse et le bonheur d'Annibal.

Le jeune Scipion, à l'âge de vingt-quatre ans, pour diviser les troupes et les forces des Carthaginois, alla porter la guerre en Espagne, où son père et son oncle venoient de périr. En peu de temps, il chassa d'Espagne les Carthaginois, et les poursuivit jusques dans l'Afrique ; de sorte que, Carthage au désespoir, fut contrainte de rappeler d'Italie Annibal, comme sa dernière ressource : il ne put sauver sa patrie : ce vieux guerrier fut vaincu par un jeune conquérant : il tâcha de soulever tout l'orient contre les Romains ; mais ils défirent tous ceux qui osèrent se déclarer pour Annibal, qui s'empoisonna de désespoir, pour ne pas tomber vif entre les mains de ses ennemis, qui vouloient obliger Prusias, roi de Bithynie, à le leur livrer. Depuis que Carthage fut renversée, les Romains ne trouvèrent plus de puissance capable de leur résister.

La plupart des royaumes devinrent des provinces

romaines : Paul-Emile s'empara de celui de Macédoine qui avait duré 700 ans. Attalas, roi de Pergame, fit, par son testament, le peuple romain héritier de ses états. Tandis que l'empire s'agrandissoit et florissoit au-dehors, les divisions intestines le mirent souvent à deux doigts de sa perte. Les Gracques, tribuns du peuple, qu'ils corrompoient par des largesses excessives, firent tous leurs efforts pour renverser la République; mais ce dessein les fit périr. Marius et Sylla, si fameux par leurs victoires, conçurent le même dessein que les Gracques, et firent couler, pour contenter leur ambition, des ruisseaux de sang romain.

Sylla eut l'avantage sur Marius et devint tyran de sa patrie; mais enfin il renonça volontairement à la dictature qu'il avait usurpée par la force, et se remit dans l'ordre de simple citoyen; mais son abdication volontaire ne fit pas cesser le mal. Sertorius en Espagne, Catilina dans l'Italie, prirent les armes contre Rome, dans le dessein de l'asservir. Sertorius fut battu par le grand Pompée; l'éloquence du consul Cicéron, plutôt que son courage, ruina les forces et le parti de Catilina dans l'Italie. L'ambition ou la jalousie de Pompée et de César renouvela toutes les factions; le premier avoit assujetti l'Orient: l'autre avoit réuni les Gaules à l'empire romain; ces deux rivaux ne pouvoient se souffrir; ils décidèrent de l'empire du monde dans la bataille de Pharsale; ce jour fut le dernier de la République Romaine, qui perdit sa liberté, et qui fut éteinte sans ressource. Tout l'empire fut contraint de plier sous l'autorité de César, que les romains massacrèrent, dans le sénat même, pour s'affranchir de sa tyrannie; mais la mort de ce grand capitaine, bien loin de leur rendre la liberté, les plongea dans un labyrinte de malheurs, dont ils ne purent jamais sortir. Marc-Antoine, Lépide, César-Octavien,

qui fut dans la suite surnommé auguste, partagèrent entre-eux toute l'autorité et remplirent Rome et l'empire de sang pendant le triumvirat. Auguste, après s'être défait de ses rivaux, demeura seul maître des affaires de la république. Après plusieurs victoires signalées qu'il remporta par lui-même ou par ses généraux, il remit le calme dans l'univers, et ferma le temple de Janus.

Ce fut durant le règne de ce prince pacifique que Jésus-Christ vint au monde, environ 4000 ans depuis la création d'adam. Auguste, seul maître du monde, adopta Tibère pour son successeur à l'empire, qui devint héréditaire dans la maison des Césars, et s'y maintint avec gloire, pendant plus de cinquante ans, jusqu'à ce que la faiblesse des derniers empereurs le laissa innonder par les barbares. Les Goths, autrefois appelés les Gètes, entrèrent dans l'Europe; l'Orient se vit désolé par les Scytes asiatiques, et par les Perses. Ce qui fut plus déplorable, c'est que trente tyrans qu'on vit s'élever tout d'un coup dans l'empire, le démembrèrent entièrement et firent par-tout d'horribles ravages; les Germains et les Francs n'en firent pas moins, de leur côté, pour tâcher d'entrer dans les Gaules.

Le grand nombre de barbares, qui attaquoient l'empire romain, fut cause que Dioclétien prit Maximien pour collègue; ces deux princes adoptèrent encore Constantius-Chlorus et Galérius. Dioclétien rebuté de tant de fatigues et des mauvais succès qu'il avait eus, en persécutant les chrétiens, dont le nombre redoubloit à mesure que l'on en fesoit mourir d'avantage, se démit tout-à-fait de l'empire, soit qu'il le fit volontairement, ou qu'il y eut été forcé par Galérius son gendre. Maximien suivit l'exemple de Dioclétien, qui l'avait adopté, mais il s'en repentit bientôt après. Chacun de ces empereurs, avant de renoncer à l'empire, créa un césar pour lui suc-

céder; mais ce grand nombre d'empereurs et de césars était fort à charge à l'empire, et causoit de grandes divisions. Constantius-Chlorus, père du jeune Constantin, eut en partage l'Espagne, les Gaules et la Grande-Bretagne. Son fils que dieu avoit destiné pour faire cesser toutes les persécutions, en embrassant le christianisme, épousa Fausta, fille de Maximien, qui avoit quitté sa retraite, pour reprendre le soin des affaires; il reçut humainement son beau-père auprès de lui dans les Gaules, où il s'étoit retiré pour chercher un asyle, après avoir été chassé de Rome par son propre fils. Le grand Constantin, après avoir délivré l'empire des tyrans qui le déchiroient, embrassa publiquement le christianisme : mais soit que le séjour de Rome lui fut désagréable, ou que le sénat lui fut suspect, il se retira à Bizance, qu'il rebâtit, et qu'il appela Constantinople. En mourant, il partagea l'empire avec ses trois fils, Constantin, Constance et Constans, qui se firent la guerre pour les limites de leurs partages. Ces guerres qui se perpétuèrent sous leurs successeurs, furent funestes au bonheur et au repos de l'empire, et donnèrent occasion aux barbares d'y entrer de tous côtés. Les Goths ravagèrent l'Italie, les Vandales occupèrent une partie de la Gaule et de l'Espagne, laissant dans tous les lieux où ils passoient des marques sanglantes de leur barbarie. Alaric, prince Arien, prit et ravagea Rome; il épousa Placidie, sœur de l'empereur Honorius, dont l'humeur douce et complaisante adoucit extrêmement l'humeur féroce de son époux. Les Francs, qui avoient été plusieurs fois repoussés, firent de nouveaux efforts pour s'ouvrir les chemins des Gaules, et y réussirent sous la conduite de Pharamond, fils de Marcomir. Ce fut environ la 400e. année, depuis la naissance de Jésus-Christ, que la monarchie française s'établit sur les débris de l'empire romain, qui étoit alors réduit à de grandes extrémités.

A un Ami, sur la perte de sa fortune.

Si vous aviez moins d'esprit et sur-tout moins de courage, la perte que vous avez faite seroit accablante et il seroit bien difficile de vous donner des conseils; mais du caractère dont je vous connois, je suis persuadé que, quelque désespérante que soit la perte d'une grande fortune acquise par dix années de travaux, ce malheur ne vous a point abattu; et que vous êtes encore, comme je vous ai toujours connu, maître de vous même et au-dessus des évènemens. Il faut donc envisager la chose ce qu'elle est véritablement, au lieu de vous retirer des affaires et du commerce à 35 ans, comme vous en aviez le projet, vous exercerez jusqu'à 45. Eh! mon ami, quel est l'homme, qui ne consentit à travailler avec assiduité, pendant la moitié de sa carrière, pour pouvoir jouir du repos pendant l'autre moitié? Ce sont vos enfans, dites vous, qui vous affectent le plus; quel grand malheur leur est-il donc arrivé? ils apprendront, par l'exemple de ce qui vous arrive, à ne pas trop compter sur le présent et à se tenir toujours en garde contre les vicissitudes de la fortune. Continuation de courage, mon bon ami, oubliez ce que vous avez fait pour ne penser qu'à ce qui vous reste à faire. Je n'ai pas besoin de vous dire que dans toutes les occasions vous devez compter sur votre meilleur ami.

A un autre Ami, sur la perte d'un emploi.

L'injustice qu'on vous a faite loin de vous désespérer, comme vous paroissez l'être, devroit au contraire vous roidir contre le malheur et vous engager à vous décider enfin à ne devoir qu'à vous même votre fortune et votre repos. L'emploi que vous occupiez étoit honorable et lucratif sans doute, mais sa

conservation dépendait d'un caprice. Ce caprice vous l'avez éprouvé ; vous savez maintenant si l'on doit se fier à la parole d'un protecteur qui lui-même a besoin de protections pour se maintenir dans le poste qu'il occupe. Le vôtre vous étoit attaché, je le sais, mais il faloit placer la créature d'un homme en place, et l'ambition, qui n'a point d'ami, a sacrifié l'honnête homme instruit, à l'ignorance protégée ; ainsi sont les hommes. Je suis fâché que ce soit à vos dépends que vous appreniez à les connoître. Que ceci vous serve au moins pour l'avenir ; retournez au commerce que vous avez abandonné, c'est dans cette honorable carrière qu'on peut acquérir à-la-fois considération et estime. Je vous offre, pour vous aider à élever une nouvelle maison, tout ce que peut contenir mon magazin.

Sur ce qu'on appele le bon ton dans la Société.

Oui, la conversation est un plaisir, quoique fassent beaucoup d'ennuyeux, et quoique disent beaucoup d'ennuyés. Mais ce plaisir, on ne peut vraiment en jouir qu'à certaines conditions, qui se sont établies toutes seules, que tout le monde veut faire observer et que malheureusement tout le monde n'observe pas. Ce n'est pas la peine de dire ici qu'il ne peut pas y avoir de vraie conversation sans liberté, parce que la conversation est un commerce, et qu'il n'y a point de commerce entre esclave et tyran, il n'est pas plus nécessaire d'ajouter qu'il n'y a point de liberté sans sécurité ; car la crainte est la chaîne de l'âme, ainsi dès les premiers pas que les hommes ont essayés de faire dans la civilisation, ils sont convenus tacitement de se ménager entr'eux, d'oublier dans les momens de loisir, la différence des rangs et des forces et de supporter entr'eux une égalité fictive de mérite, de moyen, de pouvoir, de dignité, afin de mettre, comme on dit communément, tout le monde à son aise ;

faute de quoi point de conversation ; et voici à-peu-près les termes dans lesquels je présume qu'à pu être passé ce premier contrat.

Tous, tant que nous sommes, d'hommes réunis pour nous désennuyer, en conversant les uns avec les autres, nous arrêtons ce qui suit :

Chacun de nous pourra dire ce qu'il voudra.

On n'interrompra point celui qui parlera, *à moins qu'il ne parle trop.*

On l'écoutera jusqu'au bout *si l'on peut.*

On n'empêchera point de l'écouter.

On ne dira d'injures à personne.

On ne gênera personne.

Chacun de nous est sous la protection de nous tous.

En effet, la conversation n'est que le commerce des esprits, et comme les esprits ne reconnoissent entr'eux de véritable inégalité que la leur, ils essaient, ou du moins ils feignent d'en faire abstraction, mais on sait en même temps qu'il y a d'autres inégalités moins réelles, si l'on veut, mais plus visibles, plus frappantes, et avec lesquelles il est bon de capituler.

C'est pourquoi l'on a cru devoir ajouter à ces premiers articles certains amendemens inventés pour satisfaire l'orgueil qu'on suppose aux supérieurs, et pour tranquilliser en même-temps l'inquiétude si naturelle à l'infériorité. Cette seconde convention, c'est la politesse si nécessaire, si intimement inhérente à toute civilisation, qu'il n'y a pas de peuple chez qui elle n'existe d'une façon ou d'une autre, et vous remarquerez en effet, que la politesse n'est en elle-même, autre chose qu'une politesse volontaire, un supplément, un rafinement de police ; qu'elle devient pour les cercles ce que la police est pour la multitude, et pour les manières ce que l'autre est pour les mœurs. Enfin, le pacte social à dans la politesse une sorte d'appendice, dont les réglemens sont aussi importans à connoître que minutieux à rédiger; ils reposent, ainsi que devroient faire toutes les lois, sur le sentiment intime de

l'utilité commune; la société toute entière veille à leur éxécution.

Nous voici enfin revenus, par un trop long circuit peut-être, à l'objet que nous nous étions proposés; car, dans ces lois de politesse, un des articles les plus essentiels et le plus difficile de tous à fixer définitivement, c'est sans contredit le *bon ton*, parce qu'il porte presqu'en entier sur ce que nous connoissons de plus léger et de plus variable, et qu'essayer d'en raisonner, ce seroit en quelque sorte vouloir montrer l'importance de la frivolité. N'importe, il en est de la société comme de la nature, où tout se lie à tout, et la plus mince feuille que le moindre souffle agite sur la cîme d'un grand arbre tient à un tronc robuste et à des racines inébranlables.

La civilisation, en général, qu'on peut regarder comme un développement de la nature humaine, a pris des formes différentes suivant les différens climats, les différentes inclinations des peuples, leurs différentes positions politiques, et les différentes directions qui leur ont été données de temps immémorial par leurs premiers législateurs; sans compter d'autres causes qui ont encore introduits d'autres changemens. Or, la politesse, qui est elle-même une émanation et comme la fille aînée de la civilisation, a varié ses formules, suivant que l'autre a varié ses formes; et ces variations ont influé sur ce qu'on est convenu d'appeler le bon ton, qui est à la politesse elle-même, ce que la politesse est à la civilisation.

N'oublions cependant pas un principe tiré de la nature des choses, c'est que le meilleur *ton*, dans toute espèce de société, sera toujours celui qui s'accordera le plus parfaitement à tout ce que la réunion a droit d'exiger de ses membres, et à tout ce que ses membres, pris séparément, ont droit d'attendre les uns des autres; c'est l'observation de ce qui convient le mieux, l'imitation de ce qui plaît le plus, c'est l'annonce des sentimens et des qualités dont les hommes en général savent le plus de gré, telles que

L'estime, la bienveillance, la modestie, le désintéressement....., et sur-tout c'est la disposition à rendre plus aux autres qu'on en exige. Ajoutez à cela une entière soumission aux usages, une parfaite connaissance des rapports, le choix des termes les plus reçus, l'emploi des tournures les plus agréables, et vous aurez les premiers élémens du *bon ton*, qui est à la fois le langage de la politesse, et la politesse du langage; si ce n'est pas le ton que tout le monde prend, il est celui que tout le monde voudrait qu'on prit; et puisqu'en dernière analyse, la majorité finit toujours par donner le *ton* l'homme du meilleur *ton*, serait celui qui s'accommoderait le plus facilement au goût du grand nombre, celui qui auroit le mieux profité des leçons de la société.

Cependant, comme le genre humain, obligé par l'accroissement de son nombre, de se répartir sur divers points du globe, a fini par adopter des langages absolument différens entr'eux; de même à mesure que dans chaque pays et dans chaque cité la population s'est augmentée, les habitans, faute de pouvoir être réunis en un seul rassemblement, se sont divisés et subdivisés en sociétés particulières assorties d'après les états, les professions, les intérêts, les âges, les goûts, etc. *qui se ressemble, s'assemble*, dit le proverbe. On se classe, on se divise, on s'isole partout, et quelquefois il s'établit la même différence entre les *tons* de deux coteries, qu'entre les idiômes de deux pays, au point qu'une grande ville a quelquefois l'air de renfermer différentes nations.

En même-temps il existe une loi éternelle, qui veut que tout dans la nature tende à une sorte d'unité, et que du mélange des choses, il naisse une chose nouvelle. On sait que de plusieurs métaux fondus ensemble dans un horrible embrasement, les Romains ont tiré le métal de Corinthe, auquel ils attachèrent plus de prix qu'à l'or, dont pourtant cette brave nation faisoit grand cas: on pourroit presque en dire autant du *bon ton*; il n'est particulier à aucune section de la société, pas même à

la plus favorisée, et en même temps il ne leur est pas étranger. En effet, comme dans toutes les villes il existe toujours sous tel nom qu'il plaira de donner, des rendez-vous communs, et, pour ainsi dire, des lieux de franchise, où se rassemblent des membres de toutes les classifications diverses, il en résulte une sorte de frottement, de tous les genres d'esprit, d'éducation, qui produit un nouvel esprit et une nouvelle éducation, et c'est une sorte de *mezzotermine* entre tous les *tons*, qui convient mieux à la généralité, qui n'auroit fait le *ton* d'aucune des sections avant d'être ainsi modifié.

Voilà donc précisément ce qu'on est convenu dens la ville en question, d'appeler *le bon ton*; n'importe quelle ville ce soit, Paris, Londres, Valogne.... le nom ni fait rien, et à proprement parler, il en sera de même pour tout le monde physique et moral; on ne peut pas dire que le *meilleur ton* possible, soit celui de la France ou de l'Italie, ou de l'Angleterre, ou de l'Allemagne, ou de la Russie; mais celui qui conviendra le mieux dans tous ces pays. Ce n'est point non plus celui des magistrats, des militaires, des ecclésiastiques, des savans, des artistes, ni même des gens de lettres, mais celui qui réussira le mieux auprès des personnes de toutes ces professions : la bonne compagnie, celle où doit régner le *bon ton*, est une sorte d'entrepôt de commerce libre et désintéressé pour les hommes bien élevés, ou soi-disant tels, dans lequel ils ne doivent chercher autre chose qu'à se convenir entr'eux, à se plaire, et tout au plus à se faire distinguer, mais pour convenir à tous, il faut commencer par ne choquer personne; on a besoin pour plaire de quelque chose de plus encore que pour se faire distinguer; parce que l'ambition appelle la rivalité, et que les rivaux sont encore plus difficiles à séduire qu'à terrasser. Mais avant que d'en venir là, il y a dans toutes les sociétés un préalable nécessaire; c'est de s'entendre; or, nous avons vu plus haut que chaque section a comme une langue à part, qui n'est point entendue hors de son

arrondissement; cette langue n'est donc point celle de la conversation, où il n'est permis de produire que ce qui est à la portée de tout le monde; car la première règle est que tout le monde puisse comprendre à peu près également, sans quoi ce serait porter une atteinte visible à l'égalité fictive, sans laquelle cet échange de pensées, ou, pour mieux dire, de paroles n'auroit ni liberté ni douceurs? aussi voyons-nous que toutes les manières de parler qui ne seroient comprises que d'une petite partie de la société, par exemple, tous les mots de sciences et d'arts, tous les termes d'écoles, de barreau, d'administration ne sont admis dans la conversation générale, qu'à la faveur d'une excuse particulière, d'un laissez-passer, et qu'ils doivent ordinairement être remplacés ou par des équivalens plus vulgaires, ou par des périphrases qui servent d'explication; autrement, la conversation deviendroit un pic-nique, où chacun auroit placé son plat hors de la portée du reste des convives, et alors il vaudroit mieux manger seul. Vous conviendrez, en effet, qu'un entretien où un capitaine de vaisseau, par exemple, ne parleroit qu'en termes de marine à un juge, qui ne lui répondroit qu'en termes de barreau, ne ressembleroit pas mal au dîner du renard et de la cigogne.

Autre sur le même sujet.

Je crois savoir à-peu-près tous les torts et même tous les crimes qu'on impute à la politesse; mais je connois en même-temps parmi ses détracteurs, certains personnages qui, pour paroître francs supposent qu'il suffit d'être rude, et qui, de peur d'être accusés de tromper poliment, trompent grossièrement. Quoi qu'ils en disent, parmi les institutions sociales, il n'en est point de plus salutaire que la politesse, et c'est à elle, peut-être, que le genre humain doit sa conservation. Elle trompe, dit-on; oui, mais au moins elle plait, *inganni ma piace*, elle cache de tous les monstres, le plus hideux aux yeux

des hommes.... L'homme c'est-à-dire l'égoïsme, voilà le véritable ennemi de la société, voilà le parti de l'opposition, qui de tout temps a traversé les plus belles entreprises, et qui travaille sans relâche à faire avorter le bien que les hommes pourroient se promettre de l'unanimité de leurs efforts.

Malheureusement l'égoïsme est toujours là, ou pour mieux dire, tout dans l'homme est égoïsme ; les passions sont l'égoïsme aveugle ; la raison, l'égoïsme calculateur ; la probité même n'est que l'égoïsme intimidé ; et la vertu, l'égoïsme dompté. La politesse ne l'intimide ni ne l'enchaîne ; mais elle le déguise, elle le voile, elle l'enveloppe, et cette enveloppe lui tient quelquefois lieu d'entraves. Elle n'est, si l'on veut, qu'un masque, mais ce masque peut servir d'égide ; enfin c'est la conciliatrice et la médiatrice entre tous les orgueils. Sans doute elle ne fait qu'imiter la bienveillance et la modestie, mais à force d'emprunter les traits et le langage des vertus, elle triomphe quelquefois des vices, comme la dorure garantit du vert-de-gris.

Examinez, interprétez son langage et sa pantomime, voici à peu près le sens que vous y trouverez.... Chacun de nous déclare d'avance (avec une égale sincérité) qu'au lieu de ne penser qu'à soi, comme il arrive à tant de gens, c'est *des autres*, qu'il prétend s'occuper ; qu'il oublie en ce moment son intérêt propre, qu'il s'oublieroit toujours s'il le falloit, pour ne songer qu'à l'intérêt *des autres* ; que bien convaincu de sa médiocrité et de la supériorité *des autres*, il détourne son attention de ses idées pour la donner toute entière à leurs discours ; en un mot, qu'il veut adopter les sentimens, le ton et les manières *des autres*, et que loin de vouloir se mettre au-dessus d'eux, il se fait un plaisir, que dis-je un honneur de marcher à leur suite.... etc. etc. ; or, il est clair que de cet usage immémorial et universel, il a dû naître à la longue une certaine assimilation de propos, d'accens, de mines et de maintien, qui fait par-tout distinguer

les gens de bonne compagnie ; c'est une sorte d'uniforme pour les esprits comme pour les corps, que la nature n'a donné à personne, mais que la société donne à tout le monde; modèle vague dont nous essayons de notre mieux de nous faire une idée, pour nous y conformer à l'envi les uns des autres.

S'il reste quelque différence, c'est que chacun voit à sa manière, et diffère d'opinion sur la manière de voir du plus grand nombre; car, quelque mal qu'on puisse dire et qu'on pense du plus grand nombre, c'est toujours lui que l'on consulte au fond de sa pensée; la preuve en est que la formule la plus ordinaire de désapprobation dans la société, c'est *cela ne se dit point*, *cela ne se fait pas*, *voilà qui est sans exemple*, *personne n'est comme cela*, et mille autres lieux communs de ce genre, qui ne signifient rien, sinon que la politesse et le *bon ton* qu'elle établit, sont une assimilation réciproque des hommes entr'eux, où chacun fournit sa part de l'exemple, et où le plus habile imitateur devient le plus parfait modèle.

Le *bon ton* est donc un ton moyen entre tous les tons, comme la beauté une forme moyenne entre toutes les formes; ensorte que la perfection de l'un et de l'autre consiste à s'éloigner également des extrêmes opposés, et à se rapprocher autant qu'il se peut de toutes les différences contraires. Il n'y a par-tout qu'un juste milieu à saisir entre l'excès et le défaut.

La plus belle taille, par exemple, ne sera dans aucun pays, ni la plus grosse, ni la plus mince; car si c'étoit l'une ou l'autre, les hydropiques ou les étiques auroient trop d'avantage. Par la même raison, le meilleur *ton* ne sera ni le plus familier ni le plus révérencieux, sans quoi ce seroit à Mascarille et à Philinthe qu'il faudroit essayer de ressembler.

Encore une analogie entre la beauté et le *bon ton*, c'est qu'il y a dans l'une et dans l'autre quelque chose de réel et quelque chose qui n'est que de convention. L'homme du meilleur ton, chez tous les peuples polis, sera celui qui

annoncera la meilleur éducation, qui montrera le tact le plus fin et qui saura le mieux se concilier, l'approbation de toutes les personnes bien nées qu'il fréquentera. Mais les usages, les manières, les tournures, changent avec les pays, et même avec les endroits; les complimens en Allemagne ne sont pas les mêmes qu'en France; le ton de Pézénas n'est pas absolument le même que celui de Paris; c'est la même religion dans toute l'église, mais le rituel varie suivant les diocèse. De même on est généralement convenu que la beauté dans tous les êtres, est la conformation la plus en rapport avec le but de la nature; mais les opinions et les goûts varient chez les différens peuples au sujet de certains détails; l'Allemagne, sur cela diffère en plus d'un point de la France, la Turquie de l'Allemagne, la Tartarie de la Turquie, etc.

La musique n'a pas de notes pour les sons faux, de même pour la conversation, il seroit impossible de designer et d'analyser toutes les fautes qui peuvent se commettre contre le *bon ton*. Néanmoins cette partie à ses jurisconsultes aussi, qui essayent, comme en morale, de classer les délits et d'en déterminer la mesure; mais on entreprendroit vainement d'assujettir ces discussions à des règles générales, parce que dans chaque société particulière il existe là-dessus un tarif différent qui s'est formé de lui-même, et auquel les circonstance nous obligent à nous soumettre.

Nous nous contenterons seulement d'observer qu'on peut ici, tout aussi bien qu'en matière plus grave, pécher de deux manières, en moins et en plus, par ignorance et par prétention; ce qui vient de l'une, compte simple; ce qui vient de l'autre, compte double. Et qui ne sait pas que même trop d'elégance est, dans beaucoup d'occasions, une faute plus capitale contre le *bon ton*, que trop de simplicité. La majorité qui donne le ton est son juge à elle-même; elle veut être comme elle est, et pardonneroit bien plutôt à celui qui ne pourroit pas être aussi bien, qu'à celui qui penseroit être mieux. Dans

toute association libre, soyez compagnon et jamais maître.

Si donc j'avois un conseil à donner à un jeune ami au sujet du bon ton, ce serait d'avoir la crainte d'être autrement que les autres, plutôt que l'envie d'être mieux. L'émulation est admirable dans tout ce qui exige du soin, du travail et des efforts; mais, encore une fois, la conversation n'exige, ni soin, ni travail, ni effort; elle a été imaginée pour reposer de tout cela. Ce n'est point une guerre, c'est à peine un exercice de parade. Malheur au soldat fanfaron qui, pour mieux se faire voir, s'avanceroit de manière à déranger l'alignement.

Dans la conversation il faut se convenir; et pour se convenir, il faut se ménager; l'amour-propre sur-tout en a besoin, c'est ce que nous avons de plus irritable; il ne cesse de se mesurer à ce qui l'entoure, et ne pardonne pas à ce qui le surpasse. La raison a beau le prêcher, il ne consent jamais d'avoir le dessous; et le plus bas où il puisse se réduire volontairement, c'est l'égalité.

Regardons pour un instant la société comme une confrairie où l'on diroit d'avance à certains récipiendaires: vous avez beaucoup d'avantages sur nous, mais tâchez de les dissimuler, *autrement*, *plus de société*. Vous êtes plus riche que nous; mais si vous nous le prouvez par votre faste, *plus de société*. Vous êtes plus beaux que nous; mais si vous ne cessez de vous mirer, *plus de société*. Vous êtes plus savans que nous; mais si vous nous montrez toujours notre ignorance, *plus de société*. Vous faites mieux des vers que nous; mais si vous ne nous parlez jamais en prose, *plus de société*... Et l'on dirait ensuite, ou du moins on voudroit dire au fat qui n'auroit point profité de l'instruction, vous ne vous soumettez point aux conditions imposées, vous vous refusez à cette apparence degalité, à cet accord bien que passager, à cette unisson si flatteur, à ce ton moyen qui vibre si doucement dans toutes les âmes délicates; vous rejettez ce qui fait la base, ce qui produit le charme de la

la conversation; désormais, plus de commerce avec vous; nous nous en retirerons comme d'un jeu où vous trichiez.

Cette supposition d'égalité à laquelle chacun semble se prêter volontairement pour l'intérêt de la conversation, remonte peut-être à l'époque des premières conversations sociales, et peut-être au-delà. C'est une loi tacite que l'intérêt commun avoit dictée, lors des premiers accords sur les objets les plus nécessaires, et c'est encore l'intérêt commun qui la dicte pour des objets d'une moindre considération. En effet, si pour traiter comme on dit, de couronne à couronne, les hommes d'alors n'avoient cherché que leurs égaux dans la véritable acception du terme, ils auroient été long-temps à les trouver, ne fût-ce que sous le rapport le plus essentiel dans ces temps d'ignorance, celui de la force. Que de luttes, que de combats, que de meurtres peut-être, que d'insultes, que de vengeances, que de perfidies, avant d'avoir mis les forces en équilibre? le plus foible auroit le plus risqué sans doute, mais le plus fort auroit aussi risqué quelque chose, et ne valoit-il pas mieux ne rien risquer du tout? Or, le vrai moyen pour cela c'étoit de ne pas faire attention à la différence, c'est-à-dire de se rendre comme égaux.

Celui qui s'est sentit le plus fort dans une réunion, (j'ai peur, à la vérité, que cette réflexion n'ait été un peu tardive); a reconnu, qu'il valait mieux s'arranger avec tout le monde, qu'assommer tout le monde, ou que faire fuir tout le monde. Il a vu qu'en renonçant au droit du plus fort; il perdoit des esclaves, mais qu'il gagnoit des amis; il a pensé qu'avec un esclave le cœur est toujours seul, et que tout esclave est un ennemi obéissant, mais qui médite la vengeance, et qui veille quelque fois quand le maître dort. Il a donc choisi de traiter avec ses inferieurs comme avec ses égaux, préférant la paix à la victoire, la concorde à la soumis-

sion, et persuadé que la bienveillance du faible est un supplément de force.

Ce que je dis ici de la force, peut se dire de tous les autres avantages d'homme à homme, car il n'en est point qui ne doive être considérés comme des forces dans le mécanisme de la société. L'autorité est une force puisqu'elle dispose des forces des autres, la dignité est une force, la richesse est une force, le crédit est une force, la finesse est une force, le talent est une force, l'éloquence est une force, la beauté est une force qui subjugue souvent toutes les autres.

Ainsi donc, en établissant et en reconnaissant l'égalité fictive dont nous parlons, entre tous les individus dont les différens cercles se composent, on ne fait que donner à la conversation les bases de la civilisation; on ne fait que suivre le prolongement des sages directions données par les premiers instituteurs des sociétés, en sorte que se refuser à cette heureuse fiction, ce seroit vouloir en quelque sorte, se dégager du pacte social.

Quelques sérieuses que ces conséquences puissent paraître, elles s'étendent jusqu'aux assemblées les plus frivoles, jusqu'à ces conversations comme il y en a tant, et comme il vaudroit peut-être mieux qu'elles fussent toutes, entre des esprits de différens genres et de différentes mesures, entre des personnes de différens états, de différens âges, de différentes humeurs, de différens caractères, parmi lesquelles on voit les femmes pour moitié dans le nombre et pour les trois quarts dans le bruit; et cette faction est d'autant plus à ménager, que les femmes d'ordinaire, font ici l'office de juges, avec l'assistance d'une foule d'hommes souvent encore plus femmes qu'elles.

Tel est ce commerce du monde, commerce libre et sans frais, où l'on n'a que des riens à échanger contre des riens, où la grace, la légèreté, la facilité, l'abandon sont le premier mérite, où rien n'est préparé, où l'occasion fournit les objets, où la fantaisie dicte les avis;

où l'on donne le choix du pour ou du contre pour une épingle, où l'on craint moins la déraison que la logique, où l'on aime mieux effleurer mille sujets que d'en traiter un, où l'on parle tour-à-tour toilette, législation, guerre, musique, jeu, galanterie, administration . . . Sans attacher plus d'importance à un nouveau code de lois qu'à une nouvelle parure, à une victoire qu'à une danse, à un voyage autour du globe qu'à une promenade au bois de Boulogne . . . . Voilà pourtant le monde dans lequel il faut vivre, le monde avec lequel il faut converser, le monde auquel il faut tâcher de convenir. Qui que vous soyez, c'est à ce niveau-là qu'il faut vous réduire; si vous le passez, on vous jette la pierre.

Qu'on se présente au milieu d'une assemblée de ce genre, un scrupuleux observateur de toutes les règles de l'art de bien dire, un homme doué du précieux privilège d'ordonner toutes ses idées, d'arrondir toutes ses phrases, de cadencer toutes ses périodes, de préparer toutes ses transitions; qui n'emploieroit que les expressions les plus appropriées, les tours les plus élégans, les mots les plus harmonieux, et qui joindroit à tant de perfection la prononciation la plus correcte, avec le son de voix qu'il supposeroit le plus gracieux, ne manquant pas une liaison, évitant un *hiatus* comme un crime, pressant ou retardant à propos la marche du discours, observant religieusement tous les changemens d'intonation, marquant les points, les virgules, les repos, les interrogations, les exclamations, etc. etc.; enfin un de ces hommes étonnans, dont chaque minute de conversation est une page bien écrite et bien lue : eh bien! messieurs! cet homme-là ne sera pas mon homme, ni celui de beaucoup de bonnes gens auxquels je me pique de ressembler.

Pourquoi cela; direz-vous? est-ce que la perfection vous déplait? Oui, sans doute, parce que la perfection hors de place est un défaut. Avez-vous jamais vu une troupe de petits polissons de sept ou huit ans, s'amusant

aux jeux innocens de leur âge, criant, gambadant, se poursuivant, s'évitant, jouant les uns au volan, les autres à la balle; ceux-ci sautant sur la corde, ceux-là fouettant une toupie....; que tout-à-coup au milieu de ce joli tumulte, un grand Monsieur de seize ou dix-sept ans, se mette de la partie, et qu'il fasse parade avec eux de toute l'expérience, de toute la raison, de toute la sagesse de son âge, ils se ligueront tous contre lui. Vous les verrez lui faire cent espiégleries, cent niches, le narguer, le tirailler, le pincer, le poursuivre avec des railleries, des risées, des cris, des huées, et finir, s'ils le peuvent, par s'en débarrasser. Ce nigaud, Messieurs, c'est un pédant en bonne compagnie.

Représentons-nous maintenant un homme grave, imposant, accoutumé depuis long-temps à tonner, soit en chaire, soit à la tribune, accoutumé à confondre tous ses adversaires par la force de ses raisonnemens, aidé de celle de ses poulmons; accoutumé à défendre chacune de ses opinions avec les preuves les plus irrésistibles et les armes les plus foudroyantes; jusques-là cet homme peut n'être digne que d'estime, et même de respect. Mais que cet émule de Bonnet et de Démosthènes vienne par malheur étaler tous les trésors de son éloquence au milieu d'un essaim de jeunes dames et de jeunes messieurs bien sémillans, bien parés, bien occupés des modes, de bals, de galanteries, d'un Wiski arrivant d'Angleterre, de l'histoire de la veille, de la nouvelle actrice, etc. etc.; et vous croirez voir Milon de Crotone se présenter avec une lourde massue à une partie d'ouchets.

Nous ne taririons pas en exemples des fautes du même genre, et, encore une fois, ce sont les plus sévèrement jugées, parce que l'affectation de supériorité est un crime de lèze orgueil au premier chef. Mais aussi lorsqu'en pareille circonstance la supériorité sait se dissimuler elle-même, combien elle gagne à garder l'incognito?

Une voiture casse dans un chemin pierreux, auprès de

la pauvre petite ville de Gondrecourt, il faut la raccommoder. Il y a beaucoup d'ouvrage, peu d'ouvriers, et, par conséquent, le retard sera long. Du reste, aucune ressource dans l'endroit. Monsieur le juge, M. le curé, M. l'élu, Me. la baillire, Me. la procureuse fiscale, enfin toute la bonne compagnie est à la campagne. Notre voyageur avise, dans une assez jolie exposition, une maison très-modeste, surmontée d'un très-modeste clocher. C'étoit une petite capucinière. Il y va. On entend sonner. On ouvre, et l'on voit un homme très-maigre, un peut souffrant, d'ailleurs assez bien mis et fort poli, qui demande l'hospitalité. Les capucins n'ont rien, mais ils donnent tout. Voilà notre étranger bien reçu, bien soigné. Après les complimens d'usage prodigués d'une part et rendus de l'autre avec une égale honnêteté, on s'entretient de choses et d'autres. Notre homme écoute beaucoup et parle peu. Arrivent bientôt les questions. On trouve qu'il répond à tout avec assez de bon sens. L'angelus sonne. Monsieur dit-il son angelus? disent les bons pères. Mes pères, j'allois vous le proposer. Vient ensuite le dîner, médiocre, sans doute, mais pourtant meilleur qu'à l'ordinaire. On avoit eu soin de ne donner que des choses saines à cause de la délicatesse du nouveau convive, pendant le dîner, on parle théologie, (c'est la philosophie des capucins.) L'étranger en sait presque autant que les pères, et se trouve de leur opinion. On parle des différentes capucinières de France, d'Allemagne, d'Italie, qui, pour ces braves gens, sont les vraies capitales de tous les pays. L'étranger est plus au fait qu'on ne l'auroit cru de cette partie si intéressante de la géographie, et fait valoir le talent particulier des enfans de Saint-François, pour choisir les plus jolies situations. On cite quelques traits d'humilité de ce bon Saint-François d'Assise. L'étranger les admire, et en raconte de son côté quelques autres que les pères ignoroient. Voilà qu'on se passionne pour cet honnête étranger, et qu'on finit par s'applaudir d'avoir été poli envers

un homme qui le méritoit si bien à tous égards, un homme qui, malgré sa modestie, a l'air d'avoir reçu une assez belle éducation, un homme à qui l'on peut parler de tout, et qui a sûrement fait de bonnes études, puisqu'il a compris une ou deux citations latines, presque aussi bien que le père gardien ; un homme qui paroît être au courant de tout ce qui intéresse l'ordre, et qui même seroit en état de converser tout un jour avec les Coryphées de l'ordre sans les ennuyer. Les choses en viennent au point qu'on voudroit l'engager dans la troupe, ou, si l'on veut, dans le troupeau, et que déjà les pères lui montrent en perspective les plus belles dignités, s'il veut quelque jour prendre l'habit. L'étranger y pensera, il est sensible, comme il le doit, aux sentimens qu'il inspire, et sans refuser d'une manière positive les offres qui lui sont faites, il se défend modestement de tant d'honneurs. Cependant on vient annoncer que la voiture est prête, tout le couvent s'en afflige ; mais il n'y a si bonne compagnie qui ne se quitte, et c'est de part et d'autre avec le plus vrai témoignage d'estime et d'intérêt. Devinez-vous à présent qui étoit cet homme qui avoit si bien gagné le cœur des capucins ? C'étoit . . . M. de Voltaire.

Quelle distance franchie de part et d'autre ; mais ce sera peut-être le dernier exemple d'un rapprochement aussi singulier, parce qu'il n'y a plus en France de Voltaires, ni de capucins, ces deux espèces-là ont disparu, et si quelqu'une des deux revenoit quelque jour . . . seroit-ce celle des Voltaires ?

De l'Esprit et du Goût.

L'esprit est de tous les tems ; le *goût* n'appartient qu'à certains siecles. Comme il naît du rafinement des mœurs, il n'exerce communément son empire qu'après un long repos des états ; et dans ces instans de calme où la pensée n'étant agitée par aucune crainte, s'abandonne d'a-

vantage aux jouissances sociales, les épura et s'occupe de perfectionner cette subtilité secrète qui seule sait les apprécier.

Après les grandes secousses politiques, la force est tellement la sauve-garde de tous, qu'elle doit régner sans partage. Il faut du temps pour rappeler la grâce timide qui fuit devant elle. Le *goût* se tait, se voile; l'esprit reste, mais avec des formes moins séduisantes : l'enveloppe aimable qui le fait valoir, tout ce prestige enchanteur de l'art de plaire, s'évanouit. Le *goût* ne se formant que de teintes encore plus délicates, plus fines et plus légères, laisse à peine des souvenirs.

Comment définir le goût? dans quels principes en rechercher l'origine? ce tact subtile et secret s'est développé lentement dans les douceurs voluptueuses d'une vie sans orages. Les hommes, las de ne pouvoir changer de jouissances, ont cru les varier en les perfectionnant, en les modifiant par mille et mille rapports de *l'esprit* avec les sentimens nouveaux, du langage avec la pensée, et de l'art avec la nature.

Ce moteur inconnu vint frapper à la fois l'âme et l'imagination : moins on peut s'exprimer, plus il fut senti. Trop fugitif pour être soumis à des règles fixes, il devint une convention tacite entre ceux qui l'avoit deviné; enfin, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, on crut voir que le *goût* étoit à *l'esprit* ce que la grâce est à la beauté. Il devint le régulateur aimable de tout; son pouvoir fut d'autant plus précieux, qu'on reconnut bien-tôt qu'il ne s'exerçoit que sur des productions déjà dignes d'éloges. En effet, rien de ce qui n'est que dégrossi, de ce qui tient encore de trop près à des formes brutes, ne peut connoître ses lois. Ce n'est qu'au dernier dégré de fini qu'elles doivent s'appliquer; elles sont, en quelque sorte, le complément de la perfection.

Le *goût* excerça donc généralement une heureuse influence : la mode et *l'esprit* même essayèrent en vain de s'y soustraire. Frivole et légère, la mode crut sou-

vent, dans son indépendance, pouvoir le dédaigner : toujours elle en fut punie. Enivrée de son pouvoir, lorsqu'elle règne en aveugle, elle oublie que sans le *goût* le ridicule s'attache à ses pas, et que ses plus brillans succès portent en eux le germe de leur destruction. En apparence, son empire est plus fort que celui qu'elle essaye de braver ; mais il est moins durable ; et comme ces principes éternels que l'on veut éluder sans pouvoir les détruire, le *goût* augmente de puissance, par les fautes mêmes que l'on commet en violant ses lois.

L'*esprit*, trop excusable sans doute de s'éblouir lui-même, fier de ses productions, et croyant pouvoir voler sans guide à la lueur de ses propres étincelles, a senti plus d'une fois le danger d'oublier les règles du *goût*. S'il réussit sans lui, ses succès sont éphémères ; il plaît alors sans attacher, sans entraîner ; il attire ; il peut enlever un premier hommage, c'est en vain qu'il attend le second : semblable à l'éclair qui brille et disparoît, la foible trace qu'il a laissée se perd dans une obscurité profonde. S'il consulte les seuls principes qui doivent le guider, les sacrifices mêmes que le goût exige de lui, assurent sa couronne ; il s'enrichit de ses pertes apparentes, et les succès de l'un sont le triomphe de l'autre.

Si le goût n'est pas de tous les siècles, il n'est pas non plus à la portée de tout le monde. Comme il est plus le fruit d'un sentiment inné que de l'étude, et qu'il tient presqu'à un sixième sens dont quelques personnes sont privées, il est inutile de vouloir réparer en elles ce défaut naturel : c'est leur parler une langue inconnue, c'est presque les transporter dans une atmosphère étrangère.

Un berger, fatigué de ses courses, disoit un jour en soupirant : *Ah ! que ne suis-je roi pour garder mes moutons à cheval !* ce mot est applicable en plus d'une occasion .... il est de gens qui, sous tous les rapports, ne passent jamais l'horizon de leur sphère. En vain élevez-vous un moment leur pensée, bien-tôt elle ra-

même tout à leur obscure position. Comment faire éprouver à qui ne le sent pas, que le *goût* pare ou déprécie tout par ses effets et son absence? depuis les recherches élégantes de la parure jusqu'à la correction du style; depuis les productions de *l'esprit* jusqu'à la danse; dessinateur, musicien, architecte, acteur, homme du monde, orateur, tout brille par le *goût* ou s'égare sans lui. Les sciences exactes échappent à son empire, parce que leur arride sévérité l'effraie. Elles n'ont pas cette heureuse mobilité qui fléchit sous des règles aussi finement nuancées; toujours immuables dans la monotonie de leurs tristes vérités, le goût s'occuperoit d'elles, sans les distraire de leurs sombres méditations; ce seroit parler de grâce à l'autre raison, et les fleurs se fanent en tombant sur des cercles et des compas.

Ce n'est donc qu'aux créations de la pensée que se rapporte l'influence du goût; tout ce qui est abstrait est hors de son domaine; tout ce qui est fixe lui est d'autant plus contraire, que son essence est d'épurer et de choisir: ainsi lorsqu'on a la folle ambition d'essayer de le définir, c'est en se rapprochant des idées d'ordre et de simplicité, qu'on en donne une faible idée; sans rien créer lui-même, il ordonne l'ensemble; distribue les détails; ce qu'il retranche est souvent brillant; mais c'est qu'alors ces objets n'étaient pas dans leur cadre véritable, dans l'heureux jour qui leur convenoit. En un mot, ne pourroit-on pas dire que le *goût n'est que l'art de mettre chaque chose à sa place?*

Combien on le vit briller dans ces temps aimables d'un atticisme qu'on ne trouvoit peut-être qu'en France. Jamais les règles tacites du *goût* ne parurent plus généralement convenues qu'à cette époque. Cet instinct heureux et sûr, s'emparant à la fois de tous les esprits, réunissoit, par une secrète chaîne, les écrits et le langage, tous les talens et tous les arts; les mettoit sans cesse en rapport avec l'élégance des formes d'une

société choisie, qui les jugeoit et les professoit tour-à-tour. Les choses en étoient à ce point de perfection, que dans les ateliers des artistes, sur les théâtres, dans les chairs, dans ces cercles aimables où le *goût* présidoit, la moindre inconvenance, le plus léger défaut de tact, de mesure, non-seulement étoit remarqué, mais choquoit comme un son discordant au milieu d'une douce harmonie. Dans l'une de ces maisons si distinguées par le ton parfait qui y régnoit, un homme d'esprit qui manquoit d'usage, frappé de l'éclat d'une jeune personne et de la perfection de ses formes, s'écria dans une sorte d'enthousiasme : » Ah, Madame, que vous me rappelez bien ce mot *d'Aristenet* : *Est-elle parée, elle est belle. Est-elle nue*. . . . . C'est la beauté .... » A ce mot, un secret murmure de la jeune personne vint ajouter au froid, à l'embarras de tout le monde .... La mesure et les égards avoient été oubliés, et le *goût* méconnu. Au reste tout dépend du moment; les choses ont tellement changé depuis, que peut-être aujourd'hui l'éloge d'*Aristenet* pourroit réussir. Dans l'instant où le discours osoit à peine soulever les voiles, on étoit loin de la mode qui les bannit; mais depuis qu'ils sont tombés, on a le droit de louer ce qu'ils receloient. Tout se tient plus qu'on ne croit; et le *goût*, toujours pur, fait même respecter et protéger la decence.

Convenons donc, que *l'esprit* sans *goût* mène au ridicule, comme l'imagination sans raison conduit à la folie. *L'esprit* et le *goût* ont un traité secret, dont leur intérêt mutuel assure la durée : quand l'un produit, l'autre perfectionne; c'est un calcul adroit de la nature, de les avoir séparés. Si *l'esprit* avoit pu s'épurer lui-même, il eût eu moins de force et d'éclat. Le premier et le *poli* peuvent rarement se réunir, *l'esprit* devoit étinceler de tout son feu, et le *goût* charmer et séduire par les finesses de l'art.

L'esprit frappe, étonne, paroît malgré lui. Le *goût*

a cela de divin, qu'il ne se montre que dans ses effets; qu'il n'est que dans l'instinct de la pensée.

Si l'*esprit* est utile, le *goût* est indispensable dans le monde : sur-tout une femme se passe moins de l'un que de l'autre. A force d'élégance, de *goût* et d'adresse, elle peut vous éblouir au point de vous obliger à l'écouter avec vos yeux.... N'a-t-elle que de l'*esprit*? elle attira si peu, qu'il est possible de l'ignorer long-temps.

D'après ces détails, il sembleroit que le pouvoir du *goût* n'a pas de bornes; mais il est un point auquel sa censure ne peut atteindre; C'est le *génie*. Certe on éprouve un charme extrême à découvrir les nuances infinies du *goût* qui règnent dans *Voltaire*.

On n'ose pas les chercher dans *Corneille* : ses immenses beautés sont d'une proportion trop imposante pour que la sévérité du *goût* s'exerce sur ces grandes conceptions ! il en est de même des autres arts : *l'Apollon du Belvédère*, le *Laocoon*, les chefs-d'œuvre du *Dominiquin*, attendent-ils l'hommage du *goût*?.. . le sublime est au-dessus des règles ! le *chef-d'œuvre* est produit : il commande l'étonnement, le respect, l'admiration; l'encens brûle.... le sentiment domine et l'on n'ose réfléchir.

Lettre pour presser l'envoi de marchandises demandées.

Messieurs,

Je suis très-surpris de ce que vous tardez si long-tems à répondre à notre lettre du 27 passé, attendu qu'elle contient des commissions dont nous avons besoin pour la fin du mois prochain; et, ne pouvant nous les faire tenir pour ce tems-là, il serait inutile de nous les expédier, étant des articles que nous ne saurions débiter après le départ de la personne qui les attend. Faites-nous donc savoir, par une prompte réponse, si vous pouvez, ou non, nous servir en cett

occasion. Nous comptons pourtant sur vous, et nous nous disons, avec toute la considération possible, etc.

Autre.

Messieurs,

Nous venons de recevoir l'avis de l'arrivée de vos deux ballots dans cette douane. Nous allons les retirer, et par le prochain courrier, nous vous en dirons notre sentiment; et même, si la qualité de la marchandise est bonne, ainsi que nous l'espérons, nous pourrons vous en envoyer le compte de vente. Nous n'avons rien autre chose à vous dire pour le présent, etc.

Autre.

Messieurs,

Votre ballot, numéro V, est déjà vendu, et nous aurions placé l'autre qui nous reste plus avantageusement, si nous avions voulu accorder trois mois de terme pour le paiement : mais nous n'avons pas jugé à propos de le faire sans votre participation. Vous recevrez ci-inclus le compte de vente, montant à — livres, dont vous nous avez crédités, pour vous en faire remise par nos premières. Le prix que nous en avons tiré est assez avantageux pour le tems : il nous donne lieu d'espérer que vous serez satisfaits de ce premier essai, et que vous nous continuerez l'honneur de vos ordres, etc.

Autre.

Messieurs,

D'ordre et pour compte de messieurs — de — nous avons chargé sur le — capitaine — faisant voile de notre port pour la susdite place, douze balles de bas d'étame, et huit de peaux de veaux corroyées,

montant à 4800 livres. Ci-joint, nous vous en remettons le connaissement, signé dudit capitaine, et vous prions de vouloir bien en faire soigner l'assurance, au plus grand avantage de notre ami de — avec lequel vous vous arrangerez pour vos déboursés à ce sujet. Il nous reste encore un pareil envoi à vous faire dans quelques semaines, ce que nous exécuterons, et vous prierons, dans le tems, de vouloir bien vous donner la peine de le faire pareillement assurer chez vous. Nous demeurons avec toute la considération possible, messieurs, vos, etc.

Réponse.

Messieurs,

Nous avons reçu l'honneur de la vôtre, du 4 courant, qui nous porte le connaissement de douze balles de bas d'étame, et huit de peaux de veaux corroyées, que vous avez chargées pour le compte de messieurs — frères, de — sur le — capitaine — et dont vous nous commettez l'assurance; ce que nous venons d'effectuer, et nous en donnons avis aujourd'hui audit ami de — en lui indiquant la prime à laquelle nous avons pu obtenir ladite assurance. Nous en ferons de même de ce qui nous reste à passer; et, dès que vous nous en aurez donné avis, nous y porterons également nos soins. En attendant, nous avons l'honneur d'être véritablement, etc.

Lettre annonçant l'envoi d'une lettre de-change.

Monsieur,

J'ai reçu votre lettre du 5 dernier, avec la facture et le connaissement ci-inclus. Je vous remets par ce courrier, une lettre de-change ci-jointe, sur messieurs — et compagnie, de 2600 livres, en vous priant de m'envoyer, à la première occasion, dix pièces de drap noir

superfin, d'environ 40 livres l'aune, et trente pièces de toile de Hollande, d'environ 3 à 4 livres l'aune, le tout selon votre goût. Je suis, monsieur, votre, etc.

P. S. Je vous prie de m'expédier, au retour du courrier, des échantillons de tafetas lustrés, noirs et blancs, et d'y joindre les prix les plus justes que faire se pourra, pour voir si j'y trouverai mon compte.

Réponse.

Monsieur,

J'ai sous les yeux votre lettre du 1 août, avec votre traite sur messieurs —— et compagnie, de 2400 livres. Elle a été acceptée, et j'en ai porté le montant sur votre compte. Je vous ferai remettre, en conséquence de vos ordres, par le vaisseau —— dont le capitaine s'appele — 10 pièces de drap noir et 30 pièces de toiles de Hollande; et je vous envoie, par ce courrier, les échantillons de tafetas lustrés, avec leurs plus justes prix. S'il y a quelqu'autre chose pour votre service, je me flatte que vous voudrez bien me donner vos ordres. Je suis, monsieur, votre, etc.

D'un Ami à son Ami, relativement à une vente.

Monsieur,

J'apprends, par un avis de ce jour, que le premier jeudi du mois prochain, il sera vendu plusieurs tableaux très-rares, à la salle de vente de l'hôtel de Bullion. Comme je ne puis me dispenser d'aller cette semaine à Versailles, vous me rendrez un très-grand service, si vous vous rendez à cette vente, et m'y acheter, à quelque prix que ce soit, tout ce que vous y verrez de précieux et de rare. Je vous en tiendrai compte avec la plus grande reconnaissance, et je ne cesserai d'être,

Votre obligé serviteur, etc.

Réponse.

Monsieur,

Vous me pardonnerez, j'espère, de ne pas acquiescer à votre demande; mes raisons, comme je le pense, vous paraîtront une excuse suffisante. Les tableaux sont à-peu-près comme les livres, dépendans d'une variété de goûts. Celui que je croirais bon, pourrait, par aventure, vous déplaire, et peut-être des morceaux capables de frapper votre imagination, auraient-ils le malheur de ne pas frapper la mienne. Je serais vraiment fâché que mon ami pût souffrir de mon peu de goût, car je n'ai pas la prétention d'en avoir. Je présume donc que mon défaut de complaisance en ceci, vous prouvera à quel point je suis votre, etc.

D'un Fils en pension, à son Père.

Mon très-cher père,

Nos examens sont fixés à lundi prochain. S'il vous plaisait de vous y trouver, je m'estimerais heureux de vous y voir, car je suis sûr que la présence de mon cher père me donnerait tant d'encouragement, que j'en gagnerais le prix. Je me suis donné beaucoup de peine pour me préparer, et je suis presque certain de le remporter. Je suis, mon très-cher père,

Votre soumis fils, etc.

Réponse du père.

Mon cher Richard,

J'avoue que je me trouverais très-heureux d'être présent à vos examens; mais les affaires que j'ai en ville m'en empêchent absolument. C'est avec joie que j'apprends avec quelle application vous vous préparez;

mais ne comptez pas trop sur le succès. Considérez que vos antagonistes peuvent être aussi habiles, et avoir autant de mérite que vous. Si vous étiez le seul bon écolier de votre classe, le prix ne vous ferait que très-peu d'honneur. Si vous le gagnez, j'en apprendrai la nouvelle avec plaisir; mais si vous le perdez, au lieu de vous désespérer, reprenez plutôt courage, ne faites pas voir que vous portez envie à un rival plus heureux; mais piqué d'une noble émulation, prenez la courageuse résolution de redoubler de soin et de diligence, afin de mieux réussir au futur concours. J'attendrai avec impatience la nouvelle de vos succès. Jusques-là, je suis toujours votre affectionné père.

Réponse du Fils.

Mon très-cher père,

Jamais je ne vous ai écrit avec moins de plaisir ni moins de satisfaction, car j'ai perdu le prix, et j'en suis redevable à ma mauvaise fortune. Un de mes condisciples ayant été jugé devoir entrer en concurrence avec moi pour le prix, et la personne qui nous examina, vu la conformité de nos réponses, ne pouvant rien décider, on convint, après un long débat, que nous le tirerions au sort: je fus malheureux, mais déguisant ma peine sous un sourire qui, je l'avoue, n'était qu'emprunté, je félicitai mon ami de son succès. Toute ma consolation est de ne pas avoir perdu le prix, quoique je ne l'aie pas gagné. L'assemblée parut prendre plaisir à notre examen, et quoique je ne fusse pas tout-à-fait vainqueur, j'eus cependant la satisfaction de recevoir de nombreux complimens. Suivant votre avis, j'ai étouffé en moi toute jalousie, espérant qu'une occasion future me récompensera de ma constance dans le travail. Je suis, cher papa, votre, etc.

Réponse du Père.

Mon cher enfant,

Je vous félicite de votre grand succès, car je vous estime aussi victorieux que votre rival. Je désapprouve beaucoup l'habitude où l'on est de n'accorder qu'un prix; car je pense que dans un tel cas, le maître devrait en donner deux. Nul parent, je suis sûr, ne regretterait une légère augmentation de dépense, pour le plaisir de récompenser le mérite de son fils. — Quoiqu'il en soit, comme je pense que l'encouragement est nécessaire, je vous envoie, avec ceci, une montre d'or, présent, selon moi, qui convient le mieux à un jeune homme, puisqu'il lui fait voir avec quelle rapidité le tems coule, et en conséquence, combien il est précieux. Je suis heureux de voir de si bonne heure cette louable ambition d'acquérir des connaissances, jetter de profondes racines dans votre cœur. Soyez sûr que, par la suite, vous serez amplement dédommagé de votre travail. Je suis toujours, mon cher fils, votre, etc.

D'un ami à un autre, pour lui conseiller de se marier.

Cher Charles,

Je suis fâché d'apprendre que vous êtes absolument déclaré contre le mariage; votre éloignement pour lui ne provient sans doute que de ce que vous n'en connaissez pas les douceurs. La providence et la religion ne nous enjoignent-elles pas cette union sacrée? existerions-nous sans elle? Mais ne nous bornons pas à des réflexions générales, et voyons si vous ne vivriez pas d'une manière plus agréable avec une femme, que dans l'état du célibat que vous paraissez préférer. Pour moi, il me semble que si vous vous sentez capable de bien

régler une maison, de vivre en bonne intelligence avec une personne honnête, et de bien élever vos enfans, vous trouverez que rien n'est plus heureux que de passer ses jours avec une épouse qui nous a fait don d'elle-même, et qui est disposée à remplir tous les devoirs attachés aux nœuds qu'elle a formés. Si vous voulez examiner ce qui se passe dans une famille bien gouvernée, vous verrez qu'une bonne et vertueuse femme partage avec son mari tous les plaisirs et les chagrins qui peuvent lui survenir. Elle accroît sa satisfaction en y ajoutant la sienne; elle allège ses peines par la part qu'elle y prend. La tendresee conjugale, quand elle est sincère, s'affaiblît rarement; mais quand les prémiers transports de l'amour éprouveraient quelque diminution, une femme vertueuse est encore la meilleure amie qu'un homme puisse avoir. Ils prennent ensemble les mesures nécessaires à leurs entreprises, et les mettent à exécution. Ils n'agissent jamais que de concert; leurs sentimens, leurs pensées s'appuient sur leur confiance mutuelle, et l'heureuse intelligence qui règne entr'eux, ajoute des charmes inexprimables à leur union. Un mari peut s'absenter de sa maison, sans que sa tranquillité en soit troublée; il sait qu'une femme sage et économe prendra soin des intérêts domestiques. Et s'il a des enfans!... Combien ces gages de son amour, qui deviendront les soutiens de sa vieillesse, ne lui sont-ils pas précieux! Non, les célibataires ne peuvent trouver nulle part les secours et les consolations qui se rencontrent dans la société d'une femme. La providence l'a donnée à l'homme comme une aide, une compagne, et par conséquent, comme dit l'écriture : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul.*

On voit dans l'histoire que les romains chassaient de leur ville, comme inutiles à la république, tous ceux qui s'obstinaient à vivre dans le célibat. Il y a quelque chose de dénaturé dans l'homme qui veut rester garçon toute sa vie; c'est être en contradiction avec les lois de

la nature et de la raison. Celui qui hait les femmes, hait la partie la plus aimable de la création, et mérite d'être haït lui-même. J'espère donc que mon ami changera d'opinion, et qu'il se soumettra au joug conjugal, qu'il trouvera certainement beaucoup plus doux qu'il ne l'a cru jusqu'à présent.

Je me flatte qu'il prendra en bonne part cet avis que lui donne son sincère ami, etc.

Réponse.

Monsieur,

Je vous remercie de votre lettre et de vos avis. Pour vous prouver que j'y ai été attentif et que j'adopte vos préceptes, vous me permettrez de vous informer qu'aujourd'hui même j'ai donné ma main et mon cœur à une dame de *Grosvernor Squarre*. Ceci peut vous paraître extraordinaire après la résolution que j'avais prise; mais croyez, monsieur, que cette résolution ne provenait point (comme vous l'avez sévèrement insinué) de mon aversion pour les femmes; elle venait au contraire d'une véritable affection pour elles. Ma fortune était fort médiocre, et suffisait à peine pour moi seul. En me mariant, je compromettais non-seulement mon propre bonheur, mais je risquais de plonger une femme vertueuse dans l'adversité. Si la pauvreté frappe à la porte, l'amour la laisse non-seulement entrer, mais même lui cède la place; et ces enfans qui doivent faire, selon vous, notre félicité, ajoutent à nos maux, en ajoutant à nos besoins. Croyez, mon cher monsieur, que malgré vos argumens persuasifs, je n'aurais jamais songé à me marier, si mon oncle, mort depuis peu, ne m'eût laissé des biens qui, faute d'un héritier, seraient perdus par la suite pour ma famille.

Quoique le tableau que vous faites du mariage soit très-séduisant, et puisse être vrai à quelques égards, il

me serait facile d'en faire un portrait tout aussi frappant et fait néanmoins pour alarmer.

Un mari et une femme s'unissent sans posséder un bien suffisant ; d'année en année un enfant fait son entrée dans le monde pour les rendre misérables et l'être lui-même. Les cris de ces enfans sont-ils harmonieux ? Sont-ce là les douceurs matrimoniales ? Ne vaut-il pas mieux qu'un homme reste seul ?

Après le mariage, toute politesse cesse. Un amant devenu mari n'est plus amant : c'est un dicton ordinaire, et passé la *lune de miel*, je le crois vérifié presque par tous les couples. Les respects, les bonnes manières finissent, et par suite la mauvaise humeur, la colère viennent en prendre la place. Qu'une femme laisse tomber son mouchoir, son éventail ou quelqu'autre chose, le mari le lui laisse fort bien ramasser ; mais quand il était amant, avec quelle promptitude ne volait-il pas à son secours ! avec quelle joie ne se baissait-il pas pour la servir ! Vous voyez fort souvent un mari prendre le haut du pavé, quand il marche avec sa femme : il arrive maintes fois que pendant la plus longue promenade ils ne se disent pas un seul mot. Tels sont les plaisirs et la douce harmonie du mariage.

Mon ami me permettra à présent de lui indiquer les avantages de la vie d'un célibataire. Un garçon n'a nul motif de jalousie ni aucune occasion d'être vexé par celle de sa femme ; il n'a point de fils qui l'affligent par leurs extravagances et leurs dissipations, point de filles qui sacrifient leur vertu, et se fassent enlever par des laquais, en un mot, il est exempt de tous les tourmens si ordinaires aux gens mariés, et dont puisse le ciel préserver à jamais mon ami et son affectionné serviteur.

Réprimande d'un père à son fils, sur une liaison imprudente.

Cher Henri.

Je suis fâché d'apprendre par différens récits de Bath, que vous vous êtes rendu coupable non-seulement de la plus grande extravagance, mais de l'imprudence la plus dangereuse. Vous fréquentez, à ce qu'on m'a dit, la maison d'une femme qui n'est ni connue, ni respectée. Je serais bien-aise de savoir quelles sont vos vues. Penseriez-vous à en faire votre femme? Certainement, Henri, mon consentement y est nécessaire. — Votre père, je pense, mérite votre franchise et votre sincérité, en retour de la tendresse et des soins dont il vous a toujours comblé. Vous devez croire que je ne ferai jamais aucune objection contre une chose qui tendrait à votre bonheur à venir, mais aussi je ne voudrais pas, et je serais extrêmement mortifié que vous pussiez ternir la réputation de votre famille, et souiller votre nom par une alliance inconvenante. Je dois soupçonner, non sans quelque fondement, qu'une femme qui reçoit les visites clandestines d'un jeune homme, et qu'on ne voit avec lui qu'à des heures où l'obscurité de la nuit ajoute encore au mystère dont elle s'enveloppe, est guidée par des vues peu honorables, ou qu'au moins elle est si faible et si imprudente, qu'elle pourra tomber dans les mêmes fautes lorsqu'elle sera mariée. Mais si vos visites ne sont qu'une affaire de galanterie, si vos intentions sont basses et perverses, soyez assuré, Henri, que je vous abandonnerai pour toujours. — Car, quoique ce soit une chose devenue fort commune, et même à la mode, que l'inhumanité de tromper une femme crédule, et de lui ravir ce qu'on ne saurait jamais lui restituer, celui qui s'en rend coupable devient la honte de la société aussi bien que du christianisme, dont il

prétend faire profession. — Je ne conçois pas que celui-là ose montrer son front, qui a mis une créature faible, sensible et trop facile, dans le cas de rougir de lever le sien. Je me flatte d'en avoir dit assez pour bannir de votre cœur d'aussi vils desseins, s'il les avait conçus ; et quoique, dans cette occasion, je puisse paraître hardi et officieux, croyez, mon fils, que je suis non-seulement votre sincère ami et conseil, mais encore votre affectionné père.

Réponse du fils.

Mon cher père,

Il est, je vous assure, urgent que vous vous teniez en garde contre ces mauvaises langues toujours prêtes à calomnier ou à exagérer les actions qui ont la moindre apparence d'une intrigue secrète. Aussi, je n'hésite pas à traiter de méprisables, lâches, et de bas imposteurs, ces vils détracteurs qui ont cherché à semer la discorde entre un père et son fils. Vous avez eu la bonté de me donner une éducation convenable à la fortune que j'ai tout lieu d'espérer, et vous m'avez traité en toute occasion avec une affection vraiment paternelle, qui exige de ma part non-seulement la plus profonde gratitude, mais tous les témoignages de respect filial ; je me crois donc responsable envers vous des moindres circonstances de ma conduite. Je me sens coupable de quelques indiscrétions, et je reçois vos tendres reproches avec la soumission qui leur est due. J'avoue, mon père, que peu de jours après mon arrivée ici, je devins éperdûment amoureux d'une jeune et aimable créature qui, bien que mon inférieure, relativement à la fortune, surpasse par les charmes du corps et de l'ame toutes les beautés que j'ai vues jusqu'ici. Je lui ai fait visite, mais jamais elle n'a voulu me recevoir en tête-à-tête ; sa nièce était toujours présente. — Je me suis promené avec elle, mais toujours en compagnie de quelqu'autre,

et en général elle préférait le grand jour à l'obscurité du soir. Loin de moi toute pensée contraire à son honneur. — Plutôt mourir que de faire le moindre tort, la moindre injure à cette innocence qui me commande tant d'admiration. J'avoue que la crainte de vous déplaire m'avait détourné de manifester ouvertement cette passion secrète ; mais je vous assure que mon intention était de vous en instruire, et que j'avais presqu'achevé une lettre dans ce dessein, lorsque j'ai reçu la vôtre, qui en a exigé une d'une nature différente. Je conviens avec franchise qu'en me rendant maître des affections de cette jeune personne, je contractais une dette supérieure à mes facultés ; mais j'espère que cette conduite, toute condamnable qu'elle soit, vous paraîtra digne de pardon, la considérant comme un effet de la puissance de l'amour.

Je vais retourner dans peu à la maison, et je me flatte que, quand je vous aurai informé de la parenté et des connaissances de cette jeune personne, vous ne serez point contraire à mes vœux : mais s'il vous plaisait de les désapprouver, soyez sûr que je ferai tous mes efforts pour étouffer mon inclination. Votre obéissant et affectionné fils.

MODÈLES DE PÉTITIONS.

A son Excellence, le Ministre de la Guerre.

Citoyen Ministre,

Conformément à la soumission que j'ai faite dans vos bureaux le . . . j'ai fourni les 2000 culottes, et les 10000 paires de guêtres, dans les délais prescrits, et au prix convenu. J'ai été obligé de faire de grandes avances, et même d'emprunter, pour satisfaire à mes engagemens, je supplie *Votre Excellence* de vouloir

bien me faire délivrer une ordonnance ; afin que je puisse toucher à la trésorerie ce qui m'est dû.

Salut et respect.

Au même.

Citoyen Ministre,

J'ai fait toutes les campagnes de la liberté dans la . . . demi-brigade ; je suis capitaine depuis huit ans, et j'ai reçu plusieurs blessures tant à l'armée du Nord qu'à celle d'Italie. Le chef de mon bataillon venant d'être promu au grade de chef de brigade, je demande à *votre Excellence* le grade de chef de bataillon, auquel mes services et mon ancienneté me donnent le droit de prétendre.

Salut et respect.

A son Excellence le Ministre de la Marine.

Citoyen Ministre,

La mort vient de m'enlever mon mari, lieutenant sur le vaisseau de la république, le . . . Je reste avec quatre enfans tous en bas âge, et dans un état qui avoisine la misère ; je supplie *votre Excellence* de m'accorder un secours provisoire, en attendant que je puisse jouir de la pension que la loi accorde aux veuves des défenseurs de la patrie.

Salut et respect.

Au Ministre de l'Intérieur.

Citoyen Ministre,

Blessé à la bataille de . . . jouissant d'une pension de retraite, insuffisante pour soutenir ma nombreuse famille, je demande pour mon fils aîné une place dans un des lycées de la république. Mes services et mon peu de fortune me font espérer que ma demande sera favorablement accueillie de *votre Excellence.*

Salut et respect.

Pétition

Pétition au Préfet, pour obtenir la décharge des contributions.

Citoyen préfet,

J'ai été inscrit au rôle de la contribution foncière de la commune de... mairie de... arrondissement de... pour une somme de... montant de la contribution imposée à deux pièces de terre, sises terroir de la même commune, et portées sous le numéro...

J'ai l'honneur de vous déclarer, citoyen Préfet, que ces deux pièces de terre ne m'appartiennent pas, et je vous prie de vouloir bien ordonner que je serai déchargé du montant de la contribution à laquelle elles sont imposées.

Salut et respect.

Autre pour obtenir une réduction des contributions mobiliaire, personnelle et somptuaire.

Citoyen Préfet,

Je suis inscrit au rôle de la contribution personnelle, mobiliaire et somptuaire de la commune de... pour une somme de...

J'ai l'honneur de vous représenter, citoyen Préfet, que cette cote est sans aucune proportion avec mes facultés et le prix de mon loyer.

Le prix de mon loyer, suivant les quittances du propriétaire est de... et non de... comme on le suppose dans l'avertissement. Ainsi la cote d'habitation doit être réduite de... à

La cote d'industrie doitêtre aussi réduite dans la même proportion. Je n'ai d'autres moyens d'existence qu'une place de... ou que... que je gagne chaque jour par mon travail, et avec lesquels je dois subvenir aux besoins d'une femme et de trois enfans. D'aussi faibles

ressources ne suffisent qu'avec peine à d'aussi grandes charges, et je réclame, citoyen Préfet, toute la faveur que la loi accorde aux citoyens peu aisés et chargés de famille.

Je vous prie, citoyen Préfet, d'ordonner que la somme à laquelle j'ai été cotisé, sera modérée à celle de. . . .

Salut et respect.

Autres Lettres sur différens sujets.

Lettre d'un époux à sa femme, de laquelle il est séparé.

En me séparant de vous, madame, j'espérais que cette démarche, à laquelle vous m'avez forcé par la manière dont vous vous conduisiez avec moi, vous ferait faire quelques réflexions dont vous auriez pu profiter par la suite. J'apprends que je me suis trompé, et que libre maintenant, vous ne rougissez pas de vous abandonner aux plus honteuses débauches. Cette persévérance dans l'inconduite, et l'affectation que vous mettez à me braver publiquement, m'avertissent que je dois enfin mettre un terme à ma patience, et que si je ne veux pas mériter le déshonneur que vous me couvrez, je dois me hâter de vous retirer un nom que vous vous êtes désormais rendu indigne de porter. Je vous préviens donc que je vais faire les démarches nécessaires pour parvenir à un divorce devenu maintenant indispensable. Vous vous rappellerez, peut-être trop tard, que c'est vous seule qui m'avez amené à cette extrémité.

Lettre d'un malade à son curé.

Monsieur,

C'est lorsqu'on est souffrant qu'on a le plus besoin de consolations. Depuis plus d'un an, une maladie cruelle me retient dans mon lit; malgré toute ma patience et

toute ma docilité, je sens chaque jour qu'il est impossible que je puisse encore résister long-temps aux souffrances inouies que j'éprouve. Il est un terme marqué à la vie des hommes, ce terme est arrivé pour moi. La seule consolation que j'éprouve dans mon état, c'est la tranquillité de ma conscience; j'ai fait du bien, souvent des ingrats, et je ne crois pas que personne ait eu à se plaindre de moi. Venez, monsieur, m'aider par vos conseils à franchir le court espace qui nous sépare de l'éternité.

Lettre d'un jeune marin à un parent.

Monsieur,

Encouragé par l'estime dont vous faisiez profession pour feu mon père, je prends la liberté de m'adresser à vous relativement à un petit secours dont j'ai, dans ce moment, le plus pressant besoin. Vous savez à quel état d'indigence mon pauvre père s'est vu réduit, et conséquemment vous ne serez pas surpris de mes besoins. Je suis sur le point de faire un voyage à Saint-Domingue, mais étant dépourvu d'argent, il faut que j'y renonce, si quelqu'ami généreux ne vient immédiatement à mon secours. Je puis, si vous l'exigez, vous donner la meilleure sûreté pour une somme de 1200 liv. Dans le cas où vous seriez assez bon pour me l'avancer, non-seulement elle vous serait payée à la première occasion; mais comme elle peut être la cause de mon bien-être futur, elle serait toujours présente à la mémoire reconnaissante de votre très-humble serviteur.

Réponse.

Monsieur,

Le souvenir de votre digne père, aussi bien que le caractère de candeur et de sincérité de son fils, me portent non-seulement à prendre part à vos peines, mais à vous accorder le secours que vous réclamez. Je vous envoie en conséquence la somme demandée, et je suis on ne peut

pas plus heureux de pouvoir vous prouver que je suis votre sincère ami.

D'une dame qui s'informe du caractère d'une domestique.

Madame Journée, instruite qu'il se trouvait une place vacante dans ma maison, s'est présentée à moi, et desire entrer à mon service en qualité de femme-de-chambre. Elle a passé quelque temps au vôtre, à ce que j'apprends. Le besoin pressant que j'en ai sera, je l'espère, une excuse suffisante de l'instante prière que je vous fais de me donner des renseignemens certains sur cette domestique. Je me repose entièrement sur votre véracité et votre honnêteté. Je suis, madame, votre obéissante servante.

Réponse.

Madame,

Je saisis la première occasion de répondre à votre lettre concernant madame Journée, qui a demeuré quatre ans chez moi comme femme-de-chambre, et qui a fait son service avec la plus grande diligence et l'attention la plus soutenue. Je dois attester qu'elle est parfaitement propre à la tâche qu'elle entreprend. Je suis, madame, votre humble servante.

D'un apprenti à son père.

Persuadé de la grande satisfaction que vous éprouverez en apprenant combien je goûte l'état qu'on m'enseigne, je saisis cette première occasion pour vous écrire. Mon maître est d'un caractère probe, religieux et infiniment estimable; sa famille semble marcher sur ses traces, en mettant dans sa manière de vivre le plus grand ordre et la plus grande économie; il m'encourage et paraît content de mon ouvrage; en un mot, je ne fus jamais si heureux. Et si mon cher père veut bien me faire savoir fréquemment de ses nouvelles, cela mettra le comble à la félicité de son obéissant fils.

Réponse du père.

Mon cher Frank,

Le contentement où vous êtes de votre maître et de votre profession, m'a causé la plus grande satisfaction ; et je pense qu'il est de mon devoir de vous recommander l'industrie et la sobriété, comme les deux qualités les plus essentielles à un homme qui s'adonne aux affaires. Prenez bien garde à la compagnie que vous fréquenterez, car les mauvaises connaîssances corrompent les bonnes mœurs. Ayez soin aussi de mettre de l'économie dans vos affaires domestiques, et ne dissipez pas l'argent que je veux bien vous donner. J'espère que ces petits avis ne seront pas inutiles ; et si vous avez jamais besoin de conseils, ne manquez pas d'écrire à votre affectionné père.

D'une fille à sa mère.

Ma chère maman,

J'ai saisi la première occasion de vous faire de sincères remercîmens de la preuve évidente de tendresse maternelle que vous me donnez, en me confiant aux soins d'une femme estimable, qui me rappelle souvent ma chère maman, par sa tendre amitié. Il est impossible de ne pas profiter de ses instructions ; elle les donne avec tant de douceur. Il ne me manque rien pour être parfaitement heureuse, excepté votre agréable présence ; mais comme je sais que c'est pour mon bien, je tâche de m'accoutumer à notre séparation : le temps viendra bientôt, j'espère, où je pourrai voir ma chère maman, et lui dire de vive voix que je suis sa très-soumise fille.

Réponse de la mère.

Chère Henriette,

Votre lettre m'a fait un plaisir inexprimable, chaque ligne étant évidemment dictée par le cœur. Je suis charmée

d'apprendre, par les lettres de mon amie, que vous faites de rapides progrès dans votre français; je veux dire que vous donnez une attention particulière à votre grammaire, ce qui ne me donne pas peu de satisfaction; car je vous assure que rien ne fait tant d'honneur à une jeune demoiselle que d'écrire et de parler correctement: combien de jeunes personnes de notre sexe se rendent ridicules par de mauvaises phrases et de fausses connaissances. Je ne voudrais pas que mon enfant fût pédante et affectée; c'est une erreur de croire que le savoir dans notre sexe soit toujours accompagné d'une ridicule pédanterie; celles qui tirent vanité de leurs talens, sont ignorantes et vaines; et ce sont celles qui ont le plus de prétentions qui sont ordinairement les moins instruites. N'affectez jamais, ma chère Henriette, aucune supériorité en connaissances; que votre style soit toujours simple et familier, mais exempt d'expressions vulgaires; ne faites jamais usage d'un mot que vous ne comprenez pas parfaitement; j'ai rougi souvent pour plusieurs jeunes demoiselles, et pour plusieurs jeunes gens qui s'étaient servis d'expressions tout-à-fait étrangères à leur sujet; cette ignorance *manifeste* est produite par une présomption *manifeste*: je suis sûre que ma chère Henriette, connaissant combien je suis ennemie des répétitions, critiquera et trouvera mauvais mes *manifestes*; mais faites attention que, quand une répétition donne de la force à une assertion, c'est alors qu'au lieu d'être une faute, elle est regardée comme une beauté: il y a des répétitions dans nos poëtes, qui ajoutent beaucoup à leur énergie. Je suis fière de trouver ma chère Henriette si correcte dans son orthographe; rien ne distingue tant la correspondance d'une femme que cette attention; une jeune demoiselle devrait toujours avoir son dictionnaire près d'elle, et ne jamais écrire un mot sur lequel elle aurait le moindre doute. Quelques orgueilleux imbécilles ont prétendu qu'on ne devait pas attendre une bonne orthographe de la plume d'une jeune demoiselle; et pourquoi non? Ne regardez-vous pas, ma chère enfant, cette observation comme une insulte faite à notre capacité? Ne sommes-nous pas douées des mêmes moyens d'acquérir des sciences

que les hommes ? ne sommes-nous pas aussi dociles, et ne serons-nous pas aussi instruites ? Si toutes les femmes sentaient comme moi cette assertion, elles s'efforceraient de prouver qu'elle est fausse et absurde, elles s'appliqueraient davantage à l'étude, et convaincraient le monde, qu'une Smith peut écrire aussi bien qu'un Cumberland ; un Robinson ou Inchbald, aussi correctement qu'un Burgoyne. Je n'ai pas besoin d'en dire davantage pour convaincre ma chère Henriette de la nécessité d'apprendre. J'espère qu'elle possédera sa propre langue avant d'entreprendre d'en étudier une autre ; car il arrive trop souvent qu'une jeune demoiselle veut commencer le français avant de savoir l'anglais ; et les jeunes gens aussi essaient d'apprendre le latin avant de pouvoir lire la bible, de même le grec, avant de connaître les rudimens de la langue latine ; la fatale conséquence est que, lorsqu'ils quittent leurs études, ils n'en savent aucune. J'espère surprendre bientôt ma chère Henriette, en lui faisant une visite inattendue, et lui prouver, en lui faisant un joli présent, combien je suis son affectionnée mère.

Lettre d'un Homme veuf à une Dame veuve.

Madame,

J'ai eu si peu de bonheur dans le premier engagement que j'avais contracté, que j'avais renoncé pour jamais au mariage ; ma résolution s'était encore affermie par les exemples qui trop souvent viennent vous frapper dans la société. Cependant je vous ai vue, madame, et je sens combien nous sommes peu maîtres de nous-mêmes. Ne croyez pourtant pas, madame, que l'aveu que je suis forcé de vous faire, de l'amour que vous m'avez inspiré, soit le résultat d'un mouvement subit et irréfléchi ; non, madame, avant de me décider à la démarche que je fais aujourd'hui, je me suis bien consulté ; j'ai sur-tout cherché à vous bien connaître, et c'est après vous avoir étudié depuis plus de six mois,

que je suis enfin parvenu à connaître tout votre mérite, et à prendre une résolution.

Vous me connaissez aussi, madame, et si vous croyez qu'un homme franc et loyal, qui possède quelques connaissances, et qui, grace à une sage tempérance, a conservé toute sa force et toute sa santé, peut contribuer à votre bonheur, dites un mot, et vous me verrez vous offrir avec empressement et ma personne et ma fortune. Je ne serai tranquille, madame, que lorsque vous m'aurez fait parvenir la réponse que j'attends de vous.

Réponse.

Je suis désespérée, monsieur, de ne pouvoir réparer auprès de vous les fautes du sort. Vous méritiez d'être heureux, et si quelqu'un pouvait faire changer la résolution que j'ai prise de rester veuve, ce serait à coup sûr, un homme qui comme vous, monsieur, réunit, à de vastes connaissances, toutes les qualités aimables qui doivent faire chérir un époux. mais je le répète, monsieur, je suis absolument décidée à ne point me remarier; j'ai des enfans qui réclament toutes mes sollicitudes; c'est à leur éducation que je veux consacrer mes soins. Croyez, monsieur, que c'est avec un vif regret que je me vois forcée de renoncer à une union dans laquelle, j'en suis persuadée, je n'aurais eu qu'à me louer de vous appartenir. J'espère, monsieur, que ce refus dont vous approuverez les raisons, n'altérera point notre ancienne et sincère amitié.

CORRESPONDANCE

D'un Voyageur dans les différentes parties de l'Europe.

Paris, le.....

Je pars, mon ami, je vais exécuter le projet que j'ai formé depuis long-temps de parcourir les différentes parties de ce coin du monde que nous habitons. J'examinerai, autant qu'il me sera possible, le caractère, les mœurs et les usages des habitans au milieu desquels je vais me trouver, et je vous ferai part de mes observations. Les voyageurs aiment en général à parler longuement de ce qu'ils ont vu et observé; je demande toute votre indulgence, j'en aurai souvent besoin, et pour l'étendue de mes épîtres, et pour mes remarques qui pourront quelquefois vous paroître hasardées. A mon retour nous discuterons ensemble ce que vous n'aurez pas approuvé, et je tâcherai de justifier mon avis. Adieu, si quelque chose peut adoucir le chagrin que j'éprouve à me séparer de vous, c'est le fruit que j'espère tirer du long voyage que j'entreprends. Je vais directement à Calais où je m'embarquerai aussitôt mon arrivée. Ma première lettre sera datée de Londres.

Londres, le....

Je suis arrivé ici après une très-courte traversée. Mes premiers jours de loisir ont été donnés au repos et aux observations : je vais vous faire part de l'impression qu'a produit sur moi l'examen de ce peuple singulier.

Erasme est le plus ancien des voyageurs, que je connoisse, qui nous ait parlé des Anglais. Il n'a vu à Londres, sous Henri VIII, que des barbares et des

huttes enfumées. Long-tems après, M. de Voltaire, qui avait besoin d'un parfait philosophe, le plaça parmi les Quakers, sur les bords de la Tamise. Les tavernes de la Grande-Bretagne devinrent le séjour des esprits forts, de la vraie liberté, etc, etc. ; quoiqu'il soit bien connu que le pays du monde où l'on parle le moins de religion, où on la respecte le plus, où l'on agite le moins de ces questions oiseuses qui troublent les empires, soit l'Angleterre.

Il me semble qu'on doit chercher le secret des mœurs des Anglais dans l'origine de ce peuple. Mélange du sang français et du sang allemand, il forme la nuance entre ces deux nations. Leur politique, leur religion, leur militaire, leur littérature, leurs arts, leur caractère national, me paroissent placés dans ce milieu. Ils semblent réunir, en partie, à la simplicité, au calme, au bon sens, au mauvais goût germanique, l'éclat, la grandeur, l'audace et la vivacité de l'esprit français.

Inférieurs à nous sous plusieurs rapports, ils nous sont supérieurs en quelques autres, particulièrement en tout ce qui tient au commerce et aux richesses. Ils nous surpassent encore en propreté ; et c'est une chose remarquable, que ce peuple qui paraît si pesant, a, dans ses meubles, ses vêtemens, ses manufactures, une élégance qui nous manque. On diroit que l'anglais met dans le travail des mains, la délicatesse que nous mettons dans celui de l'esprit.

Le principal défaut de la nation anglaise, c'est l'orgueil, et c'est le défaut de tous les hommes. Il domine à Paris comme à Londres, mais modifié par le caractere français, et transformé en amour-propre. L'orgueil pur appartient à l'homme solitaire qui ne déguise rien, et qui n'est obligé à aucun sacrifice ; mais l'homme qui vit beaucoup avec ses semblables, est forcé de dissimuler son orgueil et de le cacher sous

les formes plus douces et plus variées de l'amour-propre. En général, les passions sont plus dures et plus soudaines chez l'anglais; l'orgueil du premier veut tout écraser de force en un instant; l'amour-propre du second mine tout avec lenteur. En Angleterre, on hait un homme pour un vice, pour une offense; en France, un pareil motif n'est pas nécessaire. Les avantages de la figure ou de la fortune, un succès, un bon mot suffisent. Cette haine, qui se forme de mille détails honteux, n'est pas moins implacable que la haine qui naît d'une plus noble cause. Il n'y a point de si dangereuses passions, que celles qui sont d'une basse origine; car elles sentent cette bassesse, et cela les rend furieuses. Elles cherchent à la couvrir sous des crimes, et a se donner, par les effets, une sorte d'épouvantable grandeur qui leur manque par le principe. C'est ce qu'a prouvé la révolution.

L'éducation commence de bonne heure en Angleterre. Les filles sont envoyées à l'école dès leur plus tendre jeunesse. Vous voyez quelquefois des groupes de ces petites anglaises, toutes en grands mantelets blancs, un chapeau de paille, noué sous le menton, avec un ruban, une corbeille passée au bras et dans laquelle sont des fruits et un livre; toutes tenant les yeux baissés, toutes rougissant lorsqu'on les regarde. En voyant nos petites françaises coiffées à *l'huile antique*, relevant la queue de leur robe, regardant avec effronterie, frédonnant des airs d'amour et prenant des leçons de déclamation, on doit regretter la gaucherie des petites anglaises: un enfant sans innocence est une fleur sans parfum.

Les garçons passent aussi leur première jeunesse à l'école, où ils apprennent le grec et le latin. Ceux qui se destinent à l'église ou à la carrière politique, vont de-là aux universités de Cambridge ou d'Oxford. La première est particulièrement consacrée aux mathéma-

tiques, en mémoire de Newton ; mais en général les Anglais estiment peu cette étude, qu'ils croient très-dangereuse aux bonnes mœurs, quand elle est portée trop loin. Ils pensent que les sciences dessèchent le cœur, désenchantent la vie, mènent les esprits faibles à l'athéisme, et de l'athéisme à tous les crimes. Les belles-lettres au contraire, disent-ils, rendent nos jours merveilleux, attendrissent nos ames, nous font pleins de foi envers la divinité, et conduisent ainsi, par la religion, à la pratique des vertus.

L'agriculture, le commerce, le militaire, la religion, la politique, telles sont les carrières ouvertes à l'anglais devenu homme. Est-on ce qu'on appelle un *Gentleman farman* (*un gentillhomme cultivateur*); on vend son bled, on fait des expériences sur l'agriculture, on chasse le renard ou la perdrix en automne, on mange l'oie grasse à Noël, on chante le *rest beef of old n'egland*; on se plaint du présent, on vante le passé qui ne vaut pas mieux, et le tout en maudissant *Pitt* et la guerre, qui augmente le prix du vin de *Porto*; on se couche ivre, pour recommencer le lendemain la même vie.

L'état militaire, quoique si brillant sous la reine *Anne*, était tombé dans un discrédit dont la guerre actuelle l'a relevé. Les Anglais ont été long-tems sans songer à tourner leurs forces vers la marine. Ils ne voulaient se distinguer que comme puissance continentale. C'était un reste des vieilles opinions qui tenaient le commerce à déshonneur. Les Anglais ont toujours eu, comme nous, une physionomie historique qui les distingue dans tous les siècles. Aussi c'est la seule nation qui, avec la française, mérite proprement ce nom en Europe. Quand nous avions notre *Charle-magne*, ils avaient leur *Alfred*. Leurs archers balançaient la renommée de notre infanterie gauloise; leur prince *Noir* le disputait à notre *Duguesclin*, et leur *Malborough* à nos *Turenne*. Leurs révolutions et les nôtres se suivent;

nous pouvons nous vanter de la même gloire, et déplorer les mêmes crimes et les mêmes malheurs.

Depuis que l'Angleterre est devenue puissance maritime, elle a déployé son génie particulier dans cette nouvelle carrière. Ses marins sont distingués de tous les marins du monde. La discipline de ses vaisseaux est singulière. Le matelot anglais est absolument esclave. Mis à bord de force, obligé de servir malgré lui, cet homme, si indépendant tandis qu'il est laboureur, semble perdre tous ses droits à la liberté, aussitôt qu'il devient matelot. Ses supérieurs appesantissent sur lui le joug le plus dur et le plus humiliant. Comment des hommes si orgueilleux et si maltraités se soumettent-ils à une pareille tyrannie? c'est là le miracle d'un gouvernement libre; c'est que le nom de la loi est tout-puissant dans ce pays, et quand elle a parlé, nul ne résiste.

Je ne crois pas que nous puissions, ni même que nous devions jamais transporter la discipline anglaise sur nos vaisseaux. Le Français, spirituel, franc, généreux, veut approcher de son chef: il le regarde comme son camarade, encore plus que comme son capitaine. D'ailleurs, une servitude aussi absolue que celle du matelot anglais, ne peut émaner que d'une autorité civile: or il serait à craindre qu'elle ne fût méprisée de nos marins: car malheureusement le Français obéit plutôt à l'homme qu'à la loi, et ses vertus sont plus des vertus privées que des vertus politiques.

Nos officiers de mer étaient plus instruits que les officiers anglais. Ceux-ci ne savent que leur manœuvre, ceux-là étoient des mathématiciens et des hommes savans dans tous les genres. En général, nous avons déployé notre caractère. Nous y paroissons comme guerriers et comme artistes. Aussitôt que nous aurons des vaisseaux, nous reprendrons notre droit d'aînesse sur l'océan comme sur la terre. Nous pourrons faire

aussi des observations astronomiques et des voyages autour du monde; mais pour devenir jamais un peuple de marchands, je crois que nous pouvons y renoncer d'avance. Nous faisons tout par génie et par inspiration, mais nous mettons peu de suite à nos projets. Un grand homme en finance, un homme hardi en entreprises commerciales, s'élevera peut-être parmi nous; mais son fils poursuivra-t-il la même carrière, et ne pensera-t-il pas à jouir de la fortune de son père au lieu de songer à l'augmenter? Avec un tel esprit, une nation ne devient point mercantile; le commerce a toujours eu chez nous je ne sais quoi de poétique et de fabuleux comme le reste de nos mœurs. Nos manufactures ont été créées par enchantement; elles ont jeté un grand éclat, et puis elles se sont éteintes. Tant que Rome fut prudente, elle se contenta des muses et de Jupiter, et laissa Neptune à Carthage. Ce dieu n'avait après tout, que le second empire, et Jupiter lançoit aussi la foudre sur l'Océan.

Le clergé anglican est instruit, hospitalier et généreux. Il aime sa patrie et sert puissamment au maintien des loix. Malgré les différences d'opinions, il a reçu le clergé français avec une charité vraiment chrétienne. L'université d'Oxford a fait imprimer à ses frais et distribuer *gratis*, aux pauvres curés, un nouveau testament latin, selon la version romaine, avec ces mots: à l'usage *du clergé catholique, exilé pour la religion*. Rien n'est plus délicat et plus touchant. C'est sans-doute un beau spectacle pour la philosophie que de voir, à la fin du 18e. siècle, un clergé *anglican* donner l'hospitalité à des *papistes*, souffrir l'exercice public de leur culte et même l'établissement de quelques communautés. Etranges vicissitudes des opinions et des affaires humaines! Le cri *un Pape! un Pape!* a fait la révolution sous Charles Ier; et Jacques II

perdit sa couronne pour avoir protégé la religion catholique.

Ceux qui s'effraient au seul mot de religion, ne connoissent guère l'esprit humain; ils voient toujours cette religion telle qu'elle était dans les âges de fanatisme et de barbarie, sans songer qu'elle prend, comme toute autre institution, le caractere des siècles où elle passe.

Toutefois le clergé anglais n'est pas sans défaut. Il néglige trop ses devoirs, il aime trop le plaisir, il donne trop de bals, il se mêle trop aux fêtes du monde. Rien n'est plus choquant, pour un étranger, que de voir un jeune *ministre* promener lourdement une jolie femme entre les deux files d'une contre-danse anglaise. Il faut qu'un prêtre soit un personnage tout divin; il faut qu'autour de lui règnent la vertu et le mystère, qu'il vive retiré dans les ténebres du temple, et que ses apparitions soient rares parmi les hommes; qu'il ne se montre enfin au milieu du siècle, que pour faire du bien aux malheureux. C'est à ce prix qu'on accorde au prêtre le respect et la confiance; il perdra l'un et l'autre, s'il est assis au festin à nos côtés, si on se familiarise avec lui, s'il a tous les vices du tems, et qu'on puisse un moment le soupçonner faible et fragile comme les autres hommes.

Les anglais déploient une grande pompe dans leur fêtes religieuses; ils commencent même à orner leurs temples de tableaux. Ils ont à la fin senti qu'une religion sans culte n'est que le songe d'un froid enthousiasme, et que l'imagination de l'homme est une faculté qu'il faut nourrir comme la raison.

L'émigration du clergé français a beaucoup servi à répandre ces idées. On peut remarquer que, par un retour naturel vers les institutions de leurs pères, les Anglais se plaisoient depuis long-tems à mettre en

scène, sur leur théâtre et dans leurs livres, la religion romaine.

Dans ces derniers temps, le catholicisme apporté à Londres, par les prêtres exilés de France, se montre aux Anglais précisément comme dans leurs romans, à travers le charme des ruines et la puissance des souvenirs. Tout le monde a voulu entendre l'oraison funèbre d'une fille de France, prononcée à Londres, dans une écurie, par un évêque émigré.

L'Eglise anglicane a sur-tout conservé pour les morts la plus grande partie des honneurs que leur rend l'Eglise romaine.

Dans toutes les grandes villes d'Angleterre, il y a des hommes appelés *undertaers* (entrepreneurs) qui se chargent des pompes funèbres. On lit souvent sur leurs boutiques : *King's coffins maer* : faiseurs de cercueils du roi ; ou bien, *here one performs funerals ;* mot à mot : *ici on représente des funérailles.* Il y a long-temps qu'on ne voit plus parmi nous que des représentations de la douleur ; et il faut bien acheter des larmes quand personne n'en donne à nos cendres. Les derniers devoirs qu'on rend aux hommes seraient bien tristes, s'ils étaient dépouillés des signes de la religion. La religion a pris naissance aux tombeaux, et les tombeaux ne peuvent se passer d'elle. Il est beau que le cri de l'espérance s'élève du fond du cercueil; il est beau que le prêtre du Dieu vivant escorte la cendre de l'homme à son dernier asyle ; c'est en quelque sorte l'immortalité qui marche à la tête de la mort.

La vie politique d'un Anglais est bien connue en France ; mais ce qu'on ignore assez généralement, ce sont les partis qui divisent le parlement aujourd'hui.

Outre le parti de l'opposition et le parti du ministère, il y en a un troisième qu'on peut appeler des *anglicans*, et à la tête duquel se trouve M. Wilberforce. C'est une centaine de membres qui tiennent fortement aux mœurs antiques, et sur-tout à la religion. Leurs femmes sont

vêtues comme des *Quaqueresses*; ils affectent eux-mêmes une rigoureuse simplicité, et donnent une grande partie de leur revenu aux pauvres; M. Pitt est de leur secte. Ce sont eux qui l'avaient porté et qui l'ont soutenu au ministère; car, en se jetant d'un côté ou de l'autre, ils sont à-peu-près sûrs de déterminer la majorité. Dans la dernière affaire d'Irlande, ils ont été alarmés des promesses que M. Pitt avoit faites aux catholiques; ils l'ont menacé de passer à l'opposition. Alors le ministre a donné habilement sa retraite, pour conserver ses amis, dont l'opinion est intérieurement la sienne, et pour se tirer du pas difficile où les circonstances l'avaient engagé. Si le bill passe en faveur des catholiques, il n'en aura pas l'odieux vis-à-vis les anglicans; si, au contraire, il est rejeté, les catholiques irlandais ne pourront l'accuser de manquer à sa parole..... On a demandé en France, si M. Pitt avait perdu son crédit en perdant sa place; un seul fait aurait dû répondre à cette question: *M. Pitt est encore membre de la chambre des communes.* Quand on le verra devenir pair et passer à la chambre haute, sa carrière politique sera finie.

Le bill qui exclut de la chambre des communes tout membre engagé dans les ordres sacrés, a été aussi mal interprété à Paris. On ne savait pas que ce bill n'a d'autre but que d'éloigner M. *Horntook*, homme d'esprit, violent ennemi du gouvernement. Jadis dans les ordres, ensuite réfractaire: autrefois ami de la puissance, jusqu'au point d'avoir été attaqué dans les lettres de *Junius*; ensuite devenu l'apôtre de la liberté, comme tant d'autres.

Le parlement a perdu, dans M. *Burcke*, un de ses membres les plus distingués. Il détestait la révolution; mais il faut lui rendre cette justice qu'aucun Anglais n'a plus aimé les Français en particulier, et plus applaudi à leur valeur et à leur génie. Quoiqu'il fût peu riche, il avait fondé une école pour les petits Français expatriés, et il y passait des journées entières à admirer l'esprit et la vivacité de ces enfans. Il racontait souvent à ce sujet

une anecdote. Ayant mené le fils d'un lord à cette école, les pauvres orphelins lui proposèrent de jouer avec eux ; le lord ne le voulut pas. « Je n'aime point les français, » moi, » répétoit-il avec humeur. Un petit garçon, n'en pouvant tirer que cette réponse, lui dit : « Cela n'est pas » possible ; vous avez un trop bon cœur pour nous haïr. » Votre seigneurie ne prendroit-elle pas sa crainte pour » sa haine ? »

Il faudroit maintenant parler de la littérature et des gens de lettres ; mais cela me meneroit trop loin, et demande une lettre à part. Je me contenterai de rapporter quelques jugemens littéraires qui m'ont fort étonné, parce qu'ils sont en contradiction directe avec nos opinions reçues.

Richardson est peu lu ; on lui reproche d'insupportables longueurs, et de la bassesse de style. *Hume* et *Gibbon* ont, dit-on, perdu le génie de la langue anglaise, en remplissant leurs écrits d'une foule de gallicismes ; on accuse le premier d'être lourd et immoral. *Pope* ne passe que pour un versificateur exact et élégant. *Johnson* prétend que son *Essai sur l'homme* n'est qu'un recueil de lieux communs, mis en beaux vers. C'est à *Dryden* et à *Milton* qu'on donne exclusivement le nom de poëtes. Le *Spectateur* est presque oublié. On entend rarement parler de *Locke*, qui est regardé comme un assez foible idéologue. Il n'y a que les savans de profession qui lisent *Bacon*. *Shakespear* seul conserve son empire ; on en sentira aisément la raison par le trait suivant.

J'étois au théâtre de *Covent-garden*, qui tire son nom, comme on sait, du jardin d'un ancien couvent où il est bâti. Un homme fort bien mis étoit assis auprès de moi ; il me demande *quelle est la salle* où il se trouve. Je le regarde avec étonnement, et je lui réponds : « Mais vous » êtes à *Covent-garden*. » — « *pretty garden indeed*. Joli jardin, en vérité, » s'écrie-t-il, en éclatant de rire et me présentant une bouteille de rhum. C'étoit un matelot

de la cité, qui, passant par hasard dans la rue à l'heure du spectacle, et voyant la foule se presser à une porte, étoit entré là pour son argent, sans savoir de quoi il s'agissoit.

Comment les anglais auroient-ils un théâtre supportable, quand leurs parterres sont composés de juges arrivant du Bengale ou de la côte de guinée, qui ne savent seulement pas où ils sont? *Shakespear* doit régner éternellement chez un pareil peuple. On croit tout justifier, en disant que les folies du tragique anglais sont dans la nature. Quand cela seroit vrai, ce ne sont pas toujours les choses naturelles qui touchent. Il est naturel de craindre la mort; et cependant une victime qui se lamente, sèche les pleurs qu'on versoit pour elle. Le cœur humain veut plus qu'il ne peut; il veut sur-tout admirer; il a en soi un élan vers je ne sais quelle beauté inconnue, pour laquelle il fut peut-être créé dans son origine.

Il y a même quelque chose de plus grave. Un peuple qui a toujours été à-peu-près barbare dans les arts, peut continuer à admirer des productions barbares, sans que cela tire à conséquence; mais je ne sais jusqu'à quel point une nation qui a des chefs-d'œuvres en tous genres, peut revenir à l'amour des monstres, sans exposer ses mœurs. C'est en cela que le penchant pour *Shakespear* est bien plus dangereux en France qu'en Angleterre. Chez les anglais, il n'y a qu'ignorance; chez nous, il y a dépravation. Dans un siècle de lumières, les bonnes mœurs d'un peuple très-poli tiennent plus au bon goût qu'on ne pense. Le mauvais goût alors, qui a tant de moyens de se redresser, ne peut dépendre que d'une fausseté ou d'un biais naturel dans les idées: or, comme l'esprit agit incessamment sur le cœur, il est difficile que les voies du cœur soient droites, quand celles de l'esprit sont tortueuses. Celui qui aime la laideur n'est pas fort loin d'aimer le vice; quiconque est insensible à la beauté, peut bien méconnoître la vertu. Le mauvais goût et le

vice marchent presque toujours ensemble ; le premier n'est que l'expression du second, comme la parole rend la pensée.

Je terminerai cette notice par quelques mots sur le sol, le ciel et les monumens de l'Angleterre.

Les campagnes de cette île sont presque sans oiseaux, les rivières petites ; cependant leurs bords ont quelque chose d'agréable par leur solitude. La verdure est très-animée ; il y a peu ou point de bois ; mais chaque propriété étant fermée d'un fossé planté, quand vous regardez du haut d'une éminence, vous croyez être au milieu d'une forêt. L'Angleterre ressemble assez, au premier coup-d'œil, à la Bretagne ; des bruyères et des champs entourés d'arbres.

Le ciel de ce pays est moins élevé que le nôtre ; son azur est plus vif, mais moins transparent. Les accidens de lumière y sont beaux, à cause de la multitude des nuages ; en été, quand le soleil se couche, à Londres, par de-là les bois de *Kinsington*, on jouit quelquefois d'un spectacle fort pittoresque. L'immense colonne de fumée de charbon qui flotte sur la cité, représente ces gros rochers noirs, enluminés de pourpre, qu'on voit dans nos décorations du tartare ; tandis que les vieilles tours de Westminster, couronnées de nuages et rougies par les derniers feux du soleil, s'élèvent au-dessus de la ville, du palais et du parc de St. James, comme un grand monument de la mort, qui semble dominer tous les monumens des hommes.

Saint-Paul est le plus bel édifice moderne, et Westminster le plus bel édifice gothique de l'Angleterre. Je parlerai peut-être un jour de ce dernier. Souvent, en revenant de mes courses autour de Londres, j'ai passé derrière Withall, dans l'endroit où Charles fut décapité : ce n'est plus qu'une cour abandonnée, où l'herbe croît entre les pierres. Je m'y suis quelquefois arrêté pour entendre le vent gémir autour de la statue de Charles se-

cond, qui montre du doigt la place où périt son père. Je n'ai jamais vu dans ces lieux que des ouvriers qui tailloient des pierres, en sifflant. Leur ayant demandé un jour ce que signifiait cette statue, les uns purent à peine me le dire, et les autres n'en savaient pas un mot. Rien ne m'a plus donné la juste mesure des événemens de la vie humaine, et du peu que nous sommes. Que sont devenus ces personnages qui firent tant de bruit? Le temps a fait un pas, et la face de la terre a été renouvelée. A ces générations divisées par les haines politiques, ont succédé des générations indifférentes au passé, mais qui remplissent le présent de nouvelles inimitiés qu'oublieront encore les générations qui doivent suivre.

Amsterdam, le....

Quelque temps après vous avoir écrit ma dernière lettre, j'allai à *Yarmouth*, d'où je profitai du premier vaisseau pour passer en Hollande. Me voici dans cette république, jadis si célèbre par la gloire de sa marine et l'étendue de son commerce. Elle est un peu déchue de sa grandeur passée; cependant elle possède encore tous les élémens de la prospérité, et avec la paix, elle peut reprendre encore son rang parmi les premières puissances maritimes de l'Europe: je vais vous soumettre les observations que j'ai faites sur cet intéressant pays.

M. de Vergennes avait fait perdre l'Amérique aux Anglais, par la paix de 1783. Ce succès lui donna l'idée et l'espérance de leur ravir aussi une colonie européenne, la Hollande.

Le Stathouder avait montré pendant toute la guerre de l'indépendance américaine, une partialité qui avait révolté tous les cœurs où il restait encore quelque germe de patriotisme. On peut fixer à cette époque la naissance de ce mécontentement, de cette fermentation sourde qui

éclata d'une manière terrible contre le chef du pouvoir exécutif des Provinces-Unies, pendant les années 1785, 1786 et 1787.

La Hollande était déjà partagée entre deux partis qui s'observèrent long-tems avant de se mesurer. L'un était composé des créatures du Stathouder, de tous les ordres. C'était d'abord à-peu-près toute la noblesse Gueldroise, caste nombreuse dans cette province, peu favorisée de la fortune, avide de richesses, de pouvoir, et par conséquent dévouée au distributeur de toutes les graces et de toutes les places.

Ce même parti comptait encore ceux qui aimaient la puissance exécutrice, par préjugés, par habitude, par éducation; par le souvenir des efforts que leurs familles ou eux-mêmes avaient faits en 1748, pour rétablir la dignité stathoudérienne; il se grossissait enfin d'une foule de magistrats répandus dans les différentes provinces, qui devaient au Stathouder leurs fortunes et leurs dignités.

Ce parti trouvait en quelque sorte une armée active très-nombreuse, dans la dernière classe de la populace des villes et des campagnes; instrument toujours terrible, parce qu'il est toujours aveugle, qu'un mot, qu'un signe précipite vers tous les excès; tourbe stupide et insensée, qui a toujours mis la société en danger, et qui suit les passions des autres, d'autant mieux qu'on ne lui demande jamais que de suivre les siennes. Ce sont là les auxiliaires et les complices naturels des dominateurs et des tyrans de toutes les dominations; ce sont les hommes que le Stathouder et ses prédécesseurs avaient toujours ménagés avec le plus grand soin, et pour ainsi dire respectés; ce sont eux qu'on avait armés

contre tous ces grands hommes qui avaient servi la liberté. Ils avaient assassiné les Barnevelt, les Dewit; ils ne demandaient qu'un signal, et toutes les têtes désignées disparaissaient.

On devine aisément qu'en Hollande, ainsi que par-tout, le parti patriotique se composait de cette classe intermédiaire de la société, qui en est à-la-fois l'appui et l'ornement, qui aime la liberté, parce que la liberté seule peut ajouter du charme et du prix à l'aisance, à la propriété, aux arts qu'elle cultive, aux plaisirs qu'elle goûte, à tous les autres biens qu'elle possède; cette classe est essentiellement conservatrice, parce qu'elle a tout à gagner dans le calme, et tout à perdre dans le trouble, parce que l'ordre social est, en quelque sorte, son domaine et son héritage.

Les hommes de cette classe étaient les ennemis naturels d'un état de choses qui ébranlait et menaçait tous les jours la constitution de leur pays, et qui introduisait l'arbitraire à la place des lois. Ces négocians, si justement fiers de leurs honorables richesses, si passionnés pour la liberté qui les assure et qui les protège, ces descendans d'un peuple qui a chassé tous les tyrans et résisté à tous les rois, ne pouvaient souffrir que le premier magistrat des Provinces-Unies parût oublier les leçons qu'avait reçues sa propre famille, et qu'il renouvelât des tentatives si souvent réprimées.

Plusieurs de ces véritables patriotes Hollandais remplissaient des fonctions publiques, et pouvaient faire entendre dans l'assemblée des états-généraux, le cri du mécontentement général, excité par les invasions de l'autorité stathoudérienne. Mais, pour mieux suivre la chaîne

des événemens, il peut être intéressant de retracer d'abord un tableau de l'ancienne constitution hollandaise.

La république de Hollande renfermait sept provinces, la Zélande, la Hollande, la Frise, l'Utrecht, la Gueldre, l'Ovéryssel, et la Groningue.

Chacune de ces provinces était composée d'un certain nombre de villes, régies par leurs propres magistrats.

Chaque province était gouvernée par ses états particuliers, qui se composaient de députés tirés de la magistrature de ces villes.

La fédération des sept Provinces-Unies avait une assemblée connue sous le nom d'Etats-Généraux, et formée des députations des états de chaque province.

Les villes avaient leur propre souveraineté; tout était réglé par leur magistrature particulière.

Les états provinciaux décidaient souverainement tout ce qui concernait leur province en général, sans se mêler jamais de ce qui regardait chaque ville en particulier.

Les états-généraux n'avaient que le pouvoir de décider sur les mesures qui intéressaient la confédération universelle.

Si, par exemple, les circonstances demandaient une contribution extraordinaire, elle était débattue, réglée par les états-généraux, et répartie sur les provinces, dans une proportion fixée très-anciennement, et qu'on ne pouvait excéder sans le consentement des provinces intéressées; les états-provinciaux répartissaient entre les villes, et les villes entre les habitans.

Dans un Etat ainsi constitué, où résidait la souveraineté

souveraineté ! Ce n'était pas dans les états généraux, dont le pouvoir n'était que délégué par les états particuliers des provinces, et qui ne pouvaient statuer sur ce qui intéressait l'universalité de la confédération.

La souveraineté ne résidait pas davantage dans les états provinciaux, qui n'étaient eux-mêmes qu'une délégation des magistratures des villes.

Ces magistratures ou régences étaient donc les véritables dépositaires de la souveraineté, dans cette république qui comptait ainsi autant de souverains qu'elle renfermait de villes.

Constitution monstrueuse qui, au lieu de former un corps politique, en isolait au contraire toutes les parties !

Chaque ville, en effet, avait des intérêts, des privilèges, qui ne pouvaient être ceux d'aucune autre. Aussi les députés de ces différentes villes apportaient aux états de la province, des instructions différentes, et souvent contraires entr'elles.

Les députations des provinces aux états généraux n'offraient pas plus d'accord.

On sent quelle confusion devait résulter d'un pareil ordre de choses.

Dans les questions qui se décidaient à la simple majorité, on pouvait encore parvenir à un résultat.

Mais le vice de la constitution se faisait sentir sur-tout dans les cas où elle exigeait l'unanimité, comme dans les matières de finances, les questions de la guerre, de la paix, les traités de commerce, etc.

On ajouta un ressort de plus à cette machine si compliquée. C'était un Stathouder, auquel

fût confié le soin d'exécuter les ordres des états généraux et provinciaux. Il devint successivement capitaine général et amiral général, maître des forces de terre et de mer, disposant à son gré des emplois, sur la flotte et dans les armées.

Cette dernière attribution seule le rendait dépositaire d'un pouvoir immense; mais il ne pouvait l'exercer que *sous le bon plaisir des états*, comme le disaient les instructions qu'il recevait lorsqu'il entrait en fonctions; et il n'était en effet que le premier officier de la république.

Les Stathouders conçurent, dès les premiers tems de leur institution, le projet de s'affranchir entièrement de ce pouvoir législatif qui pesait sur leurs têtes, et de se rendre véritablement maîtres de leurs maîtres. Il ne fallait pour cela que remonter à la source première de la souveraineté.

Puisque les villes se nommaient des régences d'où sortaient les députations aux états généraux, il est clair que celui qui parvenait à s'emparer du premier degré de cette échelle politique, se rendait bientôt maître de tous les autres.

Tel fût le plan des Stathouders. Le succès doit en paraître facile, quand on pense aux moyens de corruption et d'influence qu'ils avaient entre les mains, à cette multitude de places, de pensions et d'emplois à leur nomination, soit dans l'armée, soit sur la flotte, soit dans leur cour, soit sur le continent, soit aux colonies.

L'argent était répandu à pleines mains, pour corrompre moins *honorablement* la populace,

dont les insurrections étaient toujours prêtes, parce qu'elles étaient toujours payées.

Aussi les Stathouders furent-ils bientôt les maîtres des élections dans les villes, et là, ils préparèrent des états généraux tels qu'ils pouvaient les desirer. Ce fantôme de représentation nationale servait cependant à couvrir la marche insensible, mais sûre et rapide, des entreprises du pouvoir exécutif.

Les Stathouders paraissaient donc toujours exécuter la volonté des états, lorsque, par la plus adroite collusion, ils parvenaient à n'inspirer aux états, d'autre volonté que la leur même.

Mais aucun des princes de la maison d'Orange n'avait moins dissimulé le despotisme, que Guillaume V. On ne rappellera pas ici sa conduite dans le cours de la guerre d'Amérique, et à l'époque de l'union de la Hollande avec la France contre l'Angleterre. Il avait abandonné sans défense le commerce hollandais aux corsaires et aux escadres de l'Angleterre, avant la déclaration de guerre; et après cette déclaration, il avait traversé de tout son pouvoir les mesures prises par les deux puissances. Le tribunal auquel sa conduite aurait été soumise, l'eût infailliblement condamné.

Si les circonstances ne permirent pas un pareil procès, des faits authentiques laissèrent du moins dans tous les esprits, des traces de conviction, et un germe de ressentiment patriotique, qui n'attendait que l'occasion d'éclater.

C'est alors que M. de Vergennes entreprit de conclure l'alliance de la France avec la république de Hollande; alliance qui devait arracher ce pays à l'Angleterre, ou du moins finir la longue influence du cabinet britannique.

Rien de plus sage que ce projet d'alliance ; rien ne montrait plus d'avantages à tous les Hollandais qui connaissaient bien les vrais intérêts de leur pays.

La France ne pouvait les menacer d'aucune rivalité commerciale ; elle devait même desirer les progrès de leur industrie, qui arrêteraient l'essor de l'ambition insatiable des Anglais.

Il importait au gouvernement français que la Hollande restât riche, et devînt plus riche encore, puisque de mauvais systèmes financiers et politiques avaient réduit la France à n'être qu'une nation emprunteuse ; rien ne lui convenait davantage que d'avoir auprès d'elle un peuple prêteur, c'est-à-dire, une source toujours ouverte à des besoins sans cesse renaissans. Ce n'est pas tout encore : cette alliance ajoutait la marine hollandaise à la marine française, qui avait alors quatre-vingt-deux vaisseaux de ligne. Les Hollandais, graces aux soins et à l'attention du célèbre Paulus, en avaient quarante, la plupart nouvellement construits, montés par des équipages pleins de valeur et de talens, qui venaient d'en donner à Dogge-Banck, des preuves brillantes. L'alliance mettait donc à la disposition de la France, cent vingt-deux vaisseaux de ligne ; et si l'Espagne pouvait ajouter à cette force, déjà si respectable, cinquante autres vaisseaux, on sent que la marine anglaise n'était plus en état de lutter contre une puissance aussi formidable.

Les Hollandais éclairés connaissaient tous ces avantages : ils voyaient au contraire chez les Anglais, d'éternels rivaux de leur commerce, toujours prêts à le gêner dans sa marche, à le circonscrire, à le resserrer, s'il ne leur était pas

possible de l'anéantir. Dans de pareilles circonstances, la Grande-Bretagne ne pouvait voir, sans dépit et sans jalousie, l'accroissement quelconque de la marine militaire des Hollandais; elle devait s'y opposer de tous ses efforts; et si elle ne pouvait le faire directement, elle était du moins sûre du succès, en trouvant un Stathouder servilement docile. La charge d'amiral général mettait ce prince à même de contrarier, d'annuler les projets et les lois les plus sages de la nation pour l'accroissement de sa marine.

Ces observations étaient si faciles et si frappantes, qu'un cri d'acquiescement à l'alliance s'éleva tout-à-coup parmi tous les magistrats, tous les négocians patriotes, et en général tous les hommes éclairés d'Amsterdam et de Rotterdam, de toutes les principales villes des sept provinces. Les avantages de cette alliance étaient si évidens, que les régences des villes, les états des provinces, et les états généraux eux-mêmes, malgré leur dévouement à la maison d'Orange, n'osèrent pas s'y refuser, dans la crainte d'un soulèvement de tous les esprits, et d'un orage dont ils craignaient justement d'être les premières victimes.

Ainsi, l'alliance fut conclue, malgré tous les obstacles des lenteurs constitutionnelles. La France triompha dans cette occasion; le parti des patriotes en reçut un accroissement de force considérable, et la faction stathoudérienne humiliée, s'aperçut enfin qu'il faudrait compter avec la nation.

Mais rien n'était encore assuré pour l'avenir, tant que le Stathouder restait maître des élections, et par conséquent de tous les degrés du pouvoir législatif. Il fallait donc détruire cet

abus, et faire rentrer la nation dans ses droits; C'est ce que se proposèrent les patriotes; c'est ce qui donna naissance à cette longue lutte qui se soutint trois ans de suite, avec des succès divers, pendant laquelle l'esprit de liberté parut quelquefois prendre le dessus, et l'aurait infailliblement emporté, si l'intrigue anglaise, celle du cabinet de Berlin, qui malheureusement avait changé de maître, mais sur-tout l'apathique indolence de la cour de France, l'oubli de son intérêt et de sa propre dignité, n'avaient rompu tout équilibre entre les parties, et fait enfin pencher la balance en faveur de celui que tout indiquait à la France comme son ennemi.

Il n'entre pas dans l'objet de cette lettre, de donner ici l'histoire de cette révolution, dont on trouvera les détails dans un ouvrage qui ne doit pas tarder à paraître: il suffit de dire que le prince d'Orange rentra à la Haye triomphant, vers la fin de septembre 1787; que tous les patriotes se dispersèrent, pour échapper, par un exil volontaire, à la vengeance stathoudérienne. La femme de Guillaume V fit publier une amnistie à-peu-près semblable à l'*édit de grace* que la reine de Naples publie aujourd'hui. Par quelle fatalité arrive-t-il qu'on voie toujours, dans des circonstances pareilles, l'histoire accuser les femmes de ressentimens plus implacables que les hommes? Serait-ce, comme on l'a observé, que la mesure de la faiblesse est presque toujours celle de l'excès dans l'exercice du pouvoir, ou dans ses vengeances?

La force ne sait point s'arrêter quand elle triomphe: la ruine du parti patriotique, le retour du despotisme stathoudérien, furent bientôt suivis de la conclusion d'une alliance mons-

trueuse entre l'Angleterre et la Prusse, qui garantissait la nouvelle constitution batave, imposée par le Stathouder ; et la Hollande subjuguée, avilie, acceptait avec reconnaissance le bienfait d'une telle garantie.

Qui ne croirait qu'il s'agissait moins d'un traité que d'une conquête ? et comment retrouver dans un tel asservissement les traces de l'indépendance batave ?

Que devint alors l'alliance avec la France ?

On poussa l'indécence jusqu'à soutenir qu'elle n'était point blessée par celle qui venait d'être conclue avec l'Angleterre, quoique les articles qui stipulaient dans l'une et dans l'autre, les secours à accorder réciproquement, fussent absolument inconciliables, et que si l'Angleterre, par exemple, fût entrée en guerre contre la France, il eût été impossible aux politiques les plus habiles, de décider à laquelle des deux puissances la Hollande devait ses secours. La révolution française ne tarda pas à s'opérer, et bientôt l'on connut lequel des deux pactes la Hollande regardait comme obligatoire.

Il reste à donner quelques notions sur les principaux personnages qui ont figuré dans ce combat de la liberté contre le despotisme, terminé par la violence qui a tout écrasé, amis et ennemis

1°. Le premier qui s'offre sur la scène, est le Stathouder lui-même, Guillaume V, prince semblable à ceux qui se confondent dans la foule des souverains, faible, sans caractère, et par conséquent peu sincère, opiniâtre, accueillant avec la même affabilité, quiconque se présentait à ses audiences, recevant les demandes, écoutant les représentations avec douceur,

avec une apparence d'intérêt; promettant toujours, pour oublier, l'instant d'après, tout ce qu'il avait promis; doux et poli dans la société, doué d'une mémoire prodigieuse, qui fournissait souvent à sa conversation brillante, une foule d'anecdotes et de traits d'histoire peu connus. L'étranger qui le voyait pour la première fois, devait naturellement être dupe de ces dehors séduisans, et prendre une haute opinion de ce prince; mais il soutenait mal l'épreuve d'un examen plus approfondi, et l'on trouvait promptement l'homme médiocre.

C'est sur-tout en affaires qu'il se montrait bientôt tel qu'il était. Le prince de Brunswick, sous la tutelle de qui sa minorité s'était écoulée, et qui s'était bien attendu à éterniser sa domination, l'avait constamment tenu dans l'ignorance des principes d'administration. Aussi peu instruit dans ce qui regardait la marine et l'art militaire, il ne connaissait bien que l'histoire, et sur-tout celle de sa maison; elle avait été pour lui l'école de tous les préjugés et de toutes les prétentions; en tournant ses vues vers les moyens d'exécuter le système de ses ancêtres; c'est-à-dire, l'entier asservissement de la Hollande.

Souvent les chefs du parti patriotique ont fait d'inutiles efforts pour l'éclairer sur ses véritables intérêts, et pour le ramener à des idées raisonnables.

Ce prince avait dans sa constitution physique, une particularité digne de remarque : c'était un irrésistible penchant au sommeil, qui s'emparait de lui, aussitôt qu'il cessait d'être en mouvement. Il s'endormait à table, il s'endormait au jeu, et même en dansant des anglaises.

Le cabinet britannique pouvait compter en

Hollande, sur un vice-roi dévoué à ses ordres absolus.

La princesse d'Orange, son épouse, était nièce du Grand Frédéric, et sœur de Frédéric-Guillaume II, qui le remplaça sur le trône. On remarquait sur-tout dans le caractère de cette princesse, une hauteur portée à un degré rare, même parmi les personnes de son rang, qu'on a le plus accusées de ce défaut, plus odieux que les vices. Tout le monde la craignait ; personne ne l'aimait, pas même ses propres enfans, que sa présence intimidait toujours.

Le prince et la princesse d'Orange étaient opposés en tout, excepté en un seul point, le desir de dominer.

Les antipathies de leur caractère donnaient souvent lieu aux scènes les plus étranges, entre une femme haute, impérieuse, et un prince violent, dont les fureurs, presque puériles, conservaient toujours des traces de la faiblesse qui les causait.

Mais la princesse d'Orange était plus implacable, plus vindicative; elle aurait poursuivi bien plus loin que son époux, les objets de ses ressentimens, si elle n'avait rencontré des obstacles insurmontables dans la sagesse et l'humanité des lois du pays. Mais, ce qui ne pouvait se faire par les lois, s'exécutait par des émeutes populaires qu'elle avait à ses ordres, contre les ennemis de la maison d'Orange. Du reste, cette princesse a plus de résolution dans l'ame, que de combinaisons dans la tête : mais elle était environnée d'un conseil de Gueldrois qui pensaient pour elle, et la faisaient agir.

On avait encore eu peu d'occasions de connaître le prince héréditaire qui a épousé depuis

une princesse de Prusse, sœur du roi actuel. Ce jeune prince a de plus que son père, d'avoir fait la guerre, sans éclat, il est vrai; mais du moins il a vu les camps et les armées. On remarquait davantage le prince Frédéric son frère, et l'on reconnaissait le sang prussien qui coulait dans ses veines, à son ardeur pour s'instruire dans toutes les parties de l'art militaire, et à la bravoure intrépide qu'il a développée dans les combats. Il fut cruellement blessé dans une bataille contre la France; il passa, après l'expédition des Français en Hollande, en 17 :5, au service autrichien, fut l'ami de l'archiduc Charles, et mourut des suites de sa blessure, qu'on n'avait jamais bien guérie. Il emporta les regrets universels, et l'estime de ses équitables ennemis.

La sœur de ces deux princes a épousé le prince héréditaire de Brunswick. Cette princesse est bonne, douce, prévenante, simple dans ses manières; elle a de la finesse et de la grace dans l'esprit, une instruction variée. La nature a voulu la dédommager de ce qu'elle lui avait refusé du côté des agrémens et de la figure.

Voilà ce qui concerne la famille stathoudérienne.

Parmi les citoyens, on remarquait le docteur Fagel, vieillard octogénaire, dont la tête a conservé toute sa fraîcheur et toute son activité, jusqu'au dernier moment. Il est mort à près de quatre-vingt-six ans, subitement, sans douleurs, sans même s'en appercevoir, appuyé sur une fenêtre de son jardin.

Il était stathoudérien par système. Ce même esprit animait sa famille depuis plus d'un siècle, que les Stathouders la maintenaient en posses-

sion de la charge de greffier des états généraux, le plus lucratif de tous les emplois de la république. Son caractère était doux, honnête, et conciliateur. Il a laissé l'une des plus belles bibliothèques de l'Europe.

M. de Bleeswyck était alors grand pensionnaire de Hollande; il remplissait son troisième *quinquennium*. On sait que cette place se donnait pour cinq ans, tandis que celle de greffier était à vie.

Le grand pensionnaire était un homme très-savant, et sur-tout habile mathématicien; ce qui n'est pas rare en Hollande, où l'instruction est prodigieusement répandue.

D'abord stathoudérien, c'est le hasard, et une sorte de nécessité qui le rangèrent du côté opposé.

Les chefs du parti patriotique se trouvèrent dépositaires d'une pièce diplomatique d'une telle importance pour le grand pensionnaire, que sa vie pouvait dépendre de l'usage qu'on en ferait.

Ce fut pour lui le lien d'une dépendance absolue. Le Stathouder fut furieux de sa défection: il força M. de Bleeswick de quitter sa place, quand la maison d'Orange triompha, en 1787. Il l'accabla de mauvais traitemens; et il mourut de chagrin, peu de tems après, dans la retraite où l'étude ne put pas le consoler.

Les chefs du parti patriote étaient les pensionnaires d'Amsterdam, de Dort, de Harlem, M. Van-Beckel, M. Gyzelaar, et M. de Zeeberg.

Le premier était une ame vraiment romaine; ami pur et sincère de la liberté, c'est par les lois qu'il voulait la rendre à sa patrie, et il

était persuadé qu'il en trouverait les moyens, sans sortir des principes de la constitution politique, dont il avait une connaissance profonde. Il était personnellement haï du Stathouder, parce qu'à l'époque où les Américains, déjà unis avec la France, formaient une nation libre, M. Van-Beckel avait imaginé un projet de traité, que l'on devait conclure avec eux, dans le cas où leur indépendance serait généralement reconnue, et avait porté ce projet à la discussion des états de Hollande. A la réquisition du ministre d'Angleterre, le Stathouder avait obtenu la punition de M. Van-Beckel, avait contraint la ville d'Amsterdam à lui substituer un autre pensionnaire, et l'avait tenu long-tems en état d'arrestation. Lorsque les patriotes commencèrent à livrer quelques attaques au Stathouder, la ville d'Amsterdam revint sur ses démarches précédentes, réintégra M. Van-Beckel dans sa place de pensionnaire, et l'envoya de nouveau soutenir ses intérêts auprès des états de Hollande. Le prince d'Orange, comme tous les hommes sans élévation, crut, parce qu'il avait offensé Van-Beckel, que celui-ci ne devait respirer que vengeance; il le regardait comme son ennemi capital. Il se trompait; M. Van-Beckel servait de tous ses moyens la cause de la liberté, avec tout le calme d'une ame pure et inaccessible aux passions. Il était si peu l'ennemi du Stathouder, qu'il entrait dans son plan de le conserver; car, quelque forme que dût prendre la république, il lui fallait toujours un pouvoir exécutif: il voulait seulement le réduire à ses priviléges constitutionnels, faire justice de toutes les usurpations, rendre au peuple la liberté de

ses élections, et fermer à jamais toutes les voies au retour des abus.

Tel était alors le but de la révolution : elle changea depuis de caractère ; le peuple s'en mêla ; les sociétés populaires voulurent la conduire : mais la Hollande, resserrée dans un territoire peu étendu, ne trouvait pas assez de ressources en elle-même, pour faire tout-d'un-coup ce qui n'a pu être, en France même, que l'ouvrage du tems, des grandes passions, et des grandes résistances.

Quoi qu'il en soit, M. Van-Beckel ne dévia jamais de la ligne du vrai patriotisme et de l'inflexible vertu. Il succomba, mais il était tellement environné de la vénération universelle, qu'après l'entrée triomphante du prince d'Orange à la Haye, lorsque tous les patriotes dispersés, cherchaient un asyle sur une terre étrangère, lui seul osa rester dans Amsterdam, se montrant chaque jour sans affectation et sans crainte ; et, dans le moment de toutes les dénonciations et de toutes les vengeances, personne n'eut l'audace d'inquiéter cet illustre proscrit.

Le pensionnaire de Dort, M. Gyzelaar, était d'un caractère tout-à-fait différent. Autant M. Van-Beckel était calme et ami des formes, autant celui-ci montrait de vivacité. La chaleur naturelle de son âge (il avait tout au plus trente ans) donnait plus d'activité et d'étendue à ses projets réformateurs ; il est vraisemblable que, s'ils eussent été secondés par la France, la puissance stathoudérienne aurait disparu dès cette époque.

Gyzelaar avait reçu de la nature un esprit actif, une grande fécondité de moyens ; il luttait

avec avantage contre les circonstances les plus difficiles, et trouvait des ressources, où les autres ne voyaient que des obstacles.

Il appelait et concentrait, pour ainsi dire, sur sa tête, toute l'animadversion du parti d'Orange, et toute la haine de la cour stathoudérienne. Il eut la sagesse de se soustraire, par une fuite précipitée, à une vengeance implacable, et qui eût été horrible. Il se retira dans la Belgique, où il est encore.

Le pensionnaire de Harlem, M. de Zeeberg, était un homme sagé, et d'une conduite extrêmement modérée, versé dans la connaissance des lois et de la constitution. Il s'était acquis beaucoup de considération dans les états de Hollande ; il y avait constamment soutenu la cause de la liberté; car il est à remarquer que dans tous les tems, la ville de Harlem a été opposée aux Stathouders.

M. de Zeeberg était digne d'être placé, avec les deux autres, à la tête des affaires. Cependant, lorsque les sociétés populaires voulurent trouver des torts à ces mêmes magistrats dont la conduite avait été, quelque tems auparavant, si vivement applaudie, c'est M. de Zeeberg qui fut attaqué avec le plus de violence. Il se retira à Harlem, où il dut sa tranquillité à la réputation de modération qu'il s'était acquise parmi les stathoudériens : on se borna à lui ôter ses places.

Après ces trois hommes qui ont joué les premiers rôles, on trouve encore ;

Le célébre Paulus, fiscal de l'amirauté de Meuse, ou ministre de la marine. Il était très-jeune encore quand il entra dans les emplois,

où son génie trouva l'occasion de se développer de la manière la plus utile à sa patrie.

Lorsque le département de la Meuse fut confié à ses soins, la Hollande était menacée d'une guerre avec l'Angleterre. La marine était ruinée par le système soutenu des Stathouders, qui ne songeaient qu'aux troupes de terre, et ne tenaient aucun compte des forces de mer. Les circonstances étaient pressantes.

M. Paulus dirigea ce grand ouvrage; introduisit dans les travaux de l'amirauté, un ordre, une économie, une activité inconnue jusqu'à lui. Il anima du même esprit l'amirauté d'Amsterdam; et l'on fut étonné, au bout de deux ans, de voir la marine hollandaise sortir, pour ainsi dire, de ses ruines, forte de quarante vaisseaux de ligne, presque tous de nouvelle construction.

Sa conduite était si sage que, quoiqu'il ne déguisât pas ses opinions, les stathoudériens osaient à peine le blâmer. Son intégrité leur en imposait; et son mérite était si universellement reconnu, il avait tellement gagné l'affection de tous ceux qui étaient à ses ordres, son ascendant les dirigeait si bien, et les habitans de Rotterdam, ville très-stathoudérienne, le voyaient avec une telle vénération, enfin, on sentait tellement le besoin d'un homme doué de talens supérieurs, qu'aucune intrigue n'aurait osé disgracier un homme qu'on craignait ne pouvoir remplacer.

Il fut, jusqu'au dernier moment, l'ame du parti patriotique: rien d'important ne se terminait sans son avis. Combien n'a-t-il pas gémi de l'abandon de la France? combien de reproches courageux n'a-t-il pas adressés au ministre chargé de ses intérêts? combien de fois ne l'a-t-il

pas averti de la marche de l'armée prussienne, en demandant à grands cris les troupes promises, et jamais envoyées, au camp de Givet.

Enfin, lorsque tout fut consommé, et que l'ambassadeur anglais eut demandé son éloignement, on desira en France de connaître un homme d'une aussi haute réputation. Il vint à Versailles, où il fut accueilli avec distinction. Il y avait porté sa franchise, cet esprit de liberté et d'indépendance qui sait mal déguiser la vérité. Il fit des reproches, qu'on écouta sans y répondre. On lui demanda des renseignemens et des conseils tardifs. Il alla visiter quelques-uns de nos ports, en jugea les travaux, et quitta la France, en disant qu'il se faisait fort de créer une nouvelle marine à cette puissance, avec ce que coûtaient les malversations.

Paulus a eu le bonheur de voir renaître la liberté de son pays. La première assemblée constituante qui se tint à la Haye, l'élut président à l'unanimité. On a dit qu'en remplissant ses fonctions, il fut saisi d'un rhume violent qui le conduisit en peu de jours au tombeau.

Le dernier dont nous parlerons, est le citoyen Schimmelpenninck, aujourd'hui ministre batave à Paris.

Fort jeune, quand les mouvemens révolutionnaires commencèrent à éclater en Hollande, il s'était cependant déjà distingué par un excellent ouvrage sur une matière extrêmement importante et délicate, *De imperio populari, ritè temperato*, imprimé en 1784 : ouvrage où brillent une grande force de raison, une connaissance approfondie des lois des républiques anciennes, une érudition solide, et des idées de liberté, qu'il y avait de la hardiesse à publier

sous un gouvernement qui tendait au despotisme.

Déjà il exerçait à Amsterdam la profession d'avocat, la plus libre de toutes avant la renaissance de la liberté politique; et la plus honorable pour quiconque savait s'élever à la hauteur de ses nobles fonctions. Il avait en peu de tems obtenu les récompenses les plus flatteuses pour le talent et l'honnêteté. Il recevait les témoignages de la considération universelle, et voyait ses opinions faire autorité dans les tribunaux. On croyait nécessaire de s'assurer son suffrage dans toutes les affaires de quelque importance.

Aussitôt qu'il fut question dans Amsterdam, de réprimer le pouvoir stathoudérien, tout le monde prononça son nom.

On sent quel avantage lui donnaient dans toutes les discussions, ses premières habitudes, ses premiers travaux, et ses premiers succès : aussi, personne n'indiquait avec plus de précision, dans les momens difficiles et décisifs, et les pas qu'on pouvait faire, et les bornes qu'on devait respecter.

Jamais la cour stathoudérienne n'osa depuis, dans l'ivresse de son triomphe, rien tenter contre un homme si estimé de ses concitoyens. Il est donc resté dans Amsterdam, toujours respecté, toujours honoré, ami des principaux chefs du parti de la liberté, et sur-tout ami de Paulus. Beaucoup de rapports de caractère, de talens, de désintéressement, unissaient ces deux hommes.

Il avait servi la cause des anciens patriotes, il a servi celle de la dernière révolution, de tout son zèle, de tous ses moyens, en homme qui n'avait rien desiré plus ardemment, que de revoir son pays libre. Il a reçu une récompense

bien flatteuse de ses travaux : nommé ministre à Paris, c'est-à-dire, au poste le plus important de la république batave, comme l'ont jugé les habitans d'Amsterdam, qui l'auraient retenu parmi eux, s'ils ne l'avaient cru plus nécessaire encore auprès du puissant allié de leur patrie.

Il était utile, et peut-être intéressant, de présenter l'histoire abrégée et peu connue, parce qu'elle est encore trop récente, de la liberté, chez un peuple voisin qui en est digne, qui a eu le courage de lui faire tous les sacrifices, et qui s'est assuré le retour de ses plus brillantes destinées, en donnant l'exemple rare, et vraiment digne d'hommage, du plus religieux respect pour la foi publique et le crédit national; au milieu des changemens, ou du moins, des modifications successives de plusieurs révolutions intérieures.

De Hambourg, le . . .

Mon séjour en Hollande a été de très-courte durée; j'estime ce peuple dont la marine et l'industrie ont souvent rivalisé celles des Anglais, mais son flegme contraste trop avec mon caractère, et d'ailleurs, le climat de la Hollande ne m'est point favorable. Je suis maintenant à Hambourg, d'où je vous écris.

Hambourg est, depuis plusieurs années surtout, un des points les plus importans de l'Europe, non seulement pour le commerce, mais encore pour la politique. Cette ville n'est pas proprement un centre de négociations; mais au milieu de l'agitation universelle, elle est très-bien placée pour l'observation. C'est là qu'aboutissent la plupart des spéculations de commerce. On y reçoit avec célérité et exactitude, les nou-

velles de l'Allemagne et de tout le Nord. Il s'y est établi plus d'une intrigue, qui tient à la grande politique. Les ennemis de la France y ont encore, et pendant un certain tems, ses prétendus amis y ont eu leurs bureaux d'espionnage. C'est de Hambourg qu'ont été, et que sont même encore expédiés des approvisionnemens, tant pour la marine que pour les armées de terre de la plupart des puissances belligérantes, des chevaux, des fusils, des habillemens, des grains. C'est là enfin, que les émigrés ont trouvé un de leurs principaux refuges, et cette hospitalité qui leur a été refusée en beaucoup d'autres endroits.

Pendant quelques années, ils ont abondé à Hambourg et Altona, et dans les environs de ces deux villes, plus qu'en aucune autre partie de l'Europe; ils y ont exercé toute sorte de professions, y ont obtenu toute sorte de secours, et y ont eu différens genres de succès. L'accueil qu'ils ont reçu des Hambourgeois, n'a pas été marqué, comme on pourrait le croire, au coin de l'inimitié pour la France. Dans le fait, ces Hambourgeois ne sont ni Anglais ni Français: ils sont *commerçans*; ce qui est dans tous les pays, le synonyme de *cosmopolites*. Ils s'attachent à ceux qui servent le mieux leurs spéculations intéressées, à ceux avec lesquels ils peuvent établir les relations les plus fructueuses; et sous ce rapport, dans des tems ordinaires, la France a peut-être quelques droits à leur préférence. Ils en tirent des denrées coloniales, des vins, des eaux-de-vie; ils lui fournissent une grande partie des marchandises du Nord, et c'est dans la place de Hambourg, que se solde

une grande partie de ses comptes avec le reste de l'Europe.

Ce serait donc être injuste que d'attribuer à la malveillance l'accueil que les émigrés ont trouvé à Hambourg et dans les environs. Il a été produit par cet intérêt qu'inspire le malheur, même mérité, lors sur-tout qu'il est supporté avec courage. Ils ont même fait reconnaître dans leur nation, des qualités qu'on ne soupçonnait pas. Les Hambourgeois les ont secondés dans leurs efforts, et leur bonhommie native, loin de s'effaroucher de leur frivole élégance, les a conduits à la prendre pour modèle. Ils ont laissé naturaliser chez eux les cafés, les restaurateurs, les cabinets de lecture, les bals, et jusqu'aux spectacles français. Ceux-ci ont été chargés de décorer leurs édifices; ceux-là, de dessiner leurs jardins; d'autres, d'élever leurs enfans. On a vu souvent les vaincus prendre les mœurs, les habitudes, le langage des vainqueurs. Les Hambourgeois présentent un spectacle unique dans le monde, celui d'un peuple qui se laisse, pour ainsi dire, réformer par ceux auxquels il accorde un asyle.

Tout semblait préparé pour que cet asyle fût utile à ceux qui le recevaient, sans être onéreux à ceux qui l'accordaient. Hambourg est une ville très-populeuse, très-féconde en moyens de s'enrichir, ou du moins de s'occuper utilement. On y respire avec l'air, le goût des spéculations. Il en fallait moins pour alimenter l'activité française.

A Hambourg, la police peut servir de modèle à beaucoup d'égards. On y sent à chaque instant la protection du gouvernement, tout faible qu'il est, et on n'apperçoit presque ja-

mais sa surveillance inquiétante. Il y régne une liberté qui, graces à l'influence d'un climat froid et nébuleux, ne dégénère presque jamais en licence; une égalité telle que peut la comporter une grande réunion d'hommes dans une étroite enceinte. Comme on y est obligé de ménager tout le monde, on n'ose afficher de prédilection pour personne; de-là, cette tolérance pour toutes les opinions qui ne se prononcent pas d'une manière trop bruyante; de-là, la rareté de ces rixes qui troublent souvent, à des latitudes plus méridionales, des cités beaucoup moins grandes. La multiplicité des émigrés n'a point altéré cette partie précieuse des mœurs hambourgeoises. Comme on leur a laissé la faculté de faire tout ce qui était innocent, loin d'avoir la tentation des excès, ils n'en ont eu que le scrupule. Une autre cause de cette tranquillité qu'ils n'ont pas troublée, c'est qu'à Hambourg, il n'y a proprement ni oisifs, ni nécessiteux. Les uns sont conduits au travail par l'occasion et le besoin; les autres, grace à l'admirable institution de l'établissement en faveur des pauvres, trouvent des ressources et des asyles. Voilà donc deux grandes sources de désordres taries, l'oisiveté et la misère. Les émigrés ne se sont pas trouvés assez nombreux pour déranger cet ordre, et ils en ont profité, les uns pour se créer des ressources, les autres pour échapper à l'absolue indigence; et les deux vertus les plus précieuses à l'humanité, ont trouvé à s'exercer; d'une part la bienfaisance, de l'autre, la reconnaissance.

Cette apologie du peuple hambourgeois ne s'étendra pas en totalité à son gouvernement. Celui-ci a de graves torts à se reprocher. Il en est un que la France ressentira long-tems, et

que le sénat d'Hambourg n'a pas encore réparé. C'est assez désigner l'arrestation et l'ex-tradition des fugitifs irlandais. On sait que ce double délit a entraîné la rupture de tous les rapports politiques entre la ville de Hambourg et la République française. Le sénat avait tenté de le justifier dans un très-long mémoire. La réponse sévère et laconique du premier Consul l'a consterné, mais ne l'a pas converti. Il a cru le gouvernement français désarmé, lorsque, par un mouvement de générosité, il a implicitement étendu à la petite république de Hambourg, la levée de l'embargo qu'il avait mis sur tous les vaisseaux neutres. Les Hambourgeois qui ne vivent que pour le commerce, voyant leur activité rendue à sa liberté, ont cru n'avoir plus rien à réparer, parce qu'ils n'avaient plus rien à craindre.

Copenhague, le . . .

Vous aurez sans doute été surpris de n'avoir pas reçu de mes nouvelles depuis un mois; une incommodité assez grave m'a retenu à Hambourg plus long-tems que je ne comptais y rester. J'en suis enfin parti, et depuis quinze jours je suis ici, où je continue mes observations. J'y resterai quelque tems. Si vous voulez me donner de vos nouvelles, vous pouvez adresser vos lettres à votre chargé d'affaires qui me les remettra.

Le Danemarck, non compris le duché de Slesvick, qui a son gouvernement particulier, est divisé en sept grands bailliages, dans lesquels on compte 68 villes, dont un grand nombre pauvres et petites. Plusieurs pays dont nous

avons parlé dans nos numéros précédens, font partie de cet État ; ce sont :

1°. Au Nord, la Norwège ; plus haut, l'Islande ; dans un éloignement plus considérable, les îles de Fero, et enfin le Groënland qui touche au pôle arctique, ou du moins aux glaces éternelles.

2°. Au midi, le duché de Holstein compris dans le cercle de la Basse-Saxe, par conséquent soumis, dans plusieurs circonstances, à la juridiction de l'Empire germanique, en dernier ressort.

3°. En Asie, Tranquebar et ses dépendances, sur la côte de Coromandel ; plusieurs loges ou petits établissemens sur d'autres côtes, et en outre, les îles de Nicobar, à l'entrée du golfe de Bengale.

4°. En Afrique, une étendue de 50 milles danois, ou 80 lieues de France, sur la côte de Guinée.

5°. Aux Antilles, les îles de Sainte-Croix, de Saint-Thomas et de Saint-Jean.

En Danemarck, les hommes sont en général grands et forts, leur teint animé et sain, leurs yeux peu vifs, leurs cheveux blonds ; les femmes ordinairement blondes aussi, ont la peau très-blanche et très-fine, le teint éclatant, le regard un peu langoureux ; elles sont grandes et assez bien faites. Les Danois, sans avoir ce degré de pesanteur qu'on attribue à tel autre peuple, sont bien éloignés de la légéreté : il le faut attribuer à l'abondance et à la nature des alimens lourds et farineux dont ils se nourrissent ; à la pesanteur et à l'humidité de l'air qu'ils respirent. Ils ont de la patience, savent persévérer, résister à l'adversité, et surmonter les obstacles. Ils sont bons, honnêtes, bienfaisans,

et véritablement hospitaliers. On serait peut-être en droit de leur reprocher trop d'admiration et d'enthousiasme pour tout ce qui vient de l'étranger, et en même tems trop de défiance d'eux-mêmes. Ils aiment beaucoup leurs aises et même le luxe : c'est un vice national chez les Danois et ailleurs : mais ce qu'on trouverait plus difficilement chez d'autres peuples, il s'y commet peu de vols, les assassinats sont des crimes rares, et les soulèvemens presqu'inconnus.

La population des états de Danemarck, en Europe, était, en 1796, de 2,444,535 individus; savoir :

Danemarck, 872,500.
Norwège, 897,874.
Duchés de Slesvick et de Holstein, 617,884.
Islande, 46,201.
Iles de Fero, 4,754.
Groënland, 5,122.

Le nombre des naissances est à celui des vivans, dans la proportion d'un à 32, parce qu'on ne peut compter que deux ou trois naissances par mariage; en revanche, le nombre des morts n'est à celui des vivans, que comme 1 à 38. En général, la population de ce pays est bien loin d'être proportionnée à l'étendue de son territoire; mais les efforts constans du gouvernement actuel, la paix sans altération, dont a joui le Danemarck, et qu'il recouvrera sans doute après cet orage passager, dans lequel il a su maintenir sa gloire, et mériter l'estime de toute l'Europe; le peu de dissipation qu'ont heureusement, quoi qu'on en dise, les habitans de ce pays à l'insurrection, la sûreté et les avantages dont y jouissent les étrangers, tout

concourt

concourt à augmenter la population, qui ne peut que s'accroître de plus en plus.

Les nobles, en Danemarck, ont des privilèges, mais peu considérables : la noblesse d'ailleurs s'y acquiert aisément, et il suffit d'être propriétaire de grandes terres, ou d'avoir un titre, pour jouir de la plus grande partie des droits qui y sont attachés.

On jouit de tous, si l'on possède à-la-fois une terre et un titre. Les comtes et les barons seulement, forment une classe particulière, et ont quelques priviléges au-dessus des autres ; mais ils sont généralement trop justes et trop sages, pour exiger ou même desirer des distinctions, dont le mérite et les talens se trouveraient humiliés. Si les nobles sont en possession de la plupart des places lucratives et des charges éminentes, ce n'est guères qu'une suite naturelle de la forme du gouvernement. Comme le duché de Slesvick est, sous plusieurs rapports, réuni à celui de Holstein, et conséquemment gouverné plutôt d'après des principes allemands, que suivant l'esprit des lois du Danemarck, la noblesse y jouit de plus de priviléges. (Le recueil de ces priviléges vient de paraître dans une édition très-soignée, *in*-4°.

Pendant un assez long-tems, ce fut une fureur presqu'universelle de courir après les titres, bien plus qu'après les dignités. Cette manie semble passée de mode, et aujourdhui, mieux qu'autrefois, on apprécie le titre de bon citoyen. L'ordonnance qui règle les rangs et qui les divise en neuf classes, et chaque classe en plusieurs degrés, est cependant en pleine vigueur. Indépendamment de dix pour cent que les fonctionnaires publics en général payent sur leurs

appointemens, chacun est encore soumis à un impôt, à raison de son titre.

Quoique par la loi fondamentale de 1660, le pouvoir monarchique soit limité à l'égard de la religion, et de quelques autres objets qui regardent principalement la personne du roi, cette loi n'ayant point déterminé de moyens coactifs pour les cas où quelque roi de Danemarck outre-passerait les bornes qu'elle prescrit, on peut regarder ce gouvernement comme une des monarchies les plus absolues qui existent. Cette loi fixe également l'ordre de succession au trône; elle y admet les filles, mais seulement à défaut de lignée mâle. Le roi y est déclaré majeur à l'âge de treize ans accomplis.

Les deux principaux ordres de chevalerie sont, celui de l'Éléphant et celui de Dannebrog; les chevaliers du premier, dont le nombre est fixé à trente, portent ordinairement le cordon bleu. Cet ordre est un des plus anciens et des plus estimés de l'Europe.

Les chevaliers du second ont pour marque distinctive un cordon blanc à lisières rouges; leur nombre est aussi déterminé; jamais on n'a plus respecté qu'aujourd'hui ces deux institutions.

La religion dominante de l'État est la luthérienne; les autres cultes chrétiens et le judaïsme y sont non-seulement tolérés, mais même spécialement protégés. L'Église est gouvernée par six évêques, et dans le Sleswick, par un surintendant; elle compte en totalité dix-huit cents pasteurs.

Je renvoie à une première lettre, des détails sur le gouvernement du Danemarck.

Le gouvernement de Danemarck, quoique constitué sur le despotisme le plus illimité, offre, sous plusieurs rapports, d'utiles modèles.

Un État entouré de puissans voisins, dont les uns ne peuvent être trop ménagés sans que les autres ne s'en offensent; un État qui a de vastes côtes, une navigation très-étendue, une trentaine de vaisseaux de ligne, environ 75,000 hommes de troupes; un État qui, par ses colonies disséminées sur tout le globe, et son vaste commerce, a des relations avec tous les autres, et qui néanmoins est parvenu à éviter la guerre pendant plus de soixante ans, est assurément un phénomène que doivent admirer la philosophie et la politique.

Il est sur-tout frappant au milieu de cet incendie universel, auquel aucun autre État n'a pu échapper. La fortune seule ne peut l'expliquer; ne soyons pas assez injustes pour refuser à la sagesse la part qui lui appartient.

Par un hasard heureux, que les monarchies doivent envier au Danemarck, ce royaume a eu depuis 1660, six despotes, et n'a pas eu un seul tyran; Delà, cette douceur de mœurs, ce calme habituel qui prévient les querelles, les insurrections, les prétentions exagérées, et toutes les causes de guerres intestines ou étrangères.

Le choix éclairé de Frédéric V porta à la tête du gouvernement danois, le comte de Bernstorf, dont l'administration toujours prudente, et quelquefois vigoureuse, en assurant la prospérité du pays au-dedans, n'a pas été sans éclat au-dehors.

Héritier de son nom et de ses qualités, son neveu, que le Danemarck pleure encore, a tenu les rênes dans les tems les plus difficiles; et c'est à lui que ce royaume doit l'avantage d'avoir traversé tous les orages qui agitent l'Europe depuis dix ans, sans en avoir été atteint.

Les hommes d'un mérite éminent, lorsqu'ils ont occupé de grandes places, n'entrent pas tout entiers au tombeau. Quand ils ne seraient pas complettement remplacés, leurs principes leur survivent, et leur ombre semble présider encore aux opérations du gouvernement qu'ils ont dirigé.

Telle a été la destinée du dernier comte de Bernstorf. Le Danemarck n'a pas son équivalent; mais pour nous servir d'un mot que les noms de Turenne et de Sévigné ont annobli, le Danemarck a sa *monnaie*.

Un de ses fils a, pour ainsi dire, hérité de son ministère principal, celui des affaires étrangères; et pour être son digne successeur, il ne lui manque peut-être que son expérience et cette marche assurée que donne la longue habitude des affaires, qui appelle la confiance, et qui l'inspire.

A côté de lui paraît le comte de Schimmelmann, qui est spécialement chargé du ministère des finances, dont le nom seul réveille l'idée de toutes les qualités estimables, et dont l'influence, qui ne saurait être trop grande, ne trouve de bornes que dans la modestie.

Le conseil du roi a encore deux autres sujets distingués à citer, les deux Reventlow, le comte Chrétien, et le comte Cay. Le premier, à des lumières et aux intentions les plus pures, joint peut-être un peu trop de penchant pour

l'autorité arbitraire et l'esprit de système, et les affaires de l'intérieur qui lui sont spécialement confiées, s'en ressentent. Elles sont préparées pour le conseil du roi, par deux hommes auxquels leurs talens, leur place et leur caractère donnent beaucoup d'influence; l'un président, l'autre membre de la Chancellerie danoise; le chambellan Moltke, à qui le prince royal témoigne beaucoup de confiance, et M. de Colbixrusen, philosophe éclairé, dont cependant, depuis peu, la réputation a été ternie par quelques actes d'intolérance.

Le second, le comte Cay Rventlow, a la tête froide et saine, et de la philosophie. Dans un âge peu avancé, il a déjà l'expérience; il a voyagé avec fruit; il a rempli avec distinction quelques missions diplomatiques, et n'est point étranger à l'économie politique, dont il s'occupe essentiellement.

Le prince de Holstein Augustenbourg, gendre du roi, tient aussi sa place dans le conseil. Il professe, dit-on, des principes aussi patriotiques qu'on peut en attendre d'un prince placé si près du trône. Il a des mœurs libérales, le goût des sciences et des arts, et a la direction principale de tout ce qui est de leur ressort.

Le prince royal qui préside au conseil, veut en général le bien de son pays, et se prête à toutes les mesures qu'on lui propose pour l'opérer; mais, né avec des dispositions militaires que l'éducation a développées, il se borne à la direction suprême de tout ce qui tient aux armées de terre et de mer, et il est secondé par son beau-père, le prince Charles de Hess-Cassel, généralissime des troupes, et commandant

général dans les duchés de Sleswick et de Holstein.

On sait que tous les actes du gouvernement s'expédient toujours au nom de Christiern VII.

Tels sont les hommes principaux dont dépendent en ce moment les destinées du Danemarck. Patiens et circonspects, quelquefois prévoyans, ils ont assez habilement sauvé leur pays des dangers qui le menaçaient. Sans doute leur administration, dans ces derniers tems sur-tout, n'a pas été exempte de fautes ni d'erreurs; mais il faut les attribuer en grande partie à la position géographique, et à la médiocrité de l'État qu'ils gouvernent.

Placé trop à portée de deux grandes puissances qui ont joué un rôle principal dans la coalition, le Danemarck a presque toujours su se soustraire à leur dangereuse influence, repousser leurs insinuations, braver leurs menaces. Et cependant il est bien difficile aux grandes puissances de tenir constamment la balance égale entre deux partis qui les sollicitent tour-à-tour. Sans doute, l'intérêt bien entendu du Danemarck lui a imposé cette prudente neutralité dont il a conservé toutes les apparences. Qu'aurait-il gagné à la guerre? et que ne risquait-il pas d'y perdre? En vain l'Angleterre, à laquelle il est lié par tant de rapports, a constamment réclamé son adhésion à la grande ligue, en vain la Russie, sa redoutable voisine, a menacé, plus d'une fois, des côtes ouvertes de toutes parts à l'invasion.

Heureusement pour le Danemarck, l'arrogance même de ces sollicitations en a détruit l'effet. Les défenseurs de la cause commune lui ont donné des griefs plus multipliés que la na-

tion même contre laquelle ils voulaient qu'on s'armât, et l'ont raffermi dans ses principes. Il n'a qu'à s'en applaudir. Malgré les corsaires des deux principales puissances belligérantes, qui infestaient toutes les mers, jamais sa navigation n'a été plus étendue, jamais son commerce plus florissant. Les marchandises des deux mondes ont afflué dans ses ports. Les négocians, les armateurs de sa capitale et de ses places maritimes, sont parvenus à un degré d'opulence dont il n'y avait pas encore eu d'exemples.

C'est un de ces miracles qu'on n'attend guères de la faiblesse. Elle ne marche pas toujours avec la prudence. Le Danemarck a su les combiner. D'ailleurs, au milieu de cette crise, qui le laissait presqu'isolé en Europe, il a senti le besoin de se rapprocher d'une grande puissance; il s'est abandonné à la direction de la cour de Berlin; et cette cour, joignant une attitude imposante à une conduite circonspecte, lui a servi à-la-fois d'égide, de modèle et d'excuse.

La scène vient enfin de changer encore pour son bonheur. Ces coalisés si formidables pour lui, et qui croyaient l'être même pour la France, se sont divisés. Paul Ier., qui naguères cherchait par-tout des alliés pour les Anglais, cherche à présent par-tout à leur susciter des ennemis. Il n'a pas eu de peine à associer à son animosité le jeune roi de Suède, déjà indigné des insolences anglaises auxquelles son pavillon n'avait pas échappé. L'on croit que le Danemarck va servir la *cause des puissances maritimes*, à laquelle l'orgueil britannique fait courir bien plus de dangers que les principes français n'en ont jamais fait courir à la *cause des rois*.

Le gouvernement danois ne sera plus accusé de pusillanimité, quand il ne cédera qu'à de pareils motifs, quand il n'obéira qu'à de pareilles influences.

On a récemment blâmé une ordonnance contre la presse, qui paraît peu conforme à la modération habituelle des principes du gouvernement danois.

Qu'il fasse disparaître ce signal d'intolérance dont tant d'autres indices annoncent qu'il s'éloigne; qu'il perfectionne quelques-unes de ses institutions salutaires; qu'il en réforme quelques-unes de vicieuses; qu'il achève sur-tout d'effacer les traces de cette servitude personnelle qui souille encore plusieurs de ses domaines; qu'il ne prenne d'autre part à l'alliance offensive à laquelle on vient de l'appeler, que celle qui sera nécessaire pour assurer la liberté des mers; et son gouvernement pourra conserver sa réputation de sagesse; et ses sujets, en dépit de leur despotisme constitutionnel, pourront continuer d'être heureux, ou croiront du moins l'être.

Mon intention était de passer tout le printems en Danemarck, mais je profite de l'occasion d'un vaisseau qui va faire voile par la Norwège, pour visiter ce royaume si peu connu des voyageurs. Je pars donc, vos lettres me parviendront à Berghen, où j'ai l'intention de me fixer.

Berghen en Norwège, le.....

Vous me demandez quelques détails sur le pays que j'habite, et dont, dans le midi de l'Europe, on ne prononce le nom qu'en grelotant. En voici quelques-uns qui ne peuvent pas

être sans [illegible]
loin de [illegible]

D'abord, [illegible]
des [illegible]
s'étend [illegible]
elle est [illegible]
mum, [illegible]
phi[illegible]
son [illegible]
donc en [illegible]
est le [illegible]
sur cette [illegible]

Il est [illegible]
telle [illegible]

Il y a [illegible]
quant [illegible]
grande [illegible]
Norwège [illegible]
d'A[illegible]
Dro[illegible]
partie [illegible]
très [illegible]
sant; [illegible]
Les [illegible]
seraient [illegible]
entrant [illegible]
qui pourrait [illegible]
l'Europe, [illegible]
sons [illegible]
pagne [illegible]
sur-tout [illegible]
plus imp[illegible]
pour la cons[illegible] tra
être, dans [illegible]
nous [illegible] Norw
[illegible] trai

Le gouvernement danois ne sera plus accusé de pusillanimité, quand il ne cédera qu'à de pareils motifs, quand il n'obéira qu'à de pareilles influences.

On a récemment blâmé une ordonnance contre la presse, qui paraît peu conforme à la modération habituelle des principes du gouvernement danois.

Qu'il fasse disparaître ce signal d'intolérance dont tant d'autres indices annoncent qu'il s'éloigne; qu'il perfectionne quelques-unes de ses institutions salutaires; qu'il en réforme quelques-unes de vicieuses; qu'il achève sur-tout d'effacer les traces de cette servitude personnelle qui souille encore plusieurs de ses domaines; qu'il ne prenne d'autre part à l'alliance offensive à laquelle on vient de l'appeler, que celle qui sera nécessaire pour assurer la liberté des mers; et son gouvernement pourra conserver sa réputation de sagesse; et ses sujets, en dépit de leur despotisme constitutionnel, pourront continuer d'être heureux, ou croiront du moins l'être.

Mon intention était de passer tout le printems en Danemarck, mais je profite de l'occasion d'un vaisseau qui va faire voile par la Norwège, pour visiter ce royaume si peu connu des voyageurs. Je pars donc, vos lettres me parviendront à Berghen, où j'ai l'intention de me fixer.

Berghen en Norwège, le.....

Vous me demandez quelques détails sur le pays que j'habite, et dont, dans le midi de l'Europe, on ne prononce le nom qu'en grelotant. En voici quelques-uns qui ne peuvent pas

être sans intérêt, même pour ceux qui vivent loin de nous.

D'abord, vous savez que la Norwège est un des royaumes les plus étendus de l'Europe. Elle s'étend du 57ᵉ degré de latitude au 71ᵉ; mais elle est fort inégale dans sa largeur. Son *maximum*, dans ce genre est de 60 milles géographiques [plus de 100 lieues de France], et son *minimum*, environ 9 milles; elle contient donc en tout environ 6,966 milles carrés. Quel est le nombre d'hommes condamnés à végéter sur cette immense surface?

Il est moindre que celui des habitans de telle ou telle capitale. Il ne dépasse pas 724,000.

Il y a cependant, quant à la population et quant aux ressources de tout genre, une grande différence entre le nord et le midi. La Norwège se partage en quatre diocèses; ceux d'Aggerhus, de Christiansand, de Bergen, de Drontheim. Les trois premiers occupent la partie méridionale de la Norwège. On y vit très-passablement. Le commerce y est florissant; l'agriculture n'y est pas trop négligée. Les dédaigneux habitans du midi de l'Europe seraient tout émerveillés, par exemple, en entrant dans le beau port de Christiansand, qui pourrait contenir toutes les marines de l'Europe; en visitant quelques-unes des maisons de Christiana, quelques maisons de campagne des commerçans de cette ville, celle sur-tout de Mr. An[illegible]er, où on a tiré le par[illegible] plus imposant des grands effets de la [illegible]is de pour la construction d'un jardin unique [illegible] être, dans son espèce. Ils conviendraient [illegible] nous connaissons aussi les douceurs de la [illegible]

le luxe même, et que nous ne sommes pas tout-à-fait étrangers au goût.

Bergen, ville de 24.000 ames, est sur-tout digne de quelque attention par son commerce, qui s'étend à presque toute l'Europe.

Pousserons-nous jusqu'à Drontheim, qu'on nomme quelquefois comme la capitale de la Norwège, quoiqu'elle ne soit que la troisième ville? Drontheim n'est pas non plus à dédaigner; il y a tel étranger qui y a passé plusieurs années, et qui en est parti avec beaucoup de regrets. On y est si bon, si obligeant, si hospitalier; on y vit à peu de frais, sans se prescrire beaucoup de privations. Croira-t-on, par exemple, que dans cette ville de huit à dix mille ames, il y a quarante équipages?

Mais au nord de Drontheim, il faut en convenir, on approche des bornes de la nature animée. C'est là que commence, non pas encore la Laponie, mais la Finnmark, dont les habitans sont un peu moins à plaindre que les Lapons, proprement dits, parceque du moins ils ont des habitations fixes, connaissent l'agriculture, et tiennent encore un peu à la civilisation de l'Europe. Quant aux Lapons eux-mêmes, dont les plus septentrionaux font partie de la Norwège, qui ne connaît pas et leur petite stature, et leur vie errante, et leurs travaux, et sur-tout leurs rennes, qui sont peut-être les plus précieux animaux que la nature ait donnés à l'homme, comme pour compenser la sévérité à laquelle elle traite d'ailleurs ceux qu'elle [illegible] près du pôle?

Vou[illegible] extrémité la plus orientale de la Laponie pays[illegible]ise, est placé le fort de Wardus. Il y a un [illegible]mmandant, une petite garnison, quelques

autres employés du roi. Dans ce coin obscur et glacé du monde, où la poste, partant de Drontheim, n'arrive souvent qu'au bout de deux mois, eh bien! là aussi, on connaît l'ambition et l'amour; on y brigue de l'avancement; on y brigue la faveur des belles. Il est vrai qu'on n'y est gêné ni par l'embarras du choix, ni par le nombre des rivaux.

Un peu moins au nord, mais très-près du cercle polaire, il y a quelques habitations d'hommes civilisés. Des jeunes femmes qui ont eu à Drontheim, par exemple, une éducation soignée, et qui, loin de se croire à plaindre d'être reléguées au milieu des déserts et des frimats, ne conçoivent pas comment on peut se plaire dans les villes, et sur-tout dans les capitales,

Dans sa partie habitée, la Norwège a des ressources de presque tous les genres; car par-tout la population et l'industrie s'appellent réciproquement.

Les pêches sont tellement productives, qu'avec ce qu'elle en tire, elle peut payer toutes ses impositions, et même toutes les marchandises qu'elle reçoit de l'étranger.

Il y a près de la province suédoise du Semp-terland, une mine de cuivre, d'où l'on retire un million de livres tous les ans.

Le fer de Norwège est inférieur à celui de Suède; mais on en exporte une grande quantité.

Parlerons-nous des mines d'argent de Kongsberg, dont le produit suffit à peine aux frais de son exploitation.

Une richesse bien plus réelle de la Norwège, ce sont ses bois. Qu'on en juge par ce trait : en

1799, année où l'énormité du fret découragea tous les genres d'expéditions maritimes, il es sorti des ports de Norwège, 1,057 chargemens de poutres et de planches, qui ont occupé 167,414 tonneaux.

Et les grains, ce premier moyen de subsistance pour les hommes (en Europe s'entend), comment la nature et l'industrie ont-elles traité les Norwégiens à cet égard? Ils n'en manquent, que parce que la dixième partie de leur sol cultivable n'est pas en valeur. Cependant les contrées méridionales de la Norwège ont quelquefois du blé à exporter; et la facilité illimitée d'importer, qui a été accordée en 1788, écarte la disette de tout le pays.

Avec plus d'encouragemens encore, la Norwège prospérerait davantage. Mais on dirait presque que le gouvernement, d'ailleurs si sage, du Danemarck, craint de rendre les Norwégiens redoutables, en les rendant trop heureux. A la vérité, il les ménage beaucoup relativement aux impôts; mais que de secours de tout genre il leur faudrait pour les aider à défricher un sol hérissé de rocailles, entrecoupé de criques, dont l'exploitation est si pénible, où les communications sont difficiles.

Les Norwégiens n'auraient pas besoin d'être fortement excités; ils sont actifs, laborieux, industrieux, bien plus que les Danois; mais leur pays, malgré les pêcheries, les bois, est pauvre, et il ne faudrait pas l'appauvrir encore par des mesures semblables à celle-ci. Le roi s'est déclaré tuteur-né de tous les mineurs de Norwège, et, à ce titre, il prend l'argent qui leur appartient, c'est sans doute pour le conserver; il leur en paye quatre pour cent, à

la vérité, mais ce sont des sommes enlevées à un pays qui n'a pas un écu à perdre.

Les Norwégiens sont, pour le commerce, en relation avec presque toute l'Europe. Ils reçoivent d'Angleterre, du charbon de terre pour leurs mines, de la faïence, et sur-tout beaucoup de pacotilles de marchandises anglaises, que les capitaines de navire, qui viennent chercher des planches sur leur lest, déposent furtivement sur ces vastes côtes, où il y a tant de baies, de ports, de criques abordables, tant de petites îles, de barques de pêcheurs.

La France fournit directement à la Norwège des vins, des eaux-de-vie, des soieries, des fruits, et sur-tout du sel, dont les Norwégiens ne peuvent se passer pour leurs salaisons.

Les Norwégiens tirent, d'ailleurs, du Danemarck, presque tous les autres objets d'utilité ou d'agrément.

Ils ne sont cependant pas sans industrie eux-mêmes.

Comme ils ont à leur portée tout ce qui entre dans la composition d'un navire, ils s'occupent beaucoup de la construction, et ils y excellent. Dès qu'un bâtiment est sorti de leur chantier, on le voit souvent, monté par un capitaine, deux matelots et un enfant, s'exposer aux voyages les plus périlleux.

Ils ont du marbre de plusieurs couleurs, blanc, noir, bleu, gris. Il y en a, dans le seul diocèse de Bergen, sept carrières qui sont en exploitation.

Ils ont des verreries, d'où sortent d'assez beaux cristaux, et même de jolis lustres, et pour l'encouragement desquelles, l'entrée de

tous les verres étrangers est interdite depuis 1760.

Ils ne manquent pas non plus d'établissemens relatifs aux progrès des arts et des sciences. A Christiana, il y a une école de mathématiques militaires, et une société économique.

A Drontheim, une société des sciences, dont l'évêque de Schœnheiter, homme estimé en Danemarck, pour ses vertus et la pureté de son zèle, est vice-président par titre, et par goût, un des membres les plus actifs.

Un gymnase à Bergen, une école de minéralogie à Konsberg, des sociétés d'agriculture à Bergen et à Christiana.

Ils fabriquent d'assez bons draps à Christiana, et à Mosa, de l'acier, de la poudre à canon, du papier; il y a même, à Mosa, une fonderie de canons.

Ce n'est pas tout: ce pays, si souvent inabordable, si dentelé dans les côtes, si coupé de criques, de torrens, de rivières sans gué, sans bacs et sans ponts; dont la surface n'est qu'une suite, presque non interrompue, de montagnes plus ou moins inaccessibles, et des vallons dont beaucoup sont des précipices, ce pays est connu par son gouvernement, avec autant de détail que pourrait l'être le pays le plus favorisé de la nature. Peu de cartes en Europe, approchent de la perfection de celles de la Norwège, du moins jusqu'à une cinquantaine de lieues au nord de Drontheim. Qu'on fasse attention à la peine qu'exige le lèvement des plans dans une pareille contrée, aux dangers auxquels il expose, et l'on sentira tout le mérite de cette précision. Ce travail se continue sous la direction d'un bureau auquel préside,

à Copenhague, un des marins danois les plus éclairés, le commandant de Lœwenœu.

Apprenez enfin, pour achever cet informe tableau, apprenez que, depuis huit ou dix ans, on a pris le parti le plus sûr, pour avoir, sur tout l'intérieur de la Norwège, les détails topographiques les plus exacts et les plus circonstanciés. Il paraît, tous les mois, à Christiana, un *journal* dit topographique, où sont consignées toutes les descriptions que chaque curé est obligé d'envoyer de sa paroisse, que chacun des capitaines fait faire du canton dans lequel il est établi avec sa compagnie. A ces descriptions, sont joints souvent des plans qui les complètent.

Y a-t-il beaucoup de pays policés, où plus de moyens d'instruction, et même de prospérité, soient réunis? et croira-t-on encore, dans le reste de l'Europe, que les Norwégiens sont des demi-barbares?

Besestes en Islande, le.....

Vous m'avez demandé quelques détails nouveaux sur deux contrées bien éloignées du centre de l'Europe, et heureusement oubliées au milieu des agitations qui déchirent cette partie du globe, l'*Islande et le Groenland*. Ces deux pays, qui sont comme perdus dans les glaces du nord, ne sont nullement indignes des observations du philosophe, du moraliste, du politique même.

On peut y retrouver quelques traces primitives de cette nature humaine, tour-à-tour si dénigrée, si exaltée, et par-tout si défigurée, ou du moins si méconnue.

Je vous épargne des détails qui se trouvent

par-tout, sur la situation géographique, sur l'origine, sur l'histoire fabuleuse de l'Islande. Je me borne à son état actuel.

Sa population peut s'élever à 45 ou 46 mille ames. Elle est répandue dans toute l'île, mais sur-tout vers les côtes; car il n'y a peut-être pas une seule habitation à vingt milles danois autour du mont Hécla; cependant ce fameux volcan ne jette plus de feux qu'à de longs intervalles. Souvent même il ne sort de son cratère aucune fumée.

Ce n'est pas, à beaucoup près, le seul volcan qu'il y ait ou qu'il y ait eu en Islande. La surface de cette île en est hérissée; des naturalistes prétendent même qu'elle doit son origine au bouleversement produit par les explosions de quelques volcans. Mais ce même fléau qui crée, menace souvent de la détruire. Ses habitans frémissent encore du danger qu'ils coururent en 1783 et 1784, et au souvenir de toutes les calamités qui les accablèrent; éruptions de volcans, tremblemens de terre, débordemens, exhalaisons de soufre et de substances fétides qui empoisonnaient l'air, et qui causèrent une peste aussi fatale aux hommes qu'aux animaux..... Jamais pays ne fut tourmenté par plus de maux à-la-fois. Mais l'Islande n'est pas, comme la Calabre, sous un beau ciel, dans un pays fréquenté par les voyageurs de toutes les nations. Toute l'Europe a gémi sur les ruines de la Calabre; on n'a presque pas parlé des malheurs de l'Islande.

Les montagnes, plus ou moins élevées qui composent cette île presqu'en totalité, sont, pour la plupart, couvertes de neiges éternelles. C'est dans les vallées qu'elles forment, que les Islandais ont placé leurs habitations.

Ils ne sont pas aussi privés des douceurs de la vie qu'on le croit ordinairement. S'ils ont beaucoup de privations, ces privations ne sont pas des besoins, encore moins des inquiétudes; ils ne les sentent pas, ou les supportent.

Long-tems l'agriculture a été chez eux à-peu-près inconnue. Sous le dernier règne, on essaya de leur faire ce beau présent. Quinze familles, prises dans la Norwège et le Jutland, leur furent envoyées avec des instrumens de labourage; mais elles se dégoûtèrent, et revinrent peu après. On en fit, en 1770, une nouvelle tentative qui eut plus de succès. Dans ces derniers tems, un négociant, établi en Islande, a envoyé, trois années de suite, de *l'orge mûr* à Copenhague.

Les Islandais ont, au reste, tous les légumes qui peuvent supporter la froidure de leur climat. Ils ont quelques arbrisseaux à baies, quelques saules, mais d'ailleurs pas un seul arbre. Ils se chauffent de différentes manières, avec de la tourbe, avec un peu de charbon de terre, avec quelques bouleaux qui leur sont apportés de la Norwège. La Providence s'est aussi chargée de pourvoir à ce premier de leurs besoins, après celui de la nourriture. Il arrive périodiquement sur leurs côtes, sur celles du nord en particulier, et près de deux caps, dont l'un s'appelle *Cap-de-nord*, et l'autre *Langenas*, une grande quantité de bois, pins, sapins, melèses, genevriers, etc. qu'on présume être les dépouilles des vastes forêts de la Sibérie septentrionale. Mais comme les points principaux près desquels aboutit ce présent du ciel et de l'onde, sont éloignés de

toute habitation, ces bois s'amoncèlent pour la plupart, et pourrissent sans utilité pour personne. Ceux qui abordent près des côtes habitées, sont convertis en maisons, en canots, en navires : car il y en a de toutes les formes et des plus grandes dimensions.

Mais les deux principales ressources des Islandais sont les pêcheries et les moutons.

Les produits de leur pêche s'exportent au loin, et jusques dans la Méditerranée : ils consistent principalement en cabliaux qui abondent sur leurs côtes, presqu'autant que sur celles de Terre-Neuve.

Leurs moutons ne leur rapportent guères moins. Ils ont eu autrefois jusqu'à 500,000 têtes. Divers fléaux, venant tantôt des hommes, tantôt de la nature, en ont beaucoup diminué le nombre. Ils salent leur chair en grande quantité, et l'envoient sur-tout à Copenhague. Quelques moutons vivans y passent aussi vers l'automne, et figurent ensuite dans les festins de l'hiver suivant. Ils sont remarquables par leur taille et le bon goût de leur chair ; leur laine est grossière, mais les Islandais en tirent un grand parti. Ils en font des bas, des gants, des draps très-communs pour la consommation du pays ; ils en exportent une partie pour les paysans de l'île de Séeland et de la Scanie.

Ils ont une assez grande quantité de bêtes à cornes ; mais, chose remarquable, et non pas cependant unique en Europe, la plupart de leurs vaches sont sans cornes.

Les chevaux d'Islande sont de petite taille, mais vigoureux et pleins d'ardeur ; dans ces der-

niers tems, ils se sont multipliés fort au-delà des besoins des pauvres insulaires, et par conséquent à leur détriment. Ils pourraient au moins s'en nourrir; mais à la répugnance assez inexplicable qu'on a en général pour la chair du cheval, se joint le scrupule que des ministres fanatiques leur inspirent à cet égard.

Le duvet de l'oiseau précieux, connu sous le nom d'*édredon*, est une autre richesse des Islandais. Le gouvernement s'est occupé de l'augmenter pour eux, et non pas sans succès, dans ces dernières années. La récolte de l'édredon a été beaucoup plus abondante qu'autrefois.

Parlerons-nous d'un autre oiseau moins précieux, mais non moins connu, qui appartient presque exclusivement à l'Islande, de ces *gerfauts*, qui ne sont autre chose que des faucons blancs? Tous ceux que l'on prend sont pour le roi de Danemarck, qui en fait présent aux différentes cours. On doit se souvenir à Paris avec quel appareil l'envoyé de Danemarck présentait, chaque année, au roi très-chrétien, les gerfauts d'Islande, au nom du roi son maître.

Les Islandais ne sont pas, à beaucoup près, sans culture; ils ont même de rares dispositions pour tous les métiers, les arts et les sciences: on se rappelle qu'ils ont eu leurs littérateurs, leurs philosophes, qui en valaient bien d'autres. Aujourd'hui ils sont encore industrieux et très-adroits: on trouve parmi eux de fort bons artisans qui n'ont jamais sorti de leur île.

Mais ils sont bien mal pourvus des moyens de trafic intérieur. Rien de plus pénible, de plus dangereux même que de communiquer d'un

point à l'autre. Il n'y a peut-être qu'un seul pont dans toute l'île ; il était fort délabré. Le gouvernement le fit rétablir il y a vingt ans : il est beau et bon. Vous ne trouverez pas en Islande une seule hôtellerie, ou quelques ressources qui en tiennent lieu. Le voyageur est obligé de coucher en plein air, à moins qu'il ne soit assez dans l'aisance pour avoir un cheval, et porter avec lui sa tente. Le pays manque aussi absolument de chariots et de traîneaux : depuis peu, le gouvernement a songé à lui procurer ces deux ressources.

Pendant long-temps il ne s'est que trop occupé de ce pays, si peu favorisé par la nature ; mais il s'en occupait sans plans, sans vues saines, et les malheureux Islandais souffraient de ce fatal esprit réglémentaire qui a régné si long-tems partout ; enfin, en 1788, il les soulagea du fardeau d'un monopole aussi ruineux pour eux que pour lui. Un édit du 1er juin permet aux Islandais et à tous les habitans des Etats danois de commercer librement entr'eux ; mais il reste encore défendu aux premiers d'avoir des relations directes avec l'étranger : c'est du moins un pas vers le bien, et déjà le pays s'en ressent.

Sous l'ancienne administration, l'Islande était vexée, et le roi n'en retirait pas un denier. Depuis que son commerce se fait par des particuliers, les recettes du gouvernement se montent à 1200 rixdalers (environ 54,000 fr.) ; mais il est vrai que les frais d'administration s'élèvent beaucoup plus haut.

Le commerce de l'Islande n'est pas tout-à-fait aussi insignifiant qu'on pourrait le croire du sol

et du climat de cette île, et de sa médiocre population. On a calculé que, pendant les dix ans de 1774 à 1784, on y avait importé pour près de 1,800,000 rixdalers (environ huit millions de francs), et que les retours pouvaient s'élever à près de deux millions et demi de rixdalers (plus de onze millions de francs). La liberté du commerce a, depuis 1789, sensiblement augmenté ces deux produits.

En général, les colonies du Nord, c'est-à-dire (outre l'Islande) le Groenland, les îles de Ferroé et le Finmarck, ou partie septentrionale de la Norwège, se trouvent très-bien du parti qu'on a pris, il y a quelques années, de confier leur administration à un bureau particulier qui s'occupe exclusivement de leur prospérité : depuis cette époque elles sont, sinon plus profitables, moins onéreuses au fisc. L'Islande en particulier a reçu une nouvelle organisation dont elle doit s'applaudir avec le temps. Elle avait, depuis longues années, deux évêchés dont le siége se bornait à la maison de l'évêque et à quelques chaumières, *Skalholt* et *Holum*. Par les derniers arrangemens, qui datent de 1786, six misérables bourgades ont été érigées en villes ; leurs noms sont à peine connus, même des géographes danois : elles attendent leurs habitans. Aucune d'elles n'est la résidence du magistrat principal, le grand-bailli (*stift amtman*). Il s'est établi, comme il convenait, près de la côte occidentale, à *Besestes*, bourg qui contient environ 600 habitans. *Besestes* sera donc, si l'on veut, la *capitale* de l'Islande ; mais on conviendra

qu'il y en a quelques-unes qui font plus de bruit dans le monde.

Sur le Groenland.

C'est aux Islandais qu'on est redevable de la découverte du Groenland, qui eut lieu vers la fin du dixième siècle. On y envoya des colonies formées de ces insulaires et de quelques riverains de la Norwège. La religion chrétienne s'y établit. La terrible peste, que ses affreux ravages, en 1350, firent appeler la *mort noire*, rompit toute communication avec le Groenland, qu'on oublia, pour ainsi dire, pendant deux siècles, au bout desquels le roi Christian I, Frédéric II, et Christian IV, envoyèrent successivement des vaisseaux pour reprendre leurs anciennes liaisons; mais on n'y retrouva plus de colons. Ce ne fut que sous le règne de Frédéric IV que, par les soins d'Egéde, curé norwégien, dont le zèle fervent alla publier l'évangile aux sauvages habitans du Groenland, qu'il s'établit à Bergen une société destinée à faire le commerce avec ce pays, situé aux extrémités du Nord. Le succès ne répondit pas d'abord aux espérances qu'on avait conçues; ce qui détermina le roi à fonder une nouvelle colonie, et à entreprendre la conversion de ces peuples barbares; projet qui a parfaitement réussi, graces sur-tout à l'enthousiasme religieux des frères Moraves. Tout ce qu'on connaît du Groenland s'étend depuis la pointe méridionale, ou le cap Farewell et Statenhouk, sous le 59e degré de latitude septentr., jusqu'à Spitzbergen, situé au 80e degré vers l'Amérique. La partie habitée par les Européens com-

prend l'espace contenu jusqu'au 72e degré, c'est-à-dire depuis le cap Farewelle jusqu'à Onpernawick. On ignore jusqu'à présent, si cette vaste région forme une île, ou une presqu'île liée au continent de l'Amérique. La première opinion compte un plus grand nombre de partisans. Le froid est excessif, sur-tout pendant les mois de février et de mars, quoique cependant tolérable pour ceux qui y sont accoutumés, attendu que, durant ce période, il ne règne aucun vent. L'intérieur du pays n'offre qu'un amas de glaces éternelles; les côtes seules ont pu recevoir des habitans; elles sont entrecoupées de nombre de golfes et de quantité d'îles d'une grandeur médiocre. Le pays est arrosé par plusieurs petites rivières et ruisseaux; on y a découvert trois sources d'eau chaude. Le seul canton où l'on trouve des bœufs et des vaches, est celui de Julianeshaab : c'est aussi le plus florissant de tous. Le territoire est divisé en deux parties, sous le nom d'Inspectorat. En 1789 on y comptait 5122 habitans, dont la moitié avait reçu le baptême : dans ce pays, la petite vérole a fait de grands ravages à différentes reprises. Le Groenlandais est un véritable enfant de la nature, simple et innocent comme elle; sa frugalité et son ignorance de plusieurs objets devenus ailleurs des besoins, lui rendent le bonheur très-facile, et contribuent sans doute au singulier attachement qu'il a pour son pays. Le règne animal offre un grand nombre d'espèces intéressantes, tels que lièvres, rennes, chiens, renards, ours, oiseaux de mer, et des poissons en abondance; mais, aux yeux des naturels,

l'animal le plus précieux est le chien de mer. C'est sur les côtes que les Hollandais font la pêche de la baleine, et jusqu'à présent ils en ont su tirer plus de profit que les indigènes. Les colons élèvent quelques moutons, et ce n'est pas sans peine, le règne végétal leur offrant si peu de ressources. Toutes ses richesses se réduisent à l'herbe ordinaire, à quelques plantes odoriférantes et médicinales et à l'elymus arenarius. L'on cultive les choux, les navets, les raves, et quelques autres légumes de ce genre, qui exigent peu de soins. On trouve par-ci, par-là, des tilleuls, des bouleaux, des aunes, mais extrêmement rabougris par l'excès du froid. Le règne minéral laisse moins à desirer : il est abondant en pierres de toutes espèces ; on a même trouvé des indications de mines. Le libre habitant de ces contrées n'est assujetti à aucun impôt ; il ignore même l'usage de la monnaie. L'ouvrage de la conversion des indigènes se poussait sans relâche : c'est principalement la tâche des frères Moraves. On sait, au reste, qu'il existe en Danèmarck une ancienne institution royale qui a pour objet de répandre dans les contrées lointaines les semences de la foi chrétienne. Le commerce s'exerce pour le compte du gouvernement, et jusqu'à présent avec une perte considérable. Des raisons politiques n'ont cependant pas encore permis de le rendre libre ; mais peut-être pourra-t-on regarder comme un acheminement, le parti qu'a pris le ministère de vendre les bâtimens employés à la pêche de la baleine. Les marchandises qu'on exporte, sont l'huile de poisson, différentes parties de baleine, diverses peaux d'animaux, la

corn-

corne de licorne, des dents de vaches de mer, l'édredon, du poisson salé, et un peu de laine.

Stockholm, le.....

Je suis enfin sorti d'un pays où la curiosité a failli me coûter bien cher. Desirant pénétrer dans l'intérieur du Groenland, plus avant que ne l'avait fait avant moi aucun voyageur, je partis accompagné d'un naturel, qui consentit à me servir de guide. Nous n'avions pas fait cinquante lieues à travers les glaces qui couvrent éternellement ce pays, que le froid devint si excessif qu'il nous fut impossible d'aller plus loin. Pour comble de malheur, nous fûmes tout-à-coup assaillis par une troupe de plusieurs ours que la faim obligeait de se rapprocher des contrées habitées. Nos armes intimidèrent ces dangereux compagnons de voyage, qui nous suivirent cependant l'espace de plusieurs lieues; et qui ne nous abandonnèrent tout-à-fait que quand nous en eûmes tué quelques-uns. Nous arrivâmes au lieu de notre départ presque morts de froid, et guéris pour jamais de notre indiscrète curiosité.

Je suis maintenant à Stockholm, d'où je continuerai à vous faire parvenir mes remarques.

La Suède, placée aux confins du monde civilisé, avec une population faible, dispersée sous un climat rigoureux et sur un sol immense et presque par-tout stérile, sans numéraire et sans colonies, a long-tems entretenu l'Europe du bruit de ses expéditions romanesques, et a joui, pendant plus d'un siècle, d'une considération qui ressemblait à de la puissance. Comme elle a eu une grande part à la révolution politique et

religieuse que le traité de Westphalie a faite en Europe, vous me permettrez d'entrer dans quelques détails sur l'histoire et, l'on pourrait dire, sur les aventures de cette société.

Après une alternative de quelques siècles de troubles et de guerres, de force et de faiblesse, et ces progrès lents des lumières, qui remplissent l'enfance de tous les peuples modernes, et forment, pour ainsi dire, leur première éducation, la Suède échut par voie d'héritage à Marguerite de Waldemar, déjà reine de Danemarck, par sa naissance, et de Norwège, par son mariage avec Haquin son dernier roi. Rien ne prouve mieux que les peuples viennent d'une famille, que de voir dans les premiers tems du monde et le premier âge de presque toutes les nations, les Etats transmis par testament, par donation, ou portés en dot comme des biens domestiques, et deux peuples se confondre par l'alliance de deux maisons. Marguerite, connue sous le nom de la *Danoise*, voulut unir irrévocablement ces trois parties de l'ancienne Scandinavie et de la Chersonèse cimbrique, berceau de l'Europe moderne, par le célèbre acte d'union consenti à Calmar en 1395. Ce projet formé par la sagesse, la folie le renversa, et il n'en resta d'autre monument que trois couronnes placées au haut de la tour de Calmar et dans les armes de Danemarck, et l'expression usitée dans la langue diplomatique de l'Europe *des couronnes du Nord*, pour désigner les trois états de la Suède, du Danemarck et de Norwège. On prendra une idée assez juste des rapports politiques et commerciaux de ces trois pays, à cette époque, lorsqu'on saura

que Marguerite disait à son neveu Eric, qui lui succéda dans ces trois royaumes : *La Suède vous nourrira, la Norwège vous vêtira, et le Danemarck vous défendra.* Ces rapports ont changé, et le Danemarck aujourd'hui vaut mieux pour nourrir, et la Suède pour défendre.

Après plus d'un siècle de succession collatérale du royaume de Suède, en faveur de princes étrangers à la Suède et même au Danemarck, de régences exercées par des Suédois, entremêlées aux règnes de quelques princes danois et d'une anarchie presque continuelle, le sort des armes fit tomber la Suède aux mains de Christiern Ier, roi de Danemarck, appelé le *tyran*, ou le *Néron* du Nord ; prince né pour déshonorer le pouvoir, la première loi des États, et le premier besoin des hommes.

La domination qu'un Etat conquérant exerce sur un peuple qu'il a conquis tout entier, est toujours plus dure que celle qu'il exerce sur quelques provinces qu'il a réunies à ses frontières, parce qu'il craint, de la part d'une nation, une révolte générale, et qu'il ne peut être dépossédé de quelques parties de territoire que par la guerre. Christiern voulut s'affranchir, d'un seul coup, de la crainte d'une rebellion en Suède, en se débarrassant de tous les chefs du peuple. En 1520, au jour fixé pour son couronnement, après une fête qui avait duré plusieurs jours, il fit assassiner, dans la salle du festin, à Stockholm, cent évêques ou principaux seigneurs. Quand on rapproche cet événement épouvantable d'événemens arrivés pour les mêmes motifs dans d'autres pays, on apperçoit ce que toutes les révolutions

ont de semblable, et ce que chaque tyrannie a de différent.

Depuis bien des siècles, en Suède, les générations se transmettaient fidellement l'une à l'autre une haîne désespérée contre les Danois plus encore que l'amour de leur propre indépendance; l'attentat horrible de Christiern y mit le comble, et un homme fut appelé à recueillir cet héritage national. Gustave Wasa, issu d'une maison qui avait régné sur la Suède, et échappé au massacre de Stockholm, parut, comme tous les hommes extraordinaires, au moment précis de la maturité des événemens; un peu plutôt il eût échoué, comme son successeur, bien plus grand que lui, échoua quelques années après dans de plus vastes desseins. Wasa appelle à lui, du fond des forêts et des mines de la Dalécarlie, quelques paysans occupés de leurs travaux; il leur commande de délivrer leur patrie; ils obéissent; ils chassent les Danois, qui n'y sont plus rentrés depuis. Gustave rendit le pouvoir héréditaire dans sa maison; mais ce prince fut plus heureux qu'habile, c'est-à-dire, que les circonstances firent tout pour lui, et qu'il parut au-dessous de sa gloire. Détesté des grands et même du peuple, il fit plutôt haïr aux Suédois la tyrannie étrangère, qu'il ne leur fit aimer leur affranchissement.

Gustave détruisit lui-même les bons effets que la Suède pouvait attendre de la révolution qu'il avait faite dans le gouvernement, par celle qu'il fit dans la religion. Le luthéranisme avait commencé depuis quelques années en Allemagne; Christiern l'avait embrassé, et le meurtre des

évêques catholiques avait eu aussi pour motif un fanatisme religieux. Gustave aurait dû laisser la Suède catholique, et même parce que le Danemarck devenait luthérien.

Ce prince, mécontent des évêques, avide de richesses ecclésiastiques, adopta et fit adopter à son peuple les dogmes de la réforme. La Suède, quoique récemment chrétienne, et souvent troublée par la lutte des deux pouvoirs politique et religieux, non encore exactement définis, opposa aux innovations une longue et forte résistance. Ce ne fut même qu'en conservant les livrées du catholicisme que le luthéranisme pût s'y introduire, et l'on y retint l'épiscopat, quelque chose de la liturgie, et jusqu'à un reste de confession auriculaire (1). Ce luthéranisme ainsi déguisé, qui adaptait les formes pompeuses et même la hiérarchie de la religion catholique aux principes faciles de la réforme, était dans l'Eglise absolument ce que sont dans la société politique les gouvernemens aristocratiques, comme ceux de Pologne ou d'Angleterre, qui conservent les formes augustes de la monarchie, et même la dénomination de royauté, avec les principes des Etats populaires; et comme J. J. Rousseau dit quelque part, pour cette raison, que le luthéranisme est la plus inconséquente des opinions religieuses, on peut regarder l'aristocratie comme le moins inconséquent des gouvernemens.

---

(1) Dans les Etats qui ne sont pas monarchiques, le luthéranisme n'a point d'évêques, et n'a que des superintendans.

Telle est l'influence irrésistible que la religion exerce sur l'Etat, que la Suède, depuis la réforme, commença à incliner sensiblement à l'aristocratie, à cet état de gouvernement toujours dans les extrêmes de la servitude ou de la licence. La noblesse suédoise, si fière et si fidelle, écartée, dans ses rapports avec ses rois, de cette juste mesure, que si peu de nations en Europe ont su garder, fut condamnée à tout endurer des rois forts, et à tout oser contre les rois faibles ou indulgens. On vit sous *Eric*, le fils insensé de Gustave Wasa, un noble Suédois, poignardé par ce prince, tirer, à genoux, le poignard de sa blessure, le baiser, le lui rendre et mourir ; de nos jours on a vu des nobles Suédois assassiner Gustave III. L'histoire de la Suède nous montre la noblesse, sous Gustave-Adolphe, et plus encore sous Charles XII, entraînée loin de son pays, au fond de l'Allemagne et de la Russie, dans des guerres sans fin et sans objets ; et, à la diète de 1755, cette même noblesse traiter avec indignité un roi modéré, lui disputer le droit d'apposer son sceau aux actes publics, et lui ôter jusqu'à l'éducation de son fils.

Dans les premiers tems de la révolution, la Suède dut tomber dans la servitude, parce qu'elle sortait de l'obéissance : mais combien, il faut le dire, cette dépendance un peu servile, était annoblie par de dignes maîtres ! Quel homme et quel roi que Gustave-Adolphe, petit-fils de Gustave Wasa ! Ce prince, qu'on peut regarder comme le héros de la réforme, montra la force de caractère et les vertus qui font les grands hommes, les connaissances qui font les

hommes utiles, et les qualités même qui font les hommes aimables. Bon et populaire pour les hommes les plus obscurs, il avait coutume de dire que les rois n'avaient de rang entr'eux que celui de leurs vertus. Eloigné pendant sa jeunesse de la reine son épouse, et au milieu de la licence des camps, il s'honorait de lui avoir toujours été fidèle. Il fut créateur de l'art militaire en Europe, le fondateur de l'école où se forma notre Turenne. Sorti de son pays avec moins de trente mille Suédois, faiblement secouru, ou même à la fin contrarié par les princes protestans, jeté au milieu de la populeuse et belliqueuse Allemagne, au siècle des lumières politiques et des connaissances militaires, en présence de la monarchie autrichienne, de Valstein et de Tilly, il éleva, il soutint même, tant qu'il vécut, cette puissance formidable qui n'avait qu'un camp pour territoire, et pour peuple que son armée; cette puissance à qui les réformés, toujours pressés de prédire, appliquaient déjà les oracles des livres saints, et toutes les prophéties de l'Apocalypse, et qui sans doute auraient pu les justifier à force d'enthousiasme religieux et de génie, si l'ordonnateur suprême des événemens n'avait, depuis l'établissement du christianisme, retiré la force à l'homme pour la donner à la société.

Vous me saurez gré sans doute de vous citer ici un morceau peu connu, tiré d'un écrit oublié, intitulé : *Motifs de la France pour la guerre d'Allemagne*, et qui fera mieux connaître ce grand roi que tout ce que l'on pourrait en dire : « Les Suédois, alliés de la France, avaient en

» Allemagne l'armée la mieux disciplinée qui ait » jamais été depuis les légions de César. Ils » étaient presque toujours sûrs, dit un auteur » du tems, ou de battre ceux qui s'opposaient » à leur valeur, ou de faire périr, par leur » patience, ceux qui voudraient éviter le combat. » Ils faisaient la guerre dans toutes les saisons » de l'année, et ils subsistaient trois mois dans » les quartiers où l'armée impériale n'aurait pas » pu vivre huit jours. Tous les enfans qu'ils » avaient eus depuis l'entrée de Gustave-Adolphe » en Allemagne, étaient accoutumés aux mous- » quetades, et portaient, dès l'âge de six ans, » de quoi manger à leurs pères dans les tran- » chées et dans la faction. Quoique l'armée ne » soit pas un lieu fort propre pour élever la jeu- » nesse, néanmoins on prenait un soin très- » exact de leur éducation, leur faisant apprendre » à lire et à écrire dans de petites écoles porta- » tives que l'on tenait dans le quartier ou dans » le camp, lorsqu'on était en campagne. Les » ennemis étaient quelquefois campés si proches, » que leur canon portait jusques sur la petite » école, où l'on a vu trois ou quatre enfans » emportés d'un seul coup, sans que les autres » changeassent de place, ou quittassent la plume » qu'ils avaient à la main.

» Les recrues de l'infanterie ne se faisaient » plus que parmi les enfans nés dans le camp. » A l'âge de seize ans ils prenaient le mousquet, et » n'avaient garde de déserter jamais, parce qu'ils » ne connaissaient plus d'autre vie ni d'autre » vocation. Pour la cavalerie, c'étaient les valets » de leurs reitres qu'ils mettaient à cheval, après

» qu'ils avaient servi sept ou huit ans dans l'ar» mée. Ils étaient aguerris avant que d'être en» rôlés ; de sorte qu'ils pouvaient dire qu'ils » avaient autant de capitaines que de soldats ; ce » qui a paru dans toutes les batailles et ren» contres principales où les officiers d'une com» pagnie ayant été tués, le premier reitre se » mettait à la tête, et la commandait aussi bien » que le plus brave et le plus sage capitaine du » monde. Les charges se donnaient au service » et au mérite, sans faveur ; et l'on y voyait » plusieurs colonels qui avaient été simples » soldats dans le régiment qu'ils commandaient. » Cette armée était telle, qu'il n'est pas au pou» voir de tous les rois du monde d'en composer » jamais une semblable, parce que le tems et la » discipline l'avaient formée, et qu'ils avaient » appris sous le grand Gustave, comment il faut » obéir, servir et commander.

» Si l'autorité des chefs était absolue dans » l'armée, celle des ministres de leur religion ne » l'était pas moins. C'étaient des censeurs sé» vères, qui ne souffraient ni le blasphème, ni » le scandale des femmes. Sitôt qu'ils apprenaient » qu'un officier avait une femme chez lui, qui » n'était pas légitime, ils allaient trouver le gé» néral, pour l'obliger de l'épouser ou de la » quitter dans deux jours, et cela était exécuté » sans rémission ; de sorte que le continuel exer» cice de la guerre, et la discipline, etroitement » gardés, rendaient cette armée invincible.

» Par ce moyen, la couronne de Suède était » considérée dans les négociations d'Osnabruck » et de Munster, à l'égal des plus puissantes

» couronnes. Les Suédois faisaient la guerre » aux dépens de l'argent de la France et du » sang des Allemands. Ils tenaient dans l'Empire » cent trente-deux places, et pouvaient dîner » dans l'une et coucher dans l'autre, depuis la » mer Baltique jusques dans la Hongrie. »

Gustave-Adolphe succomba à Lutzen, au sein même de la victoire, et, quoique l'impulsion qu'il avait donnée aux affaires se prolongeât encore quelque tems après lui, sa mort permit la paix à l'Europe. Des hommes de cette force, nécessaires au mouvement général du monde, sont incompatibles avec le repos qui doit succéder : ils ressemblent aux tempêtes envoyées, de tems en tems, pour donner à l'air une agitation salutaire; et c'est pourquoi ils naissent et meurent toujours à propos. La France, qui n'avait voulu que troubler l'Allemagne, et non y élever une puissance formidable, rassurée par la mort de Gustave, sur les progrès de la Suède, se servit d'elle pour conclure la paix, comme elle s'en était servie pour faire la guerre ; elle cacha son influence derrière la médiation de la Suède, et, si celle-ci garantit à l'Allemagne sa constitution, la France, par son alliance et ses subsides, garantit à la Suède sa puissance. C'était, de part et d'autre, promettre plus qu'on ne pouvait tenir, et garantir ce qu'on ne pouvait assurer.

Les braves Suédois, qui avaient été l'honneur de leur pays et la terreur de l'Allemagne, nés dans la guerre, élevés pour la guerre, périrent dans la guerre, et très-peu revirent leur patrie. Les restes de ces troupes valeureuses passèrent au service de la France, où leur nom s'est

perpétué, comme leur esprit, dans les deux régimens de *Royal-Suédois* et *Royal-Allemand*.

Gustave-Adolphe ne laissa qu'une fille, qui hérita de sa couronne, et même de son esprit. Sans doute, pour gouverner la Suède, au sortir de la guerre de trente ans, et appaiser ce lion irrité d'un si long combat, une femme habile valait mieux qu'un homme médiocre; mais Christine qui, toute disposée qu'elle était à la religion romaine, qu'elle embrassa depuis, n'avait pas les faiblesses de la dévotion, avait la faiblesse du bel-esprit, plus opposée que toute autre à l'esprit du gouvernement; lasse des devoirs de la royauté, et plus jalouse de la liberté de ses goûts, promena dans toute l'Europe, son inquiétude, et peut-être ses passions, et finit ses jours à Rome, asyle le plus décent des rois détrônés, parce que Rome appartenant, comme centre de la religion de l'Europe, à tous les états, les rois n'y sont sujets de personne, même alors qu'ils ne sont plus souverains.

Dans l'origine d'une société, les chefs forment leur nation, mais la nation, une fois formée, doit former ses chefs. C'est ce qui arriva en Suède, lors de l'abdication de Christine; et les trois princes de la maison de Deux-Ponts, qui se succédèrent, furent tous dignes de recueillir l'héritage de Wasa; austères, vigilans, belliqueux, fermes dans le commandement, et même portant ces qualités à l'excès, et jusqu'à se faire redouter de leurs sujets, et haïr de leurs voisins.

La Suède, destinée à faire des révolutions par-tout où elle porte ses armes, avait fait une révolution en Allemagne, sous Gustave-Adolphe;

plus tard, Charles XII hâta la révolution de la Russie; Charles X, son grand-père, successeur immédiat de Christine, mit le siége devant Copenhague, et ce siége, sans fruit pour la Suède, fut, pour le Danemarck, l'occasion de la révolution de 1653, dans laquelle les Danois, fatigués de l'aristocratie des grands, se soumirent à l'autorité royale, sans réserve, avec une plénitude de dépendance, et une bassesse, ou plutôt une abjection d'expressions à laquelle, deux cents ans plutôt, aucune nation chrétienne ne serait descendue. Mais la religion réformée avait fait perdre de vue à la société, le principe du pouvoir, et par conséquent, la mesure de l'obéissance. Elle avait posé, comme un dogme fondamental, que la souveraineté vient du peuple, et en même tems, elle avait attribué au magistrat, la suprématie de l'autorité religieuse; ensorte que, donnant à-la-fois aux peuples et aux rois ce qui n'appartient qu'à Dieu et à ses ministres, elle avait mis la rivalité à la place des rapports, et placé la société entre la licence populaire et le despotisme royal.

Ce despotisme, au reste, a été tempéré en Danemarck, comme il l'est, dans la Hesse et dans la Prusse, par les vertus personnelles des souverains, et il aboutit à la langueur, et non à la violence.

Les expéditions de Charles XII achevèrent d'épuiser la Suède d'hommes, tellement que, plusieurs années après, et même dans des tems voisins du nôtre, les femmes s'y livraient aux travaux les plus rudes, et, selon le rapport d'un

voyageur, servaient de postillons dans les postes aux chevaux.

L'ardeur effrénée pour la guerre extérieure, avait été en Suède, comme elle l'est dans tout Etat, l'effet d'un vice intérieur de constitution, qui se développe avec violence. Lorsque son épuisement, et aussi l'affermissement du système politique du Nord, ne permirent plus à la Suède ces fréquentes éruptions, alors l'aristocratie du patriciat suédois (car, par-tout où un ordre de citoyens a quelque part au pouvoir législatif, il y a un patriciat électif ou héréditaire, et il n'y a pas de noblesse, dont l'essence est de servir l'Etat et non de le gouverner), l'aristocratie, dis-je, affaiblie par la continuité d'une même race et de rois toujours forts, se réveilla à la mort de Charles XII. Elle trouva l'occasion favorable dans l'accession au trône, de la princesse, sœur du dernier roi, que les états obligèrent de renoncer solemnellement à tous droits héréditaires, et bientôt après, dans l'élévation d'une race étrangère. Il en résulta une lutte, qui n'est peut-être pas encore terminée, entre la royauté et le patriciat; lutte dont les chances ont été variées selon le caractère des chefs. Les puissances étrangères prirent part dans la querelle; la Russie, par des craintes récentes; la France, par d'anciens souvenirs; et toutes deux, avec aussi peu de motifs l'une que l'autre; car la Russie, alors, n'avait pas plus à craindre de la Suède, que la France ne pouvait en espérer. Cette guerre intestine, où les deux partis, les *bonnets et les chapeaux*, se distinguèrent, comme en Angleterre, et même ailleurs, par le genre

de coiffure, affaiblit la Suède par la division qu'elle produisit, avilit les Suédois par la vénalité scandaleuse qu'y introduisirent les intrigues des deux puissances qui combattaient, l'argent à la main, dans le sénat et les diètes. Lorsque le patriciat triomphait, ce qu'on appelait dans un parti, et particulièrement en Russie, le triomphe de la liberté, l'autorité royale était comprimée au point de ne plus être qu'une dignité de pure représentation, à-peu-près semblable au dogat de Venise, et funeste au bonheur de la Suède, parce qu'elle était inutile à sa défense. Bientôt, comme l'abus de deux cents pouvoirs est bien plus pesant, bien plus excessif que l'abus d'un pouvoir, les haînes privées se joignirent aux oppositions politiques, et des patriciens vindicatifs, non contens d'avoir ôté au roi toute influence publique, le tourmentaient, même dans ses affections privées, et les choses furent au point, qu'en la diète de 1756, ils voulurent lui ôter jusqu'à la direction de l'éducation de son fils. Cependant le gouvernement, distrait par cette guerre, entre la nation et sa constitution, ne pouvait se défendre contre l'étranger, et la Suède perdait peu à peu toutes les conquêtes qu'elle avait gagnées par les faits d'armes les plus mémorables, et qui lui avaient été assurées par les traités les plus solemnels.

L'autorité royale devait s'anéantir sans retour, ou réagir avec force, et cette loi est de l'ordre moral comme de l'ordre physique. Elle réagit, il y a peu d'années, et fit, avec l'argent de la France et les talens de son ambassadeur, la célèbre révolution qui rendit au père du roi

régnant l'autorité, et qui fut effectuée sans trouble, sans effusion de sang, avec de la force sans violence, comme toutes les opérations où les hommes secondent la nature.

Mais cette révolution fut plutôt celle des hommes que celle des institutions. Le sénat fut abaissé, mais il subsista toujours prêt à se ressaisir de l'autorité, et d'autant plus redoutable qu'il confondait des ressentimens récens avec d'antiques prétentions. Les premiers effets de ces fâcheuses dispositions se firent sentir dans la guerre que la Suède déclara à la Russie, et où le roi se montra digne de son rang, et de ses prédécesseurs, et de sa nation. Plusieurs de ses officiers l'abandonnèrent, dans l'opinion sans doute que la cause de leur pays était mieux aux mains de la Russie qu'en celles de leur propre souverain, ou que la Suède ne pouvait être libre que lorsqu'elle serait gouvernée par trois ou quatre cents sénateurs. Quelques années après, la haîne des patriciens contre le roi éclata avec fureur, et produisit l'attentat dont je crois que la Suède était pure encore, et qui fut tramé par un vieux général, et exécuté par un jeune officier des gardes. L'horreur qu'il inspira, autant que la fermeté du régent, empêcha le patriciat d'en recueillir le fruit, et il semble même qu'il ait tourné à l'avantage de la couronne, s'il est vrai, comme l'ont dit les journaux, qu'un certain nombre de sénateurs aient, à la diète de Norkioping, donné la démission de leur noblesse, c'est-à-dire, du pouvoir de gouverner l'Etat, car on ne peut renoncer à le servir. Si cela était, la Suède serait sortie de l'enfance,

et il serait tems de conjecturer ce qu'elle peut devenir.

La Suède, et l'on peut dire aussi la Norwège, manquent d'habitans ; et ces contrées qui ont envoyé de nombreuses colonies dans toute l'Europe, sont aujourd'hui à moitié désertes. On ne peut attribuer cette dépopulation au climat, ni même uniquement aux guerres après lesquelles la population se rétablit promptement, lorsqu'elle n'a pas à combattre quelqu'autre cause : la raison de la dépopulation d'un pays civilisé ne peut être que dans ses habitudes et ses institutions. Le commerce maritime, très-périlleux dans les mers du Nord, où l'on a vu, cette année, jusqu'à deux cents vaisseaux naufragés sur la côte de Scanie, peut affaiblir la population de la Suède. La guerre ne consomme que des célibataires, mais la navigation consomme les pères de famille, et elle doit être plus funeste à la population d'un pays qui n'a point de colonies pour réparer les pertes de la métropole. L'excessive intempérance des peuples du Nord, et leur goût pour les liqueurs fortes, qui tient un peu du sauvage, compromet annuellement la subsistance en pain de la Suède, par l'énorme quantité de grains que consomme la distillation des eaux-de-vie ; et, qui sait même, si l'excès de cette boisson ardente ne produit pas un effet contraire à celui que Montesquieu attribue à la consommation abondante du poisson dans les ports de mer ?

A conjecturer les destinées de la Suède sur des circonstances locales, et des considérations naturelles qui prévalent, à la longue, sur tous

les motifs particuliers des hommes, la Suède doit perdre avec la Russie, et gagner sur le Danemarck. La Russie, en plaçant sa capitale à une extrémité, s'est imposé la loi d'étendre de ce côté sa frontière, et la portera, sans doute, jusqu'au golfe de Bothnie, vers lequel elle a déjà fait un pas. La Suède, bornée de ce côté, par la mer et la Russie, doit, ce semble, s'étendre sur la Norwège, séparée de tout autre Etat, même du Danemarck, par la mer, contiguë à la Suède, dans sa plus grande longueur, et sur laquelle le roi de Suède prétend d'anciens droits de propriété. La Laponie danoise suivra le sort de la Norwège, et alors la Suède, adossée aux extrémités du monde, acquerrait, par la nature des hommes et des lieux, en force de résistance, ce qui lui manquerait en moyens d'agression.

Le Danemarck n'est pas, à beaucoup près, dans une position aussi stable. Composé de parties anciennement, plutôt que naturellement réunies, continental, à-la-fois, et maritime, et partageant moins les avantages que les inconvéniens de cette double situation, il offre à l'ambition de la puissance qui grandit au nord de l'Allemagne, le fertile pays du Jütland et du Sleswick, et la Norwège à l'ambition de la Suède. Les deux belles îles d'Odensée et de Fionie recevraient la loi de deux parties voisines du continent, et malheureusement le Danemarck, devenu trop commerçant pour faire la guerre même, ne l'est pas assez pour la payer. La constitution de tout Etat qui, pour se défendre, consulte le cours du change, est, à-peu-

près, comme le tempérament d'un homme qui consulte, avant de sortir de chez lui, le tems qu'il fait. Un État commerçant, dit J.-J. Rousseau, ne peut se conserver libre qu'à force de grandeur ou de petitesse, et le Danemarck n'est pas assez fort, ou n'est pas assez faible.

Stockolm, &c.

J'étais encore ici, lorsque la nouvelle de la perfidie des Anglais, et les détails du combat du 2 avril dans la rade de Copenhague y sont parvenus. Vous ne sauriez croire quelle sensation ces événemens ont produite parmi les habitans de toute la Suède, qui, comme ceux du Danemarck, se voient exposés à l'audace des amiraux de la Grande-Bretagne. Je ne vous parlerai point de ce combat, dont les détails doivent vous être connus, je profiterai seulement de cette occasion pour vous entretenir du *Sund* et d'*Elseneur*.

Tout le monde sait que le Sund sépare l'île de Sécland de la Scanie, ou, si l'on veut, le Danemarck de la Suède, et que tous les navires qui veulent le passer, de quelque nation qu'ils soient, sont soumis à un droit de péage par le Danemarck : mais ce qui suit n'est pas aussi généralement connu.

Je ne disserterai pas sur l'origine de ce droit, singulier au premier coup-d'œil, sur les titres que peut y avoir le Danemarck, puissance du second ordre, qui n'a jamais été assez prépondérante pour imposer un pareil tribut à des Etats bien plus redoutables que lui.

Il suffit de savoir qu'une sorte de prescription de consentement universel des autres nations a

consacré ce droit, et qu'il est justifié d'ailleurs par le soin que prend le Danemarck d'entretenir différens feux et autres signaux, pour diriger les navigateurs dans une mer semée d'écueils, qu'il faut franchir avant de passer le Sund.

Le péage du Sund, ou, suivant le langage du pays l'*Œre-Sund*, se paye à Elseneur, où est tout au bord un assez bel édifice destiné au chef de la douane et à ses bureaux. Sept à huit mois de l'année, les percepteurs du péage sont fort occupés ; la saison des glaces leur en donne trois, quatre, et quelquefois cinq de loisir. Ils les emploient, non pas tout-à-fait à se reposer, mais à revoir leurs comptes et à consommer leurs recouvremens ; car il ne faut pas croire que, pendant la très-courte station de tant de vaisseaux qui traversent le Sund, chacun paye sur-le-champ la foule de petits articles dont peut être composé tout le droit qu'on lui demande. A bord de tel navire, venant de Londres ou d'Amsterdam, il peut y avoir des ballots pour cinquante, pour cent commerçans différens. Or le péage du Sund porte sur deux objets : d'abord sur le corps du navire, ensuite sur la valeur des diverses marchandises qui sont à son bord.

On croirait que cela est très-compliqué, et par conséquent très-long, point du tout : le Danemarck a, avec toutes les puissances commerçantes, des traités qui déterminent la quotité des droits sur telles et telles marchandises : ces douaniers d'ailleurs sont assez coulans, et aussi pressés que les navigateurs eux-mêmes ; et puis, quelles sont les difficultés que la routine n'aplanit pas, les difficultés qu'elle n'abrège pas ? En un

mot, cette machine est si bien organisée, que le plus impatient marin aurait tort de se plaindre. On a vu paraître devant Elseneur, telle flotte de deux cents voiles; chaque navire devait, l'un après l'autre, faire sa déclaration et payer le droit; eh bien, le dernier n'a jamais eu à attendre plus de vingt-quatre heures.

Quant aux payemens, ils ne se font pas sur l'heure, pour peu qu'ils nécessitent de grands détails. Mais tous les commerçans de l'Europe ont, à Elseneur, un correspondant, sur le compte duquel est mise la somme à payer tel jour, pour tel article se trouvant à bord de tel vaisseau; et le correspondant solde ensuite cette somme à loisir.

C'est cet établissement qui, presque seul, donne quelqu'importance à la ville d'Elseneur; car, à cela près, comme place de commerce, elle est insignifiante; elle n'a, d'autre part, qu'une très-petite cale, formée par deux jetées en bois qui se réunissent après avoir figuré une enceinte quarrée. C'est là que mouillent une quarantaine de très-petites barques qui, la plupart, servent à faire traverser le Sund, à passer de la côte de Séclande à la côte opposée; mais quelle est la longueur de cette traversée? elle dépend du vent, comme tous les trajets par mer. Il y a des exemples du Sund passé en une demi-heure; quelquefois on y emploie trois et quatre heures. Une traversée ordinaire dure cinquante à soixante minutes.

Quant à la véritable largeur du Sund, elle n'a été déterminée précisément que dans l'hiver de 1799 à 1800, que la glace qui unissait ces deux

côtes a permis un mesurage exact dans sa moindre largeur, c'est-à-dire, depuis le château de Cronenbourg, qui est comme la citadelle d'Elseneur, jusqu'au petit quai d'Hessinborg. Le Sund a quelque chose de plus qu'un demi-mille danois, c'est-à-dire, une très-petite lieue de France.

C'est, au reste, très-gratuitement qu'on affirme depuis deux siècles, peut-être, que tous les navires sont forcés de passer sous le canon de Cronenbourg, et que cette circonstance est le principal garant des droits qu'exerce le Danemarck. A la vérité, du côté de l'île de Sécland, il y a du fond pour le plus gros vaisseau, jusqu'au pied du mur de Cronenbourg, tandis qu'aux approches de la côte de Scanie, le Sund n'a guères que sept à huit pieds de profondeur. Mais, par un vent fort de nord-est, il serait très-facile à des vaisseaux de passer par le milieu du Sund, et assez rapidement pour braver l'artillerie.

Il mouille ordinairement, très-près du Sund, une frégate danoise qu'on appelle *le vaisseau de garde*, et qui est destiné à maintenir le bon ordre dans ces parages, et à faire percevoir les droits établis.

A cette frégate étaient venus se joindre, il y a près d'un an, quatre vaisseaux danois, à la suite d'une première querelle suscitée par l'Angleterre. Mais, au mois d'août dernier, aussitôt après le combat de la *Freya*, les Anglais envoyèrent dans le Sund vingt-un vaisseaux de guerre de diverses grandeurs, qui vinrent braver la petite escadre danoise; elle fut obligée de se rapprocher du port de Copenhague; et, pendant quelques jours,

les Anglais semblaient les seuls dominateurs du Sund.

On sait comment cette seconde querelle s'est terminée. Tous les vaisseaux anglais se sont retirés. Le Sund, menacé pendant quelques jours d'être un champ de bataille, n'est plus qu'un passage pour la navigation. Elseneur n'est plus approché que par des vaisseaux marchands.

Leur nombre, cette année, aura été diminué par l'orage qui a grondé pendant quelque tems sur les côtes de Séeland. Il ne dépassera guères 9000 ; et cependant le montant de tous les droits se rapprochera beaucoup de celui de l'année 1796, pendant laquelle 12,000 vaisseaux passèrent le Sund. C'est que cette année il y a eu une quantité considérable de vaisseaux anglais qui ont emporté, de la Baltique, beaucoup de mâtures et beaucoup de grains, deux des objets qui payent les plus forts droits.

Dans les meilleures années, le produit du péage du Sund ne dépasse pas *sept cent mille rixdalers*. Tel fut celui de l'année 1796. Cette somme, répartie entre 12,000 vaisseaux, est en vérité trop modique pour donner lieu à des plaintes fondées, sur-tout quand on sait ce qu'il en coûte au Danemarck, de soins et de dépenses pour faciliter aux navigateurs de toute l'Europe les approches et les passages du Sund.

Le commerce de la ville d'Elseneur elle-même, se réduit à très-peu de chose ; il est fait presqu'en entier par des Anglais, qui font venir par an deux à trois cents pipes d'eau-de-vie, qu'ils revendent en détail et avec un grand profit, aux navigateurs qui passent. Ce qui se débite de vins

ne mérite pas d'être mentionné, moins encore les très-petites relations mercantiles entre la côte de Sécland et la côte de Scanie, qui sont rapprochées à-peu-près comme les rives d'un grand fleuve. Ne croirait-on point que deux royaumes si voisins, ayant un moyen de communication si prompt, si facile, en profiteraient pour correspondre très-activement ? Voilà une de ces mille choses qui devraient être, et qui ne sont pas. Il arrive, de Scanie à Elseneur, quelques pièces de toile médiocre ; et voilà tout.

Les Danois d'Elseneur, ville de quatre mille âmes, affectent une supériorité dédaigneuse sur leurs voisins de la bourgade suédoise d'Helsingborg, qui n'en a pas trois mille ; ils se visitent cependant assez assidument. Le court espace qui les sépare, est sur-tout franchi par les voyageurs que la curiosité ou les affaires appellent à Elseneur. Il en est peu qui ne se fassent passer à la côte opposée, pour pouvoir dire qu'ils ont respiré, pendant quelques minutes, l'air de la Scanie ; qu'ils ont foulé le territoire suédois.

Rostock, le

Me voici dans la Basse-Saxe. C'est un des cercles les plus intéressans de l'Allemagne ; il tient à deux mers. Il y possède trois ports importans, Lubeck, Hambourg et Bremen ; il est arrosé et vivifié par un grand fleuve ; trois rois y ont une partie de leurs Etats, ceux d'Angleterre, de Prusse et de Danemarck. Quoique le climat n'y soit en général ni beau, ni sain ; quoique les moyens de communication soient lents et pénibles à travers les sables et les bruyères qui

occupent une grande partie de sa surface, sa population est peu nombreuse ; les lumières y sont répandues plus peut-être qu'en aucune autre partie du Nord ; le commerce et l'industrie y fleurissent. Je vais parcourir rapidement ce qui a rapport au duché de Mecklenbourg ; les autres Etats qui composent la Basse-Saxe trouveront leur place dans le cours de ce voyage.

Ce duché, situé le long de la Baltique, où il a un petit port, celui de Rostock, est partagé entre deux chambres de la maison qui porte son nom, celle de Mecklenbourh-Schewerin, et celle de Mecklenbourg-Strelitz : la première est, sans comparaison, plus riche que la seconde ; mais toutes deux ont les plus illustres alliances. On sait que le duc de Mecklenbourg-Strelitz est le frère de la reine d'Angleterre, et le beau-père du roi de Prusse ; celui de Mecklenbourg-Schewerin vient de marier son fils à une grande duchesse de Russie.

Tous ces augustes parentages ne rendent ces petits princes ni plus fortunés, ni plus fiers. Ils sont souvent obligés de végéter dans quelque service étranger, loin de leur sœur, la reine ou l'impératrice ; trop heureux, lorsque l'auguste beau-père ou l'auguste sœur, veut bien permettre une sorte d'intimité quand ils sont en présence, et correspondre avec eux quand ils sont loin : et les Français n'ont pas droit de s'en étonner : n'ont-ils pas vû eux-mêmes, sous leur monarchie, le comte de Lusace, propre oncle de Louis XVI, perdu, à Versailles, dans la foule des courtisans, et avoir beaucoup de peine à se faire *de tems en tems* inviter à souper?

Les

Les deux ducs de Mecklenbourg n'éprouvent pas de ces mortifications, et ne s'y exposent pas; celui de Strelitz est dans de forts bons rapports avec sa sœur qui est à Londres; et le roi de Prusse, qui aime tout ce qu'il doit aimer, qui donne en tout l'exemple des mœurs, a pour le père de son aimable compagne, des attentions recherchées; et assez souvent il s'échappe; à cheval, de Charlottenbourg, accompagné d'un seul domestique, et va rendre visite, du matin, à son beau-père. Son sort est, d'ailleurs, peu digne d'envie; peu de revenus, beaucoup d'enfans, et beaucoup de dettes.

Le duc de Mecklenbourg-Schewerin est plus heureux à tous égards. Il est peu de princes qui, sans se livrer à de honteux excès, jouissent plus complètement de la vie, car il aime les plaisirs de tout genre, et en trouve aussi à exercer la bienfaisance. Ses mœurs sont extrêmement simples, familiéres même. A Ludwigts-Luts, où il réside presque constamment, on le voit entrer sans façon, dans les maisons des plus obscurs bourgeois, des paysans même, s'informer de leurs affaires, leur donner des conseils, et quelquefois des secours. Si le feu prend à une maison de sa résidence, il est le premier à accourir, à travailler lui-même, pour arrêter l'incendie; n'a-t-on pu en prévenir les ravages, sa munificence est là pour les réparer.

Aussi est-il singulièrement aimé de sa petite nation, à l'exception des nobles. Le duc trouve

un plaisir malin à les tracasser : a-t-il joué un tour à quelqu'un d'eux, il s'adresse au premier venu pour le lui raconter. Ces divisions entre les ducs de Mecklenbourg et leur noblesse, datent déjà de loin ; elles se sont aigries dans ces derniers tems. La philosophie s'est aussi fait jour dans le pays des anciens Obotrites : on y a senti aussi qu'il était révoltant que l'homme fût la propriété de l'homme. Il y a encore dans le Mecklenbourg des traces assez sensibles de servitude. Quand les possesseurs de fiefs veulent appesantir leur joug sur leurs serfs, ceux-ci sont fiers de trouver un appui dans le souverain et dans ses tribunaux ; c'est ainsi que, partout, le peuple s'est rangé autour du trône pour tenir tête à la noblesse ; delà, les révolutions favorables, tantôt à la liberté, tantôt à la tyrannie.

Mais revenons au duc de Mecklenbourg. A la chasse près, qu'on est convenu d'appeler *le plaisir des Rois*, ses goûts ne sont peut-être pas très-nobles, mais on lui pardonne tout, en faveur de sa simplicité et de sa bienfaisance.

Depuis quelques années, il a formé, sur un point de ses côtes, un établissement qui joint l'agrément à l'utilité. Nous voulons parler des bains de mer de Doberan. Doberan est un bourg à deux milles de Rostock, neuf de Schewerin, douze de Ludwigts-Lust. Il n'est qu'à une petite lieue de la mer. C'est là que le duc a fait construire un vaste édifice, qui a déjà plus de deux cents baignoires. Il cherche

à y réunir toutes les commodités, et il y passe lui-même toute la saison des bain, c'est-à-dire, environ deux mois. Chaque jour, il court à cheval, et vêtu en jokey, du bourg à la mer, puis il se rend à bord d'une sorte de petite frégate, qui lui a coûté plus de quarante mille fr. Si le tems est beau, il fait, en pleine mer, une petite évolution, sinon, il reste à l'ancre, fume une pipe, et revient. Il est extrêmement affable avec tous les baigneurs. Il n'en est guères qu'il n'accoste, ne fût-ce que pour lui dire deux mots. Aussi, tout le monde se loue-t-il beaucoup de son voyage, sur-tout cette année. Avec le tems, Doberan peut devenir, pour le nord de l'Europe, un rendez-vous de plaisir et de santé, comme Spa et Pyrmont le sont pour l'Europe centrale.

Le duc n'était pas le partisan de la révolution française ; on peut le croire. Depuis, il est devenu beaucoup plus raisonnable. Bien plus, il parle avec enthousiasme des armées françaises, et du chef qui les a souvent menées à la victoire. Il avait, il y a peu de tems, un premier ministre, M. de Dewitz, qui n'était pas sans un certain penchant pour le despotisme; il prenait le moyen, peut-être le plus sûr, d'amener une révolution dans le Mecklenbourg. Son successeur, M. de Bassewitz, a pris une toute autre route. Il a rapporté, du congrès de Rastadt, où il représentait le duc son maître, des idées libérales, ou une crainte salutaire, dont le peuple mecklenbourgeois se trouve fort

I 2

bien. Ce peuple est gouverné avec douceur, avec justice; c'est le moyen d'être gouverné long-tems.

Brunswick, le. . . . .

En quittant le duché de Mecklenbourg, je suis allé à Brunswick. Il est peu de grandes cours plus dignes de l'attention de l'observateur. Quelle est celle où l'on trouve un souverain vieilli dans le métier des armes et dans la science de l'administration, et également habile dans l'une et dans l'autre; un souverain étranger aux dissipations, et qui ne connaît d'autres plaisirs que de s'occuper de son devoir, soit comme le premier officier général d'une grande monarchie, soit comme appelé à gouverner un petit Etat, et à lui faire goûter tout le bonheur dont il est susceptible? L'Europe sait en général comment le duc de Brunswick remplit cette double tâche; mais, pour bien s'en convaincre, il faut avoir, comme moi, passé quelque tems dans sa résidence, qu'il ne quitte que pour aller auprès du roi de Prusse, à l'époque des revues.

Il faudrait aller à Brunswick, ne fût-ce que pour y voir le duc. Mais sa présence, son génie, sa bienfaisance, y ont réuni les objets qui peuvent y arrêter quelque tems les voyageurs. D'abord, Brunswick est une ville de quarante mille ames au moins, où la société est choisie, où tout se ressent des mœurs polies du souverain et de sa cour. L'industrie n'y est point

étrangère. Les sciences et la littérature y sont comme dans leur élément; plusieurs hommes de lettres distingués résident dans le duché de Brunswick, où il y a d'ailleurs une université, celle de Hamstadt, qui n'est pas sans renom. Les émigrés français n'ont pas eu de plus paisibles asyles que le pays de Brunswick. Ils y ont trouvé des bienfaiteurs, et y ont détruit plusieurs préjugés qu'on y avait encore contre leur nation; ils y ont presque naturalisé leurs mœurs et leur langage. A Brunswick même, il y a des libraires français, une société littéraire française, et une comédie française qui, d'abord colonie de celle de Hambourg, s'est détachée de la métropole, et vole à présent de ses propres ailes.

A Brunswick, il n'y a pas une seule cour, mais trois; et, quoiqu'on soit fort bien reçu de chacune d'elles, ce n'est pas ce qu'on trouve de plus agréable dans cette ville.

Vient d'abord, par ordre de date, celle de la duchesse douairière, mère du duc régnant, et sœur du grand Frédéric. Dans un âge très-avancé (elle a plus de quatre-vingt-quatre ans), elle conserve une certaine dignité, tempérée par beaucoup de grace et de bonté. Elle raconte volontiers, et souvent avec finesse; elle aime assez à rappeler qu'elle a tenu de près au héros du siécle. Pour s'en souvenir, il suffirait de la voir et de l'entendre.

La seconde cour, c'est la cour régnante; la duchesse y déploie, avec de l'esprit et des con-

naissances, ces mœurs simples peut-être, qui firent donner, il y a douze ans, par Mirabeau, l'épithète fort exagérée de cynique. Le duc conserve beaucoup mieux ces formes *dignes* qu'on permet, qu'on prescrit même au souverain pouvoir, sous peine de se perdre par trop de familiarité. Nul prince n'est cependant plus accessible, plus humain, plus propre à entrer dans les plus petits détails, s'il doit en résulter ou une connaissance précieuse, ou un acte de justice : non-seulement il gouverne seul, mais il prépare et expédie lui-même presque toutes les affaires. Aussi ses trois ministres, messieurs de Mahuer, de Broun et de Boetticher, quoiqu'éclairés, laborieux et justes, sont-ils à peine connus de nom. Le duc de Brunswick avait aussi un ministre des affaires étrangères, M. de Feronce, qui s'était fait une sorte de réputation hors de son pays. Il est mort, et a eu pour successeur un Genevois, nommé *Galatin*, dont les talens ne trouvent pas suffisamment à s'exercer dans les rapports politiques du duc de Brunswick au-dehors.

La troisième cour, chez laquelle les étrangers un peu présentables sont sûrs de trouver un bon accueil, c'est celle du prince héréditaire, marié à une princesse d'Orange, dont on ne peut dire trop de bien, à tous égards.

Elle est pleine d'esprit, de graces, de beauté; elle acquerra certainement beaucoup d'ascendant sur le prince, son époux, faible, maladif,

presqu'aveugle, mais assurément ce ne sera pas pour en abuser.

Le duc n'a pas beaucoup à s'applaudir de sa famille.

Au reste, quoiqu'il ait près de soixante-cinq ans, il est sain et robuste, et ses sujets peuvent espérer d'avoir, pendant vingt ans, à bénir son autorité paternelle.

Le duc de Brunswick ne pardonnerait pas le plus léger propos aux dépens de la nation française, et sur-tout aux dépens de son gouvernement actuel.

Dresde, le...

J'habite Dresde depuis quelques jours, et je jouis des agrémens de ce charmant pays. Je vais essayer de vous en faire la description. Les grandes et superbes avenues qui conduisent à la résidence des électeurs de Saxe, vous annoncent, au premier aspect, le centre de l'urbanité germanique, l'asyle des graces et des arts dans le Nord. Presque de tous côtés on arrive à travers de beaux ombrages, et après avoir parcouru des campagnes riantes, où l'art le dispute sans cesse à la nature.

Si vous entrez par la ville neuve, une allée large et parfaitement entretenue, vous mène à une vaste place sur laquelle s'élève une belle statue équestre; en un instant vous êtes en face du pont magnifique jeté sur l'Elbe.

De là, qu'on porte ses regards à droite ou à gauche, on est frappé de la richesse du pays que

ce fleuve arrose, et de la beauté de l'horizon terminé par des montagnes d'une médiocre élévation, qui présentent un mélange heureux de terres cultivées et de forêts de la plus belle verdure.

Dès le milieu du pont s'offre en perspective à droite, une église moderne, d'une architecture élégante; à gauche et dans l'enfoncement, le dôme sombre, et par-là même plus majestueux, d'un temple antique; en face, le château électoral qui présente une place très-vaste, mais irrégulière. Enfin on arrive entre deux bâtimens d'une masse imposante, au débouché d'une belle rue qui, à travers une place plus vaste encore, conduit à l'hôtel de Saxe, l'une des plus grandes auberges de l'Empire, et dont la position est des plus agréables.

Veut-on jouir de la plus magnifique vue qu'offre la Florence de la Germanie, il faut monter, par une belle soirée, sur le bastion qui domine ce qu'on appelle le *village italien*. L'ame s'exalte et s'agrandit à la vue de ce bassin, bien plus vaste que celui de Florence; l'œil embrasse à-la-fois, et détaille, sans confusion, toutes les beautés que présente le côté du midi de la montagne, la longue terrasse du palais et du jardin de Bruhl (l'un des principaux ornemens de Dresde), la foule empressée qui va et revient sans cesse de la ville neuve à l'ancienne ville, le mouvement, le bruit des chevaux et des voitures qui volent et roulent, de l'une à l'autre rive, sur les arcades hardies du plus beau pont

de l'Allemagne. (Ce pont a 400 pas de longueur.) D'un autre côté, le curieux admire le palais du Japon, qui élève ses dômes orgueilleux du milieu des bosquets environnans, et reçoit les derniers rayons du soleil. Après avoir joui du reflet de ces rayons sur la surface du fleuve, l'œil ébloui se repose sur l'extrémité verdoyante de cette pompeuse allée, qui dans son cours, presque interminable, se prolonge jusqu'à Vbigaw, en parallèle avec le lit de l'Elbe; les troncs vigoureux de ses arbres bravent, depuis un siècle, la fureur des glaces et des inondations.

Qu'on se promène, par un beau jour, sur les trottoirs du pont, des balcons élégans, à balustre de fer, invitent à s'asseoir pour contempler les riches vignobles qui s'étendent sur une côte d'environ trois lieues de longueur, s'élèvent en amphithéâtres parsemés de maisons, et qui tantôt tapissent jusqu'au sommet des côteaux, tantôt se couronnent d'arbres touffus. Quelques-unes de ces vignes sont, pour ainsi dire, des promenades publiques; le goût et l'opulence y prodiguent les embellissemens, pour mieux satisfaire la curiosité des étrangers, et c'est là que se déploie toute l'amabilité saxonne. Toutefois la gaîté n'admet point ici d'enjouement excessif; mais dans le tems des vendanges, le plaisir et la joie qui animent les Saxons, rappellent assez bien l'image des fêtes que chérit la Toscane.

Le fleuve roule majestueusement ses ondes au pied de ces riches côteaux; rien n'égale l'ac-

activité des nautoniers, qui le traversent et le croisent en tous sens. La navigation de l'Arno offre un mouvement continuel : la navigation de de l'Elbe, encore plus brillante et plus animée, complète, en achevant le tableau, l'enchantement du voyageur.

Les maisons de Dresde sont d'une belle simplicité, mais les palais y sont rares; le château électoral est lui-même insignifiant à l'extérieur, quoique supérieur à d'autres résidences, par la richesse et le goût de l'ameublement.

Les deux palais des princes Antoine et Maximilien, situés, l'un dans le faubourg Frederichstadt, l'autre hors du Secthor, méritent d'être vus; ils sont d'un goût moderne, d'une architecture agréable, accompagnés de jardins, moitié anglais, moitié français, qui offrent de jolis détails; l'entrée en est permise au public.

Parmi les jardins qui se trouvent hors de la ville, le plus vaste est le jardin électoral, de 2500 pas de long sur une largeur considérable; il n'en est pas plus fréquenté : il offre quelques grandes allées, mais peu de variété; un bosquet en fait partie, mais il est réservé à des faisans. On y trouve de belles statues. De tems en tems, de beaux concerts y attirent une grande affluence, due à la parfaite exécution des plus précieux morceaux des *Naumann* et des *Schusther*.

La foule se porte plus volontiers au jardin de *Richter*, où se donne régulièrement toutes les semaines un concert, sans compter les fêtes particulières, les illuminations, etc.

Hors de la barrière de Blasewitz, sur le bord de l'Elbe, s'étend une prairie destinée à une fête annuelle, populaire; c'est la fête de la Cible, spectacle intéressant et curieux, auquel on ne peut assister sans une douce émotion. On se plaît à voir cette multitude de tous âges, de toutes conditions, livrée aux impressions de la joie, sans tumulte ni désordre. C'est en même tems une sorte de foire; pendant plusieurs jours les ateliers sont déserts : hommes, femmes, enfans, tous veulent jouir de ce divertissement, qui rassemble 5 à 6000 ames; danse, musique, feux d'artifice, illuminations, rafraîchissemens, tout y est prodigué.

Une belle allée conduit, hors de la ville, à des bains où rien ne manque de ce qui peut attirer les amateurs; des concerts multipliés, des comédies et des ballets que donnent de petits enfans, sont les moindres plaisirs de ces réunions. On y trouve une société nombreuse et brillante, où les femmes saxonnes se distinguent éminemment par la beauté de leurs traits, leur vivacité, leurs manières et leur bon goût.

Nous arrivons à un paysage vraiment agreste et romantique, au site le plus pittoresque et le plus délicieux : ô Terni! ô Tivoli! ô charmans vallons de la Suisse! vous êtes perdus de réputation, si quelqu'enchantement vient à faire jaillir d'un des rochers de Tarand une seule de vos cascades! C'est le nom du plus aimable canton auquel il ne manque que ce seul agrément. Qu'on se figure une bourgade dont la grande rue cir-

cule inégalement pendant un quart de lieue, entre des rochers, des ruines, des monticules et de jolis bosquets; un ruisseau limpide serpente sur un lit rocailleux, tantôt à travers cette rue, tantôt dans sa longueur; des maisonnettes, la plupart jolies, sont éparses sur les hauteurs inégales qui encadrent le village. Les débris d'un antique château, au centre de ces habitations villageoises, dominent toute l'enceinte; des sentiers en tout sens montent, descendent, passent à travers les bois qui tapissent les différens côteaux; des reposoirs placés avec goût, aux points de vue les plus piquans, servent à délasser le promeneur, et le rendent attentif aux belles scènes qui se déploient sous ses yeux. Là, c'est un étang dont l'onde pure et transparente réfléchit les arbres environnans; ici, un boulingrin avec une jolie fabrique; plus loin, c'est le torrent dont les flots mugissent, écument et bondissent, irrités des obstacles que leur opposent les rochers; ailleurs, cette masse d'eau coule tranquillement sur un pré d'une verdure éblouissante, « car le vert est plus vert ici qu'en tout autre lieu ». J'apperçois un temple, j'y monte, ou plutôt j'y suis insensiblement porté par les mille détours qui me déguisent la montée en m'offrant une variété infinie de points de vue. Arrivé au sommet, c'est là que mon œil plonge avec délices sur les détails de ce charmant vallon. Parcourez les environs de Dresde; presque tous vous offriront réunies avec la même perfection, les beautés de l'art et celles de la na-

ture. Mais il est temps de rentrer dans la ville, et d'admirer les collections qu'elle possède en tout genre.

Les chefs-d'œuvres des Titien, le Guide, le Corrège, Rubens, Battoni, le Poussin, et beaucoup d'autres que renferme la galerie, sont si nombreux et en même tems si connus, que nous ne nous arrêterons pas à les détailler. Des artistes de tous les pays y viennent sans cesse payer leur tribut d'admiration, étudier des modèles, prendre et donner des leçons; le Polonois s'exerce à côté du Flamand, l'Italien près du Russe ou du Suédois, l'Anglais s'y distingue par le nombre de ses élèves et sa conversation animée.

Le *Zwinger* offre un dépôt unique, peut-être par l'universalité de ses gravures et de ses dessins.

Sa *bibliothèque* se fait remarquer par la beauté, la propreté, les décorations de ses salles, et l'ordre parfait qui y règne.

Dans le *Palais du Japon*, quelle immense collection de statues, de bustes, etc. chefs-d'œuvres antiques, qui n'ont dans toute l'Allemagne aucun objet de comparaison, et qui la plupart le disputent à ceux de Paris et d'Italie! On y distingue trois célèbres statues, déterrées dans les fouilles d'Herculanum, merveilleuses sur-tout par la draperie, et que le roi Auguste acquit pour la modique somme de 6000 écus saxons.

Parmi les divers cabinets de curiosité, on admire particulièrement la *chambre verte*, énorme magasin de bijouterie de toute espèce, formé de huit salles qui se suivent, plus curieuses ou

plus magnifiques les unes que les autres, pres-que toutes parquetées en marbre, et ornées de glaces qui répètent et multiplient les prodiges des arts.

Quoique cette ville ne fasse pas un commerce aussi considérable que semblerait le promettre sa position, elle offre cependant plusieurs manufactures intéressantes. On peut citer avec confiance ses fabriques de galons d'or et d'argent, dont il se fait une grande exportation chez l'étranger; la belle fabrique de tapisseries en papier, l'une des branches d'industrie où le génie allemand l'emporte sur celui des Anglais. Les ouvrages d'orfévrerie et de joaillerie qui se font à Dresde, sont connus de toute l'Europe, ainsi que ses instrumens de musique, orgues, haut-bois, clairons, cors-de-chasse, et sur-tout les flûtes traversières. La manufacture la plus célèbre est celle de porcelaine à Meissen, petite ville sur l'Elbe, à une demi-journée de la capitale; ses ouvrages sont trop connus pour en parler. Il existe dans le Palais du Japon une collection des plus anciennes pièces de cette porcelaine, outre une quantité de porcelaines du Japon et de la Chine, qu'on estime plus d'un million.

Berlin, le. . . .

Vous me demandez des nouvelles sur l'un des points les plus intéressans de l'Europe; en remontant plus haut que le moment actuel, et en vous disant quelque chose de général sur la situation de la Prusse et sur les circonstances

qui l'ont successivement préparée, je vais vous satisfaire.

Son successeur et son neveu Frédéric-Guillaume II, ne rappelait ce prince immortel que par une seule qualité, la valeur personnelle, vertu héréditaire dans la maison de Brandebourg, où l'éducation toute militaire, l'habitude des exercices guerriers, le spectacle des revues, tous les souvenirs de l'histoire, et tous les soins des instituteurs, dirigent les inclinations des jeunes princes vers les moyens de se distinguer à la guerre, vers l'importance de cette réputation de bravoure, sans laquelle l'héritier même du trône ne peut aspirer à aucune considération personnelle.

Frédéric-le-Grand avait dit : *une armée et un trésor.*

L'armée, pour faire respecter au-dehors une puissance beaucoup plus militaire que commerciale et territoriale ; et un trésor, pour alimenter l'armée, qui est l'État.

Frédéric-Guillaume II ouvrit trop facilement le trésor de son oncle aux dissipations, aux prodigalités de toute espèce, à toutes les dépenses que conseille l'amour effréné des plaisirs.

La paix de Bâle le rendit à ses véritables intérêts, au meilleur système politique de son pays, et donna à son armée le tems de réparer les pertes et les désastres d'une guerre sans objet, où les succès les plus inattendus n'auraient servi qu'à l'avertir de sa faute, en lui

montrant qu'il avait vaincu pour son ennemi naturel.

Ce prince, enlevé par une mort prématurée, après un règne très-court, ne laissa à son successeur et à sa fille que des coffres entièrement vides. Ils n'avaient plus été confiés à cet esprit d'économie sévère, qui ménageait à Frédéric-le-Grand, au moment même où il terminait la guerre la plus dispendieuse, des ressources auxquelles son pays ne s'attendait pas, pour construire de beaux villages, fonder des colonies, encourager la culture, les manufactures et les arts, embellir encore sa capitale, et orner son palais.

Tout était épuisé par un régime dissipateur; mais du moins le jeune roi ne trouvait pas, en montant sur le trône, le fléau des dettes étrangères.

On sait que la grande opération politique du règne de Frédéric-Guillaume II, fut l'achèvement du partage de la Pologne avec les deux cours Impériales : elle ne peut être jugée sous tous les rapports, que par l'histoire et par le tems.

Heureusement pour la Prusse, et pour le prince qui la gouverne aujourd'hui, le règne de Frédéric-Guillaume II ne fut pas assez long pour effacer le souvenir de gloire, les impressions de reconnaissance, les traditions de bonheur et de sagesse qu'avait laissées Frédéric-le-Grand.

Il avait lui-même jugé très-favorablement la

jeunesse du roi actuel, et l'espérance publique recueillit avidement quelques mots et quelques présages de ce grand homme. Le jeune prince aussi se montra toujours pénétré d'une profonde vénération pour la mémoire de son grand-oncle.

On savait que, pendant le règne de son père, il n'en parlait jamais qu'avec une sorte de culte, qu'il en lisait et relisait sans cesse l'histoire; et il a souvent répété l'intention où il était de se conformer toujours aux vues et aux systèmes politiques de Frédéric.

Le rôle que joue aujourd'hui la monarchie prussienne, le poids de sa puissance militaire dans la balance du Continent, ses rapports avec le Nord de l'Europe, ses rivalités et ses amitiés politiques, tout fait croire qu'on ne lira pas sans intérêt quelques détails sur la cour de Berlin, et sur le caractère des personnages dont l'autorité et l'opinion doivent le plus influer sur la décision des affaires.

Le roi est sur-tout remarquable par une extrême simplicité dans ses goûts et dans ses idées : né avec un esprit droit et juste, avec l'amour du bien public, il sent le besoin de ce que l'expérience et l'instruction peuvent donner à sa jeunesse; il le cherche avidement dans les exemples de son grand-oncle, dans les conseils de ceux de ses ministres et de ses aides-de-camp sur les lumières desquels il croit pouvoir compter davantage.

L'amour de la simplicité éloigne de lui toute

idée de luxe. Toujours vêtu en uniforme, la dépense de sa parure est nulle : celle de sa table est aussi très-modérée.

Il n'a pas voulu que ses frères eussent leur maison particulière. Dès le premier jour de son règne, il a été réglé qu'il n'y aurait qu'une table commune pour les princes et pour lui.

On a vu à Berlin, avec beaucoup de plaisir et d'émotion, cette vie de famille, ce spectacle digne des mœurs antiques.

On sent que ce même esprit d'économie descend de tout ce qui concerne personnellement la famille royale, aux diverses branches de l'administration publique. Tout est sévèrement calculé, et le roi se laisse difficilement entraîner au-delà de la ligne qu'il s'est tracée.

Ce qui ne tient qu'à l'ostentation et à la simple magnificence extérieure le touche peu. Voilà pourquoi il a suspendu les dépenses que le grand Frédéric et son successeur consacraient annuellement à élever dans Berlin des bâtimens nouveaux et réguliers. Mais il n'a fait que changer la destination de ces dépenses, en les appliquant à la restauration, devenue indispensable, du pavé de la capitale, et à la construction, non moins nécessaire, de chemins publics, dont une partie sera achevée chaque année.

On a accusé ce prince d'avarice, ce qui veut dire seulement qu'il n'est pas prodigue pour ses courtisans.

Esprit d'ordre, d'économie, de justice, simplicité dans ses manières, affabilité, abord fa-

cile pour tout le monde, et surtout pour la classe indigente du peuple, voilà son caractère pour ce qui regarde les principes d'administration intérieure, et les actions de sa vie privée.

Ses principes de politique extérieure ne l'ont jamais éloigné de la France; bien différent en cela de son père, qui s'était rendu neutre par convenance personnelle, et était ennemi de la république intérieurement et par système.

Sans aimer toute la révolution, il n'en a pas blâmé tout indistinctement. Ce sentiment de justice, profondément gravé dans son ame simple, ne lui permettait pas de voir indifféremment la plupart de ces droits féodaux, qui dans son pays, comme dans le reste de l'Allemagne, pèsent d'une manière intolérable sur le peuple, sans être très-utiles à la noblesse qui les exerce. Aussi s'est-il occupé, dès le commencement de son règne, de porter la réforme sur ces abus que la France a si heureusement détruits.

Il a pu craindre un moment l'invasion des principes révolutionnaires.

Dans l'Europe impartiale, personne n'a pu refuser un sentiment d'estime profonde à la conduite d'un jeune prince qui, au milieu des intrigues et des séductions, quelquefois des menaces et des injures de l'esprit de parti, défendait ses Etats des fléaux qui ravageaient les autres. Il a bien vu que la prétendue cause des rois se défend mal quand on la sépare de la cause des peuples; qu'on n'éloigne pas les révolutions par les guerres qui les appellent, mais

qu'on les hâte au contraire, en multipliant les impôts, en irritant les nations, en épuisant les empires; que le sentiment seul du bien-être peut contenir l'esprit de changement et l'amour du mieux; que la démence qui jette les peuples dans des guerres sans objet et sans terme, ébranle les trônes loin de les défendre. Aussi le jeune roi de Prusse n'était-il accusé que par le délire et l'envie. Son administration doit obtenir cette considération toujours attachée à la puissance et à la force, qui ne se meut et ne se repose qu'à son gré.

L'histoire du moment actuel et la manifestation de ce qui ne peut être que secret aujourd'hui, apprendra seule si le cabinet de Berlin a su recueillir les fruits de sa longue inactivité, et faire servir la paix de la Prusse à la paix du monde.

Ajoutons, pour complетter l'idée qu'on doit se faire des inclinations politiques du roi, que sa vénération pour les principes du grand Frédéric, l'attache à la France plus qu'à toute autre puissance. Il ne doute pas que si ce grand homme donnait à la France une préférence marquée lorsqu'elle était dans les liens d'une alliance avec la maison d'Autriche, l'époque de la rupture du traité de 1755 n'eût été celle d'un rapprochement politique bien plus intime.

La reine de Prusse est extrêmement remarquable par la réunion des plus heureux dons de la nature: jeunesse, grâces, beauté, aucune femme de son royaume ne lui est peut-être

comparable sous tous ces rapports ; mais ce qui la distingue encore plus, c'est la candeur, la douceur, l'inépuisable bonté de son ame. Qui croirait qu'une princesse douée de pareils avantages, n'en profiterait pas pour se donner un ascendant décidé sur l'esprit de son mari, et le gouverner à volonté ? la reine n'en a jamais eu l'idée ; toute entière à ses devoirs de mère et d'épouse, elle ne s'occupe que du soin de ses enfans et du bonheur intérieur du roi. Elle ne se mêle point des affaires, qu'elle regarde comme lui étant totalement étrangères ; on ne la voit dans aucune intrigue, ou plutôt la tournure de son caractère bien connue, écarte de sa cour tout esprit d'intrigue.

Il semble que le plus bel éloge que l'on puisse faire de la reine, est de dire qu'elle n'a que des vertus douces et aimables, et aucune influence dans les affaires politiques.

Il semblait qu'à la mort du grand Frédéric la plus grande influence devait être destinée aux talens et à la réputation du prince Henri. L'opinion publique fut trompée.

Les ministres craignirent son ascendant. Ils insinuèrent donc au nouveau roi, que s'il se livrait aux conseils du prince Henri, il devait renoncer à toute considération en Europe, et que l'on attribuerait infailliblement au frère du grand Frédéric, tout ce qui pouvait se faire de bien sous son règne.

Le roi craignait, sur toutes choses, la réputation de se laisser gouverner. Cette insinuation

perfide produisit donc tout son effet. Le prince fut accueilli avec une grande décence, et même de grands témoignages de respect. Mais on ne lui faisait aucune confidence, on ne le consultait sur rien ; et il sentit bientôt qu'il était tems pour lui de rentrer dans sa solitude de Rheinsberg.

Il y retourna donc, et ne fit plus que de simples apparitions à Berlin. La seule occasion où le roi lui témoigna de la déférence et de la confiance, fut le moment de la paix de Bâle, sur laquelle il fut consulté, et donna l'avis qu'on devait attendre d'un prince éclairé et ami de la France.

La mort de Frédéric-Guillaume II pouvait encore le rappeler aux affaires ; mais déjà l'âge lui ôtait l'activité nécessaire. Sa tête était la même ; mais il était sujet à de fréquentes maladies ; et le jeune roi ne lui fit aucune proposition. Il se retira encore à Rheinsberg, où il mourut quelque tems après.

Les ministres sont extrêmement multipliés en Prusse : le grand directoire en renferme autant qu'il y a de branches particulières d'administration intérieure.

Mais ceux qu'il est plus intéressant de connaître au-dehors, sont les ministres du cabinet, parce que c'est à eux qu'est confié le département des affaires étrangères. Il était, il n'y a pas long-tems, composé de trois membres, M. le comte de Finckenstein, le comte d'Alveusleben, et le comte d'Hangwitz. Le premier, employé

très-jeune dans la carrière politique, après avoir occupé des postes très-importans, a servi sans interruption jusqu'à sa mort, arrivée dans la 86e année de son âge. C'était le doyen de la diplomatie de toute l'Europe. Plein de vertus et de mérite, il avait conservé sa tête, et mérité l'attachement et la vénération publique jusqu'au dernier moment.

Le second, M. le comte d'Alvenusleben, est généralement connu pour un très-honnête homme; il a les formes douces, liantes, sociales. Il ne manque pas de franchise, et la nature lui a donné l'esprit de conciliation. Il a succédé à M. le comte de Fenckenstein; et en cette qualité il est chargé des formes, des cérémonies, reçoit les ministres des cours étrangères, les présente au roi, etc.; il est de plus chargé de la correspondance avec les cours d'Allemagne. Mais il est d'une santé faible et délicate, qui ne lui permet pas un travail opiniâtre et trop long-tems suivi.

Le troisième, le comte d'Hangwitz, est celui qui, par la sagacité de son esprit, la fermeté de son caractère, et son ardeur infatigable pour le travail, s'est acquis et a conservé la plus grande influence dans les affaires importantes. Il est entré au ministère immédiatement après la paix de Bâle. Ainsi ceux qui prétendent que c'est lui qui a poussé Frédéric à la guerre contre la France, n'ont guères connu les faits et les époques. C'est lui, au contraire, qui a soutenu cette paix de tous ses moyens, contre les efforts

de ceux qui travaillaient à la rompre. Le premier ministre que la république française a envoyé à Berlin, l'a trouvé dans ces dispositions; c'est par-là qu'ont été anéanties toutes les intrigues des cours de Londres, de Vienne et de Pétersbourg, pour faire changer le roi de système. M. d'Hangwitz s'est attiré par sa persévérance une foule d'ennemis parmi les partisans de ces trois cours, qui ont cherché à répandre des nuages sur sa morale; mais ces nuages se sont dissipés aux yeux de quiconque a voulu juger ce ministre sur des faits et non d'après les préjugés.

Je ne dirai pas que M. d'Hangwisz est au-dessus de la corruption; il a cela de commun avec le ministère prussien; et on ne cite à Berlin qu'un seul ministre prévaricateur, qui fut puni par le grand Frédéric; mais une particularité dépose en faveur de son désintéressement, cest que parmi les ministres du roi, il est le seul qui ait refusé le traitement attaché à sa place. Grand propriétaire en Silésie, il s'est trouvé assez riche pour faire un sacrifice qui devait lui assurer plus d'indépendance et de considération. Au reste, quelle que soit l'opinion de ceux qui le connaissent, on ne pourra pas dire que celui qui a maintenu et étendu le système de la neutralité du nord de l'Allemagne, et qui l'a soutenu au milieu des contradictions sans nombre qu'il a essuyées, soit un ministre médiocre et sans talent.

Varsovie,

Varsovie, le...

Je vous livre quelques observations sur la Pologne que je viens de parcourir; j'essayerai de vous peindre son état actuel, mais je voudrais en vain ne vous parler que du présent, l'image du passé s'y reproduit sans cesse. Une conquête rapide n'a pu changer les mœurs d'une nation qui comptait douze siècles d'indépendance. Ses institutions politiques sont abolies, mais leurs effets subsistent; les citoyens ne sont plus, les hommes restent; on retrouve les malheureux habitans d'Herculanum et de Pompeïa, tels qu'ils furent surpris par l'explosion du Vésuve. Ces morts figurent encore les scènes de la vie, et leur étrange aspect nous apprend, mieux que leur histoire, tout ce qu'ils furent.

J'ai vu l'excès du luxe et celui de la misère; quelques lumières et une ignorance profonde; un petit nombre de caractères élevés et une nation avilie. La Pologne offre aujourd'hui ces contrastes, comme aux jours de son indépendance. Frappé de tant d'inégalités, on reconnaît l'esprit de l'ancienne constitution qui les a produites. On se rappelle cette république féodale qui, sur un territoire très-vaste, n'avait fait que deux cent mille citoyens et des millions d'esclaves; encore avait-elle mieux réussi à former ses esclaves que ses citoyens. Les uns savaient tout supporter sans se plaindre; les autres ne savaient pas être libres. Ils troublèrent sans cesse, par leurs divisions, l'État qui leur appartenait; ils l'ont enfin conduit au dernier des malheurs;

mais ce malheur même est venu les absoudre; ceux qu'on a trop punis ne semblent plus coupables.

Une contrée plus étendue que la France, un sol fertile sous un climat pur, une plaine immense, arrosée de grands fleuves qui communiquent aux mers du Nord et du Midi, une nation qui fut, il n'y a pas long-tems, de quatorze millions d'hommes: tous ces magnifiques débris d'une puissance, sont encore dignes de fixer les regards de la politique. En considérant la Pologne comme irrévocablement acquise aux souverains qui l'ont partagée, il importe de connaître quel accroissement de territoire elle leur a donné, combien d'hommes, et quels hommes elle a faits leurs sujets, quelle force publique est mise à leur disposition, quelles contributions grossissent leurs finances; enfin, l'état du commerce, des arts et des sciences, dans leurs nouvelles provinces. Je vous parlerai successivement de ces divers objets; mais je regrette de n'avoir pas toujours à vous donner des notions assez complètes. Je commence par esquisser.

Dans la division du territoire polonais, la Prusse s'est étendue jusqu'au Niemen qui la sépare de la Russie, et jusqu'à la Vistule qui lui sert de limite avec les possessions autrichiennes. Celles-ci sont bornées à l'Orient par le Bog. On voit qu'il reste aux Russes la portion la plus considérable; c'est aussi la moins riche et la moins commerçante.

Au démembrement de 1773, la population, qui était de quatorze millions, en perdit cinq;

les guerres postérieures à cette époque, et les émigrations produites par les derniers troubles, la diminuèrent encore sensiblement; ainsi l'on peut croire que le dernier partage a porté sur six millions d'hommes; c'est beaucoup, si on les compte; c'est peu, si on les apprécie. Ils se divisent en quatre classes : la plus nombreuse est presqu'entièrement dégradée; elle se compose de paysans esclaves, qui, au milieu des fertiles campagnes de Pologne, ne présentent que l'aspect de la misère. Ils mangent, avec épargne, un pain de seigle mêlé de son. A peine vêtus, et mal défendus, dans leurs abris, des atteintes d'une saison rigoureuse, il n'est pas rare qu'ils meurent de froid, et l'hiver de 1799 en fit périr un grand nombre dans le seul palatinat de Pozen. Leurs villages, épars à de grandes distances, ressemblent à des amas de huttes, telles qu'on en trouve chez les peuplades errantes. Ces malheureux sont en effet soumis, comme des sauvages, aux privations les plus dures. Ils éprouvent encore toutes les humiliations que peut amener un premier degré de la vie sociale. Ils ne possèdent rien, pas même leur tems et leur industrie. On leur laisse seulement deux jours par semaine, pour cultiver un peu de terrain, dont le produit doit fournir à leur nourriture et à celle de leur famille. Le reste de leur travail appartient, sans aucune restriction, aux nobles, seuls propriétaires de tout le pays. On les emploie, on les achète, on les vend comme un vil bétail. Ils sont serfs dans la rigueur du terme. Ceux dont ils dépendent, peu-

vent être cruels impunément; on en cite des exemples horribles. Dans ces cas d'une oppression sans bornes, point de recours. Il y avait une maxime sacrée en Pologne : *c'est qu'un serf ne doit jamais intenter de procès à son maître.* S'ils fuient, il est probable qu'ils seront repris et terriblement châtiés. Si on les tue, c'est peu de chose, et l'on échappe aisément à la loi qui le défend. Très-long-tems même, cette loi n'a point existé. Mais voici en quoi la conquête est bonne pour eux : elle a placé au-dessus des nobles un pouvoir suprême, intéressé à réprimer leurs violences. Déjà le gouvernement prussien a fait un réglement qui leur défend d'excéder cinquante coups de bâton. On peut juger, par cette faveur, du traitement qu'éprouvent les serfs. Ce qu'il y a de pis dans cette condition, c'est qu'elle les a rendus dignes d'elle; ils sont abrutis au point de ne rien imaginer au-delà. Rien n'égale leur stupidité et leur apathie. Ils n'ont jamais entendu ces paroles d'un bon roi, qui, touché de leur sort, et désespérant de le changer, leur demandait avec humeur, *s'ils n'avaient donc ni pierres ni bâtons pour se défendre.* C'était Casimir. Il voulut les affranchir, mais il n'en eut pas le pouvoir; la noblesse de son tems lui donna, par dérision, le nom de *roi des paysans.* L'histoire, plus juste, lui laissa celui de *grand.* Elle lui tint compte d'une intention libérale, autant que de ses plus belles actions.

Loin de se révolter, des serfs refusèrent, il n'y a pas long-tems, la liberté. Un comte po-

lonais, revenant de Paris en 1791, fit assembler ses vassaux, et leur offrit, non-seulement de les affranchir, mais encore de leur céder la propriété des terres qu'ils cultivaient pour leur usage, et la ferme des autres à un prix modéré. Ils prirent huit jours pour délibérer, et revinrent lui dire : « Monseigneur, quand nos cabanes tombent en ruines, c'est à vous de les » faire rebâtir ; quand nos récoltes manquent, » c'est à vous de fournir à notre subsistance ; » quand la maladie emporte nos bestiaux, c'est » à vous de nous en acheter d'autres ; maintenant, qui rebâtirait nos cabanes? qui pour» voirait à nos besoins? qui nous achèterait des » bestiaux? Non, non, monseigneur ; nous » n'accepterons point vos propositions, notre » condition est trop préférable ; permettez-nous » d'y vivre et d'y mourir. » D'autres seigneurs furent plus heureux, on accepta leurs bienfaits, et ils ne tardèrent pas à éprouver que ces actes d'humanité pouvaient aussi devenir un calcul d'intérêt. La fertilité des terres s'accrut, la population y doubla, et leurs revenus s'augmentèrent rapidement. Mais ce qui rend la noblesse entière plus excusable de n'avoir pas plutôt renoncé à son droit oppressif, c'est l'exemple qu'elle avait depuis long-tems sous les yeux, des heureux effets d'une culture libre. Des paysans étrangers, connus sous le nom général *d'Allemands*, furent anciennement attirés par quelques nobles qui n'avaient pas assez d'hommes pour tirer parti de leurs possessions. On les rendit propriétaires, moyennant une certaine redevance

de plusieurs territoires. Ils y ont bâti de jolis villages. Là, on se croit transporté dans les riches fermes de la Suisse ou de la Hollande. Chaque maison est propre et commode : on découvre à l'entour, des terres en bon état, et de vastes prairies où paissent de nombreux troupeaux. Les hommes rayonnent de santé. Les arbres sont plus beaux, la végétation plus forte. La nature entière paraît avoir souri à la liberté, et l'œil fatigué de parcourir un pays désolé, se repose avec délices sur ces images de l'aisance et du bonheur.

En remontant des dernières conditions de la société à la première, on trouve les bourgeois à la seconde. Fixés dans les villes, ils peuvent y acheter des maisons ou des domaines dans la circonférence d'une lieue. Toute autre propriété leur est interdite. Ils élisent leurs magistrats, et règlent l'administration intérieure de leurs communes. Ils ont surtout des magistrats qui les sauvent de la juridiction des nobles. Autrefois on leur avait accordé des priviléges plus étendus. Ceux de Cracovie et de quelques autres villes alors florissantes, envoyèrent des députés aux diètes; ils purent remplir des emplois importans; mais, à mesure que la noblesse devint plus ombrageuse, elle les fit retomber dans une nullité absolue, et les renvoya aux professions utiles qu'elle méprise. Ils exercent la médecine, les arts, et sur-tout le commerce. Plusieurs y ont acquis des richesses. Ceux-là mènent une vie douce, et imitent de loin le luxe et les manières des grands. Ce sont, pour la plupart, des

étrangers, ou des hommes issus de familles étrangères, qui avaient apporté leur industrie dans les villes heureusement situées pour la faire valoir. L'ignorance des naturels du pays ne leur faisait redouter aucune concurrence. Il faut distinguer entr'eux une colonie de juifs répandus dans toutes les provinces, et particulièrement en Lithuanie. On les admit en Pologne, sous Casimir-le-Grand. Ils y ont été depuis si bien traités, qu'on appelait ce pays *le Paradis des Juifs*. On en compte aujourd'hui plus d'un million. Cette nation, avide et industrieuse, s'est emparée de tous les chemins obscurs qui mènent à la fortune. Dans les grandes maisons, elle fournit les maîtres-d'hôtel et les intendans. Sur toutes les routes, on la trouve en possession des postes et des auberges. Dans les villes, elle tient les marchés, elle remplit les foires, et presque seule le commerce en détail. Il est pourtant quelques juifs qui se livrent à la banque, et à des spéculations plus relevées; alors ils sont devenus riches, et sont considérés autant que des bourgeois de Pologne peuvent l'être. Cette classe doit peut-être se féliciter d'être passée sous la domination prussienne, parce que la première vue de ce gouvernement étant de faire prospérer l'industrie dans ses nouvelles acquisitions, elle en obtiendra sans peine tous les encouragemens qu'elle peut desirer.

Le clergé tient à la bourgeoisie et à la noblesse. Tous ses membres sont hommes libres, mais tous ne sont pas nobles. Delà résulte une distinction très-marquée. Les uns, pauvres et peu

éclairés, sont les pasteurs du peuple, et le mépris des seigneurs les confond avec lui : les autres, distingués par leur naissance, arrivaient seuls aux dignités ecclésiastiques; elles donnaient en même tems de grands revenus, et une part considérable aux affaires de l'Etat. Les archevêques et les évêques entraient de droit au sénat. Celui de Gnesne en était président; il surveillait la conduite constitutionnelle du roi; il était vice-roi lui-même pendant l'interrègne. On conçoit l'influence que pouvaient avoir de tels hommes sur les délibérations publiques, le respect qu'imprime un caractère sacré, l'habitude, la parole, et, en général, la supériorité de leurs lumières, tout leur assurait un grand ascendant. Ceux que l'ancien gouvernement avait élevés si haut, doivent s'être ressentis plus douloureusement de sa chute. Il ne leur reste d'autre importance que celle attachée aux fonctions de leur ministère, et d'autre soin que celui de leurs diocèses. Mais de quelle consolation peuvent être ces paisibles détails pour des prélats politiques qui s'étaient montrés plus ardens citoyens que zélés ministres de la religion ? Tout s'est évanoui pour eux avec la patrie, les honneurs et même les richesses. Ceux du moins qui obéissent à la Prusse en ont été dépouillés par une espèce de ruse qui mérite d'être citée. Lorsque le général Mollendorf prit possession, au nom du roi, des provinces qui lui étaient échues, il promit un respect inviolable à tous les genres de propriété. Quelque tems après, il invita le clergé à faire une déclaration de ses biens. On ne soupçonna rien

dans cette demande, que l'intention d'asseoir de plus fortes contributions ; et, pour s'y soustraire autant qu'ils le pourraient, les ecclésiastiques donnèrent les plus basses estimations. Mais ce calcul fut cruellement trompé ; le roi s'empara des biens, et assura seulement à chacun un revenu égal à celui qu'il avait annoncé. Ainsi l'évêque de Pozen se trouva réduit de quarante-neuf mille écus de rente, à seize mille. Les abbés, les chanoines et les curés, tous furent privés de la majeure partie de leurs jouissances ; le seul archevêque de Guzen, plus sincère ou mieux avisé, avait fait une déclaration conforme à la vérité, et se trouva n'avoir rien perdu.

La religion catholique est dominante en Pologne ; elle y fut reçue, au dixième siècle, sous Micislas. Ce prince amoureux, qui avait eu sept femmes, en rencontra une huitième, chrétienne, et adopta son culte. On a remarqué combien l'Europe devait, en ce genre, à cinq ou six femmes dévotes ou charmantes, qui persuadèrent à leurs maris tout ce qu'elles croyaient. Les rois étaient convertis par les reines, et les royaumes par les rois. Les Polonais le furent donc aussi par le chef qui les gouvernait. Ils montrèrent d'abord un penchant extrême pour les austérités. Ils voulurent jeûner et faire abstinence plus que tous les chrétiens du monde ; la cour de Rome fut obligée de les modérer. Ils comblèrent le clergé de biens, et lui donnèrent jusqu'à la majeure partie de leur territoire. Il fallut encore mettre un terme à ces largesses. On leur doit néanmoins cette justice, d'avoir long-tems

accordé beaucoup de zèle et beaucoup de tolérance. Ce fut dans ce siècle même que leur conduite fut moins sage. Les nobles de diverses croyances, qu'on appelait encore *dissidens*, furent exclus des diètes et privés de leurs droits politiques en 1733. Traités avec rigueur dans le sein de la patrie, ils compromirent son indépendance en invoquant la dangereuse protection des étrangers. Maintenant il m'a paru que, sous le poids d'un commun malheur, on déplorait ensemble les suites funestes de la division, et qu'on était plus froid sur la cause qui l'avait fait naître. On peut dire même que la noblesse polonaise abandonna, en général, l'exercice de la religion au peuple, qui ne l'honore pas mieux, car il en défigure la morale, et n'en chérit que les observances minutieuses. Dans un pays où les ténèbres du moyen âge couvrent encore ce peuple ignorant et superstitieux, on est surpris de rencontrer un si grand nombre de sceptiques, d'athées et d'hommes qui, sous le nom de lumières, ont admis les plus hardies opinions de ce siècle. Les mœurs publiques souffrent également de ces deux extrêmes; elles sont dépravées plus qu'on n'oserait le dire. Le relâchement absolu des nœuds du mariage n'y a pas peu contribué. Le divorce est permis par les lois, l'autorité ecclésiastique y donne son consentement, et l'on en fait un usage immodéré. L'amour semble se jouer avec le lien conjugal; on porte dans une association sérieuse la légèreté d'un engagement de galanterie; aussi les cercles sont-ils pleins de ces femmes divorcées, qui ont essayé

de plusieurs maris, et qui, croyant en avoir été les épouses, n'en ont été que les maîtresses. Le genre d'agrémens que suppose ce dernier titre, est particulièrement celui des Polonaises. Avec de grands noms, une politesse parfaite et tous les talens d'une éducation brillante, les plus distinguées d'entr'elles conservent cette grace facile et cet air engageant que donne un besoin continuel de fixer le caprice des hommes. Leur existence dans le monde étant mieux assurée par un contrat que par un sentiment; la loi qui les abandonne les a, pour ainsi dire, laissées sous la protection de leurs charmes; mais condamnées à plaire, ce soin forcé doit nuire à leur dignité; et le ton qu'on se permet avec elles, blesserait ailleurs des bienséances plus sévères.

Je puis enfin vous entretenir de la vraie nation polonaise, c'est-à-dire des nobles. Je ne vous ai guères montré jusqu'à présent que ses îlotes ou ses étrangers. Cette réunion de gentilshommes, comme noblesse, le dispute à la plus ancienne de l'Europe. Ses généalogies remontent souvent au-delà du dixième siècle, et se perdent ensuite dans la nuit des tems. Comme nation, elle se croyait supérieure à toutes les autres. Enivrée de sa gloire passée, elle ouvrait avec orgueil les pages de son histoire, elle redisait ses conquêtes presque fabuleuses et ses expéditions brillantes, où elle marchait environnée de la pompe des tournois. Elle montrait une poignée de ses paladins arrêtant autrefois des armées innombrables de Barbares, donnant des lois à Moscow, sauvant l'Empire et régnant des bords de la Baltique à ceux du

Pont-Euxin. Elle comptait aussi ses Léonidas, ses Fabricius, ses Scipions. Que si on lui reprochait des dissentions éternelles, elle répondait avec un de ses nonces : *malo periculosam libertatem quam tranquillam servitium.* Fière d'avoir une patrie, quand partout ailleurs on n'avait plus qu'un maître, elle voulait se donner un chef, mais elle lui disait à-peu-près, suivant une ancienne formule : *moi, qui suis plus que toi, je te choisis pour me gouverner à de telles conditions, sinon, non.* Oubliait-il son devoir, elle l'y rappelait par la voix terrible de ce sénateur qui, tirant son épée contre un prince despotique, s'écriait : *sumus protectores regum et destructores tyrannorum.* Mais jusques dans ses fureurs on avait admiré sa modération. Plus d'une fois elle déposa ses rois, jamais elle ne se souilla de leur sang. Elle avait ensuite dépouillé la monarchie de toute autorité, elle entourait encore le monarque de respect; il faut convenir qu'ils y déployèrent toujours un grand caractère. C'est une race d'hommes courageux, francs, généreux et hospitaliers; mais un orgueil indomptable se mêle à de si nobles vertus. Affables et bons pour leurs égaux, ils ne sont que durs et fiers pour leurs inférieurs, et pleins de mépris pour tous les étrangers. Si nous sommes seuls exceptés, c'est que la valeur française est une image de celle dont ils s'honorent. Ils n'ont cessé de s'intéresser à nos succès et de chérir notre cause. Ces idolâtres de la liberté croyaient aussi lui rendre un culte pur; celle qu'ils s'étaient faite au gré de leurs préjugés, et qui prenait pour victimes tout un peuple

n'était point la vraie liberté. Vous verrez que l'égalité qu'ils proclament entr'eux n'est pas plus réelle. Leur constitution leur assurait bien à tous les mêmes droits politiques. Elle n'avait admis ni l'hérédité des charges, ni la distinction des titres; mais elle n'avait rien prévu contre une différence plus accablante. De même qu'elle avait partagé les hommes en nobles et en serfs, le luxe vint à son tour partager les nobles en riches et en pauvres. Ceux-ci sont tombés dans une dépendance absolue; ruinés par leurs prodigalités ou par les ravages de la guerre, ils cherchent un asyle dans la maison des riches; et quand leur indigence est extrême, ils s'y dévouent aux plus humbles fonctions. J'en ai vu plusieurs, palefreniers, laquais et valets-de-chambre; alors ils sont nourris comme le peuple; ils couchent à terre dans l'antichambre de leurs maîtres, et, ce qu'il y a de plus étrange pour des hommes à qui la naissance avait assuré de si grands privilèges, ils sont soumis à la bastonnade ainsi que les paysans; la seule distinction qu'ils obtiennent est de la recevoir à genoux sur un tapis de velours. Je fus témoin de l'importance qu'on attache à cette formalité. Un jeune gentilhomme entrait au service d'un seigneur chez lequel je me trouvais; son père vint le lui présenter, et ne lui fit d'autre recommandation que de ne pas oublier le velours quand son fils aurait mérité quelque châtiment. Ce tapis est le dernier asyle de la vanité poursuivie par l'infortune. Sans lui on ne pourrait, au reste, discerner les nobles valets parmi leurs compagnons. Ils ne gardent pas de sentimens plus

élevés, et nos domestiques rougiraient de tous les genres de bassesses qu'ils se permettent pour capter la bienveillance de leurs maîtres. Il en est de moins avilis qui s'emploient en qualité d'économes et de secrétaires ; d'autres enfin servaient de pages, d'écuyers et de complaisans aux grands seigneurs ; ils leur composaient une espèce de cour, et satisfaisaient ainsi leur goût pour la représentation. Ils formaient en même tems une clientelle puissante ; et comme ils n'avaient rien perdu de leur droit de voter dans les assemblées, le premier calcul des ambitieux devait être de s'en attacher un grand nombre. C'était autant de voix assurées pour leur parti, autant de sabres levés sur la tête de leurs ennemis dans une élection orageuse. Aujourd'hui que cet intérêt n'existe plus, la noblesse pauvre est fort à plaindre ; elle s'est vue congédiée par les grands, dont le faste serait puni par des taxes énormes. On a licencié, sans indemnité, celle qui vivait dans l'état militaire ou dans les emplois subalternes de l'ancienne administration ; elle a perdu à-la-fois tous les moyens d'existence. Dans cette extrémité, une partie est allée grossir les légions polonaises en Italie ; elle y a prouvé que son courage était digne d'un meillleur sort ; quelques-uns ont pris un parti plus désespéré. Au moment où je quittais la Pologne prussienne, des bandes d'incendiaires y répandaient l'alarme, plusieurs villes appartenantes au roi avaient été brûlées, toutes étaient menacées. On remarquait que les propriétés des seigneurs étaient seules respectées ; et l'on pouvait croire que des gentilshommes ruinés prési-

daient à ce désordre, dans l'espoir de soulever le peuple contre la domination prussienne.

Les premiers dignitaires de l'ancienne république, ceux que j'appelle *des grands*, sont plus tranquilles. Les vainqueurs fixent sur eux un œil sévère; mais d'immenses possessions leur restent, et ce sont peut-être les plus riches propriétaires de l'Europe. Ils vivent retirés dans leurs terres; et si la prudence ne leur permet pas d'y entretenir ce brillant cortége qui les suivait autrefois, ils conservent encore plus d'éclat et de magnificence dans leurs disgraces, que la faveur et le crédit n'en donnent souvent ailleurs à de simples particuliers. Ils ont une foule de domestiques, souvent des troupes de musiciens et de superbes équipages pour la chasse ou la promenade. Leurs jours se passent à satisfaire toutes les fantaisies que peut donner l'oisiveté dans l'opulence. Leurs jardins, qui sont très-beaux, changent vingt fois de genre et de forme. Comme ils ont des milliers de bras à leurs ordres, tout se réalise en un moment. Ils ont envie de tout ce qui frappe leurs regards, et ils l'achètent, ensuite ils le payent fort mal, et ils sont encore grands seigneurs en cela. Leurs revenus consistent en récolte; ils n'arrivent qu'à des époques fixes : la prodigalité est de tous les jours; l'embarras devient extrême, et tel qui jouit d'un million de rente, n'a plus un écu de disponible. Mais ce luxe qui les épuise, n'a qu'une manière de les faire jouir, c'est de se montrer; il faut un admirateur à tant d'ostentation. Aussi aiment-ils beaucoup à être visités. Ils accueillent fort bien leurs

hôtes, et se plaisent à les surprendre par des fêtes charmantes. Personne n'entend aussi bien qu'eux l'art de les ordonner. Ils en font les honneurs avec une grace française; c'est là leur modèle, et ils y atteignent souvent. Ils suivent aussi nos modes et nos usages. Mais pourquoi une fierté sauvage se trouve-t-elle sous des mœurs si polies? Insensibles témoins de la misère de leurs vassaux, dédaigneux pour tout ce qui les entoure, ils se laissent rendre les plus serviles hommages. On dirait des satrapes environnés d'esclaves à genoux; on ne les approche qu'inclinés jusqu'à terre; on ne leur parle qu'avec un respect oriental: *Monseigneur, je vous baise les pieds*; telle est la plus simple formule que l'usage consacre en les abordant; leurs enfans mêmes reçoivent des honneurs ridicules; on leur persuade qu'ils sont d'une nature supérieure; leurs gouverneurs leur cèdent le pas en toute occasion, et ne sont servis qu'après eux, aussi leur éducation, à laquelle cependant on attache beaucoup d'importance, manquera son objet; elle sert à développer le premier vice qu'elle devait étouffer.

Je m'empresse de vous dire qu'il y a dans cette première classe de nombreuses exceptions au caractère général que j'ai voulu tracer. L'étranger le plus sévère distinguera toujours des hommes éclairés, qui furent long-tems le modèle des vertus publiques, et qui le sont encore des vertus privées. Ils méditaient toutes les réformes utiles; ils auraient sauvé la patrie, si elle avait pu l'être.

Varsovie, le . . . .

Je continuerai à vous entretenir de la Pologne, dans l'ordre que je me suis prescrit. Ma première lettre se bornait à vous indiquer les lignes de partage qui divisent aujourd'hui son territoire, le nombre de ses habitans, et les mœurs qui les caractérisent dans leurs diverses conditions. Il fallait surtout vous faire connaître les nobles, avant d'entrer dans le détail de leurs institutions militaires. Quoiqu'il n'en reste aucune trace, je crois devoir vous les rappeler : c'est le seul moyen d'apprécier, sinon les faibles ressources que la Pologne offre actuellement à ses vainqueurs, du moins celles qu'ils pourraient y trouver un jour.

Les devoirs de soldat étaient inséparables des droits de citoyen : ceux que l'Etat reconnaissait exclusivement pour ses membres, étaient aussi seuls chargés du soin de le défendre ; mais ils remplissaient avec joie cette obligation glorieuse, et le titre d'hommes belliqueux ne les flattait pas moins que celui d'hommes libres. Dès leur enfance, ils se destinaient à la profession des armes, ils n'en voulaient point d'autre, et ne concevaient pas qu'il pût y avoir une noblesse différente de celle d'épée. Leur éducation consistait surtout à se rendre habiles dans les exercices militaires : le souvenir de leurs ancêtres, les préjugés, les lois, tout exaltait en eux le sentiment de leur bravoure naturelle. A peine entrés dans le monde, ils découvraient un nouveau prix à cette qualité, elle seule pouvait ouvrir la carrière de l'ambition. Il fallait s'être distingué parmi

ses compagnons d'armes, pour oser prétendre à leurs suffrages dans un jour d'élection. Les grands emplois civils devenaient la récompense des services rendus à la guerre. Ainsi les sénateurs, les membres d'une diète, les palatins, les chefs de l'administration, tous étaient sortis des rangs de l'armée, tous devaient y rentrer dans un péril pressant.

On commençait ordinairement par servir un tems dans un corps de hussards, où les enfans des meilleures familles s'empressaient d'être admis, et qui formait à lui seul la majeure partie des troupes réglées de la république. Nulle cavalerie, en Europe, ne pouvait lui être comparée pour le choix des hommes, pour l'élégance et la richesse de l'équipement. Des selles magnifiquement brodées, des plaques d'or répandues sur tous les harnois, des casques d'un travail précieux, des cuirasses embellies; tel était le luxe permis aux simples cavaliers; ils montaient des chevaux tartares, dont la vîtesse est admirable. Le sabre était leur arme favorite, on ne pouvait le manier avec plus d'habileté. Deux pistolets pendaient encore à leur ceinture, et le mousquet avait remplacé les hautes lances dorées qu'ils portaient autrefois; mais à part la différence de l'armure, on croyait revoir en chacun d'eux un de ces anciens et preux chevaliers qui leur servaient de modèles.

La seconde division de la force publique, toujours subsistante, consistait dans ce qu'on appelait les *pancernes*; c'étaient des compagnies de deux cents maîtres, appartenantes aux grands

seigneurs, ou même à des évêques qui, ne pouvant servir en personne, se faisaient remplacer par des lieutenans. Toute cette cavalerie de gentilshommes portait encore le nom général de *towarisz*, qui veut dire, camarades. Leurs chefs les traitaient ainsi, en leur adressant la parole. Le roi lui-même devait leur donner ce titre; ce prince avait en outre une garde personnelle de deux mille hommes, presque tous tartares ou mahométans, mais dont la fidélité était à l'épreuve. Parmi les établissemens militaires de la Pologne, on ne peut oublier l'école d'artillerie fondée par son dernier souverain: il en sortit d'excellens officiers, et les artilleurs Polonais passaient pour être les meilleurs, après ceux de France et de Saxe.

En joignant à ces différens corps quelques bataillons étrangers, soldés par la république, et dont elle estimait peu l'utilité, vous aurez une idée complète des troupes qu'elle entretenait habituellement. On les distinguait en armée de Pologne et en armée de Lithuanie. Ces deux États, quoique réunis en un seul depuis 1569, conservaient une administration séparée; chacun d'eux avait ses grands officiers, ses ministres et ses généraux, qui tous prenaient également les ordres de la diète et ceux du roi, en sa qualité de chef suprême de l'armée; celle-ci, dans les tems ordinaires, ne s'élevait pas en tout au-delà de dix-huit à vingt mille hommes. On conçoit à peine qu'elle fût regardée comme suffisante pour garder, même durant la paix, d'aussi vastes frontières; mais la manière dont elle était com-

posée, doublait la confiance qu'on avait en elle. D'ailleurs, en cas de surprise, elle n'avait à supporter que le premier choc de l'ennemi. Bientôt elle pouvait être soutenue par cent mille cavaliers, qui volaient à son secours de toutes les parties de l'Empire. Au premier appel de la diète, ou du prince, en son absence, la noblesse entière devait s'ébranler. Elle venait former ce grand corps appelé *pospolite*, sur qui l'État formait sa plus ferme espérance. On eût dit une formidable armée de réserve qui, dispersée d'abord sur tous les points d'un territoire immense, s'était tout-à-coup rassemblée à la voix de son chef. Le roi devait la commander en personne; chaque propriétaire d'une terre noble devait s'y rendre, ou seul, ou accompagné d'un certain nombre d'hommes armés, suivant l'étendue de ses possessions. C'est là que les grands seigneurs se montraient dans tout l'appareil de leur puissance. On voyait arriver à leur suite la foule des nobles sans biens, dont ils soutenaient l'existence. Le prince Georges Radziwil, dont les richesses étaient prodigieuses, et dont les terres couvrent une grande partie de la Lithuanie, amenait lui seul trente mille hommes entretenus à ses frais. Il nommait leurs officiers, il réglait tous leurs mouvemens, et la république laissait un de ses membres disposer dans son sein, de cette force étonnante. De tels citoyens ne pouvaient plus être contenus : leurs moindres rivalités nuisaient au bien du service, et leurs divisions ouvertes se changeaient en guerres civiles; alors ils cherchaient, dans la constitution

même, un prétexte à leurs fureurs ; ils se plaçaient à la tête de ces confédérations opposées, qu'on avait droit de former après une diète orageuse ; et proclamant à leur tour le danger de la patrie, ils empruntaient sa dernière ressource ; la *pospolite*, convoquée en même tems par diverses autorités, ne savait plus à laquelle entendre, la confusion était au comble, et l'État s'épuisait toujours davantage par l'abus de sa principale force. On en vit un exemple frappant dans ces tems malheureux, où *Stanislas* et *Auguste* se disputèrent la couronne en présence de Charles XII. On se rappelle quelles furent les agitations de cette noblesse incertaine entre deux rois et deux diètes, contrainte à se déchirer elle-même, et partout victime de son dévouement à la cause qu'elle avait embrassée.

Cependant il faut convenir que la haine des étrangers ralliait souvent toutes les factions, et que les Polonais dûrent plus d'une fois leur salut au premier élan de leur force publique. Mais en observant leur système militaire, alors même que rien n'arrêtait au-dedans son entier développement, on voit mieux ressortir ses défauts parmi ses avantages ; on explique comment il préparait les derniers désastres, après avoir assuré les anciens triomphes.

Les Polonais combattaient à cheval, et tant qu'ils eurent à réprimer les rapides incursions des Tartares, ou à poursuivre les Cosaques dans leurs déserts, ils dûrent se conformer à l'usage de ces peuples vagabonds, montés eux-mêmes sur d'excellens chevaux. Quand il fallut ensuite se

mesurer avec les redoutables *saphis* de l'empire ottoman, ils furent encore sages de leur opposer une cavalerie également nombreuse et terrible ; mais depuis un siècle ils avaient changé d'ennemis. Dans ces guerres nouvelles, ils rencontrèrent une infanterie pesamment armée, qui les attendait de pied ferme, et leur impétuosité allait en vain se perdre contre des masses inébranlables. Cependant ils négligèrent de se créer, sur ce modèle, un genre de troupes dont l'importance était si généralement sentie, ou s'ils en admîrent, ce furent des corps étrangers et jamais en nombre suffisant. Privés de ce secours, ils dûrent éprouver que si, dans le cours d'une campagne régulière, leur marche était plus prompte, elle était aussi plus embarrassée par la nécessité des fourrages, compliquée sans cesse avec celle des vivres; que s'ils se déployaient sans obstacles dans leurs vastes plaines, ils perdaient aussi tout leur avantage sur un terrein moins uni ; que durant les siéges, ils étaient moins propres à emporter ces places fortes dont leurs voisins avaient hérissé leurs frontières, et qu'enfin dans les batailles rangées, les cavaliers étaient bons pour achever la victoire, mais non pour la commencer. On n'ignorait pas en Europe que depuis la célèbre phalange et les légions romaines, jusqu'aux vieilles bandes espagnoles, la superiorité de l'infanterie avait opéré les plus grands succès militaires, et souvent décidé du sort des empires. Les Polonais seuls s'obstinaient à maintenir une tactique qui leur avait si long-tems réussi contre des barbares. Nourris d'ailleurs dans les idées

chevaleresques, ils continuaient à mépriser le service à pied, comme le partage d'hommes obscurs, et à croire qu'un gentilhomme ne pouvait décemment se présenter au combat sans être monté sur son *palefroi*.

Cette erreur ne fut pas la seule où les entraînèrent leur respect pour les vieilles institutions et la mémoire de leurs premiers exploits. Ils honoraient leur *pospolite* comme une image fidelle du ban et de l'arrière-ban du régime féodal; mais elle avait aussi tous les inconvéniens de ces milices désordonnées dont on avait partout reconnu l'abus, et que les gouvernemens éclairés n'employaient plus à leur défense. Si elle suffisait autrefois pour chasser devant elle des tribus errantes qui menaçaient son territoire, c'est qu'alors une seule victoire sauvait la patrie, dans moins d'un mois la guerre la plus sérieuse pouvait être terminée, et aussitôt après le danger, on se hâtait de congédier la *pospolite*; l'Etat lui-même ne pouvait la soutenir long-tems. C'était, si j'ose dire, une pesante armure que la république revêtait, au jour du combat, mais dont elle devait bientôt déposer l'insupportable fardeau.

Rien n'était d'avance préparé pour la subsistance de tant d'hommes qu'avait réunis une circonstance imprévue. Réduits pour l'ordinaire à vivre de pillage, ils passaient comme un fléau sur leurs propres domaines, et la Pologne n'était pas moins ravagée par ses défenseurs, qu'elle l'eût été par ses ennemis.

Nulle discipline ne pouvait être maintenue au milieu d'une noblesse accoutumée à se donner

elle-même des lois. Incertains de son obéissance, ses chefs n'osaient rien entreprendre avant de la consulter; surtout ils n'avaient pas le droit de l'entraîner au-delà des frontières, sans son agrément. Toujours impatiente, elle voulait vaincre et retourner dans ses foyers; quinze jours d'inaction suffisaient pour la dégoûter du service; alors elle se débandait à son gré, et il fallait attendre qu'elle fût de nouveau rassemblée. Conduite enfin à l'ennemi, elle montrait toujours sa bravoure; mais après une victoire, elle se donnait à peine le tems d'en profiter; après un revers, il était encore plus difficile de se rallier. Ses généraux, tirés de son sein, participaient au même caractère et ne lui donnaient pas toujours l'exemple du calme réfléchi dont elle avait besoin. On cite ce trait de l'un de ceux à qui elle accorda pourtant le plus de confiance dans les derniers tems. Attaché à la poursuite des Prussiens, il arrive sur les bords d'une grande rivière à laquelle il n'avait pas songé. On représente la nécessité de faire jeter des pontons, pour que sa division puisse avancer; mais il répond en colère, *vous m'avez mis à votre tête pour vous mener à l'ennemi, et non pour vous aider à passer des rivières.* Il pique aussitôt son cheval et traverse à la nage; la cavalerie s'élance après lui, mais il était impossible aux fantassins de le suivre. On eut mille peines à lui faire entendre qu'il fallait enfin suspendre sa course, et ne pas abandonner sur l'autre rive une partie importante de ses forces. Vous jugerez par ce fait, qui en rappelle mille autres semblables, de l'imprévoyance et du courage emporté

porté qui nuisaient souvent aux Polonais dans la conduite de leurs expéditions. Tout se réduisait pour eux à des choses terribles, à des irruptions soudaines ; mais la science des manœuvres, le choix des campemens, les sages lenteurs, les combinaisons profondes qui embrassent un plan de campagne, tous ces secrets de l'art militaire leur restaient inconnus. Ils savaient se battre et non faire la guerre.

Il faut ajouter encore qu'on ne voyait point chez eux ce double et triple rang de forteresses dont les autres Etats avaient eu soin de s'entourer. Plus jaloux de leur liberté intérieure que de leur sûreté, ils avaient toujours craint que leurs rois n'étendissent leur autorité, en multipliant les villes fortifiées dont le gouvernement leur eût appartenu. Ils n'en comptaient que deux ou trois; et leur pays, ouvert de toutes parts, et plat comme la Belgique, devenait, comme elle, un vaste champ de bataille.

Tant et de si notables désavantages marquaient enfin la décadence de cette nation inconsidérée, et quoiqu'elle n'eût rien perdu de son antique valeur, le tems de sa gloire était irrévocablement passé. Loin qu'elle pût songer à étendre ses limites, on commençait à prévoir sa défense impossible. Il s'élevait autour de ses frontières, des puissances colossales qui jetaient sur ses belles provinces un œil d'envie. Leur force égalait leur ambition; leur rivalité seule pouvait encore les contenir. On avait aussi quelqu'ombre de respect pour cette politique moderne qui, rapprochant les Etats policés de l'Europe dans

une sorte d'union sociale, les avait intéressés tous à la conservation de chacun. Mais une fatalité rare permit que ces deux garanties cessassent à-la-fois. Les puissances, d'accord, avouèrent leur dernière pensée, et l'Europe ne parut attentive qu'aux progrès de la révolution française. Dans l'extrémité du péril, les Polonais invoquèrent en vain toutes les lois divines et humaines; ils poussèrent un cri douloureux qui percera les siècles, et que les contemporains n'entendirent pas. Abandonnés à eux-mêmes, ils signalèrent encore une fois un courage héroïque et malheureux, qui ne pouvait plus désormais compenser l'avantage du nombre et d'une habileté consommée. Ils offrirent un grand spectacle; et comment ne pas arrêter un instant ses regards sur cette lutte dernière, où la liberté mourante épuisa ses prodiges, et rendit si long-tems la victoire incertaine.

Déjà les étrangers avaient tout envahi, lorsqu'à la tête de huit cents braves, *Madalinski* se dégage des armées prussiennes, traverse comme l'éclair, la Pologne occidentale. Tous les cœurs s'enflamment sur son passage; la noblesse, indignée, se relève. L'intrépide *Kosciusko* les commande; il se montre partout à-la-fois; il bat les Russes à *Wraclawice*; il chasse les Prussiens devant lui; mais sa fortune l'abandonne en Lithuanie. Il va s'éteindre dans une captivité plus cruelle pour lui que la mort. La patrie le pleure, et pourtant ne désespère pas d'elle-même; Varsovie soutient un siége mémorable; elle succombe enfin, et tout se perd, sauf l'honneur.

Jamais la République ne s'était montrée plus digne d'un long avenir : la constitution avait été changée, les factions éteintes, l'esclavage aboli ; les anciennes vertus avaient brillé d'un nouvel éclat, et l'amour de la patrie, redoublant avec ses malheurs, ce feu sacré n'avait pu s'éteindre dans des flots de sang. Mais le sort de la Pologne vaincue, fut bientôt décidé. Trois parques redoutables tenaient entre leurs mains le fil de ses destinées, elles le rompirent ; et l'histoire des tems modernes n'a point offert de leçon plus terrible, que celle d'une grande puissance, disparue tout-à-coup de la scène politique.

Que vous dirai-je maintenant des forces d'une nation consternée, et tombée, après ses transports, dans le calme d'une obéissance passive ? Le premier soin des vainqueurs fut de briser tout ce qui leur avait plus résisté. On licencia tous les corps, on dispersa les restes de l'armée, et l'on se défiait encore des lions qu'on tenait enchaînés. La Pologne fournit seulement aujourd'hui quelques recrues, suivant le mode établi dans le reste des empires auxquels elle est réunie. C'est une sorte d'enrôlement forcé parmi les paysans et le bas-peuple. L'Autriche et la Russie, qui se trouvaient engagées dans une guerre sanglante, ont usé de ce moyen avec plus de rigueur que la Prusse. Mais, au lieu des mécontentemens toujours dangereux qu'il pouvait exciter, il n'a dû produire, dans un pays mal peuplé, qu'un nombre médiocre de mauvais soldats, pris dans une espèce d'hommes abâtardis par un long esclavage. Ils n'ont point

cette activité qui fait supporter les fatigues de la guerre. Vainement on redouble les coups de bâton pour émouvoir leur apathie ; ils succombent, ou désertent, ou, ce qui est pis encore, on les voit, au milieu d'une affaire, se laisser prendre avec une honteuse facilité. Les dernières campagnes d'Italie en ont offert plus d'une preuve. L'exemple et la présence des nobles contiendraient mieux ce vil troupeau ; mais ils dédaignent de s'y mêler. Leur courage n'est pas mis encore à la disposition des puissances ; c'est un trésor qu'ils ont sauvé dans le naufrage de la liberté, et livrés, comme tous les malheureux, aux rêves de l'espérance, ils pensent peut-être se tenir en réserve pour des tems meilleurs. Ceux qui ont encore des richesses, gardent une attitude fière au milieu de leurs possessions ; retirés de la scène du monde, ils restent, autant qu'ils le peuvent, étrangers à leurs nouveaux maîtres. Beaucoup d'autres se sont dispersés dans tous les pays de l'Europe, et paraissent disposés à tout souffrir, plutôt que d'aller prodiguer les restes de leur sang à ceux qu'ils appellent leurs ennemis. Il en est bien peu que la nécessité, ou d'ancienes liaisons personnelles aient déterminé à prendre du service.

Il est vrai de dire que, pour le moment, les conquêtes de la Prusse, de l'Autriche et de la Russie, n'ont pas sensiblement augmenté leurs moyens militaires ; et tels sont les premiers mécomptes qu'on éprouve dans l'exercice d'une domination si récemment établie. Mais l'autorité

peut chercher à captiver, par des bienfaits, ceux qu'elle a subjugués par la force; elle doit aussi recevoir la sanction du tems; et quand les regrets amers de la génération présente auront passé avec elle, on prévoit un terme dans l'avenir, où la soumission se changerait en fidélité.

Supposez encore un de ces phénomènes rares, mais possibles, et réalisés plus d'une fois dans le cours des siècles derniers; que, parmi les souverains de la Pologne, il s'élève un prince doué de qualités étonnantes, comme Frédéric, passionné pour les conquêtes, comme Charles XII, qu'il réveille, au bruit de ses exploits, cette noblesse, lasse enfin de sa longue oisiveté; qu'en l'absence de la liberté, il lui fasse entendre ces paroles magiques d'honneur et de vertu guerrières : elle se précipitera sur ses pas, elle ira, partout, dans les hasards, se rendre compagne de sa fortune et de sa gloire. Pour lui, peut-être verrait-on se renouveler les efforts qu'avait inspirés l'amour de la patrie. L'affection des sujets ressemblerait au zèle des citoyens, et les enfans se dévoueraient à leur tour, pour un maître adoré, comme les pères s'étaient dévoués pour leur république.

C'est ainsi qu'entraînés par une circonstance extraordinaire, ou gagnés par une longue suite de ménagemens, les véritables Polonais viendraient se rallier d'eux-mêmes à leurs gouvernemens. Alors, transformés en Autrichiens, en Prussiens, en Russes, ils s'accoutumeraient à une meilleure discipline; et s'il se pouvait qu'en vieillissant sous un joug étranger, leur caractère

national ne perdît rien de son énergie, les puissances n'auraient point de meilleures troupes. Mais cette perspective est aussi incertaine qu'elle est éloignée.

Il y avait une autre manière de recueillir sans délai le fruit d'une grande invasion, et l'on pouvait plus promptement s'enrichir aux dépens des provinces conquises, qu'y trouver d'ardens défenseurs. Sous ce rapport, il reste à examiner quelles étaient les finances de la Pologne, et à quelles contributions on l'a soumise.

Évalués dans notre monnaie, les revenus de l'État se montaient à douze millions. On n'y percevait nul impôt foncier; une simple taxe sur les cheminées, et une capitation sur les Juifs, rendaient environ huit millions. Les droits exigés à l'entrée des grandes villes ou sur le cours de la Vistule, en rapportaient encore un, et trois autres étaient le produit des salines de Wielitska. Ces mines fameuses, qu'on exploitait depuis plus de 600 ans, paraissaient inépuisables. C'est dans leur sein que les relations de quelques voyageurs plaçaient une ville souterraine, régulièrement bâtie, des édifices resplendissans aux flambeaux, comme des palais de diamans, et une colonie entière d'hommes qui n'avaient point vu la lumière du soleil. Ce sont autant de folles exagérations : il est vrai qu'on trouve là des galeries spacieuses et de vastes enceintes, dont les parois, formées de la mine même, jettent un certain éclat : on est frappé de la grandeur et de l'apparente régularité des excavations. Tout se réduit pourtant à la simple

distribution qu'on observe dans le local des établissemens de ce genre. Seulement, les dimensions de celui-ci sont étonnantes et aussi vastes qu'a pu les produire le travail continuel d'une multitude d'ouvriers pendant plusieurs siècles.

Je vous ai parlé de la plus importante propriété nationale. Il y en avait encore un grand nombre d'autres ; mais leurs produits ne se versaient pas dans le trésor public. On en cédait la jouissance aux citoyens les plus recommandables, comme une récompense de leurs services ; les premiers dignitaires de l'Etat y trouvaient aussi une sorte d'émolument attaché aux grandes charges. La destination de ces domaines, appelés *starosties*, ressemblaient donc parfaitement à celle des anciens bénéfices sous nos rois de la première race, et lorsque les fiefs n'étaient pas encore devenus héréditaires. Les starosties continuaient à ne point passer des pères aux enfans ; leur concession devait même être renouvelée, pendant la vie du titulaire, à chaque mutation de souverain. Le roi de Pologne avait le droit d'en disposer ; c'était une de ses plus belles prérogatives. Comme il nommait encore à tous les grades militaires et à un grand nombre d'emplois civils, les Polonais se vantaient de ne lui avoir laissé que le plaisir de faire des heureux. *Il ne se passe pas d'heure dans le jour*, disaient-ils communément, *où notre prince n'ait une grace à faire et un bienfait à répandre*. Aussi, continuant à l'honorer au milieu des institutions républicaines, prétendaient-ils ne lui rendre que l'hommage libre de la reconnaissance. Ils voulaient

être ses amis ou ses créatures, plutôt que ses sujets. Mais, à le voir entouré d'hommes qui le remerciaient sans cesse des faveurs obtenues, ou qui en sollicitaient de nouvelles, on l'eût pris pour un monarque absolu, et sa cour était une des plus brillantes de l'Europe, quoique son autorité constitutionnelle fût une des moins affermie.

Le prince n'était chargé que de sa dépense personnelle et de l'entretien de sa maison. Pour y subvenir, il retirait à-peu-près un million des biens affectés à la couronne. La république lui payait, en outre, comme à son premier fonctionnaire, une forte pension sur le trésor de l'État. On avait ensuite à solder l'armée, qui, comme vous l'avez vu, était peu nombreuse. Les autres frais de l'administration n'étaient pas non plus considérables, parce que, dans toutes les parties du service public, les starosties suppléaient à la modicité des traitemens. En somme, les dépenses n'excédaient pas les recettes; la diète, qui se faisait rendre un compte rigoureux des unes et des autres, y portait un esprit d'économie qu'on retrouve difficilement sous les autres formes de gouvernement.

Lorsque le démembrement de 1773 fut opéré, les mines de Wielitska tombèrent au pouvoir des Autrichiens, et le roi de Prusse s'empara des péages sur la Vistule. La république, qui avait ainsi perdu le tiers de ses finances, y suppléa par divers moyens; on fit une retenue sur le produit des starosties; on augmenta l'impôt sur les cheminées, celui sur les Juifs, et le *deficit*

fut à-peu-près comblé. Mais, dans la dernière crise, il fallut se faire de nouvelles ressources pour soutenir des efforts extraordinaires. La noblesse et le clergé qui jusqu'alors n'avaient rien supporté des charges de l'Etat, s'engagèrent à lui donner le vingt-cinquième de leurs revenus; et la plupart, ne consultant que leur patriotisme, déclarèrent une fortune bien supérieure à celle qu'ils avaient réellement. La conquête suivit de près, et le régime prussien est parti de ces déclarations enflées, pour asseoir la nouvelle contribution foncière. On voit combien elle peut être inégale et ruineuse pour les seigneurs qui s'étaient montrés les plus généreux. En y comprenant divers droits additionnels, tels que celui mis sur la consommation des fourrages, et un autre exigé pour l'érection des nouvelles cours de justice, on peut affirmer que chaque propriétaire paye au moins le dixième de son revenu. En même tems, les ecclésiastiques ont été dépouillés de leurs biens, et je vous ai déjà rendu compte de l'adresse avec laquelle on s'y était pris pour les réduire à de modiques pensions. Il a fallu moins de ménagemens pour entrer en possession, d'abord, des domaines royaux, et enfin de toutes les *starosties*. Après en avoir privé, sans dédommagement, les anciens titulaires, on en fait une nouvelle distribution. Le lieutenant de police de Berlin en a obtenu une, et celle de *Mescritz*, rapportant plus de quarante mille livres de rente, est devenue la récompense d'un autre Prussien, très-connu par le zèle qu'il a mis à servir les projets de sa cour sur la Pologne.

Tant de mesures fiscales, tant de spoliations, n'auront pas néanmoins rempli l'attente d'un gouvernement qui paraît possédé du desir de thésauriser. Il règne un tel désordre dans la perception des deniers publics, que la majeure partie en est dissipée avant d'arriver à lui. On sait, par exemple, que la régie de tous les biens du clergé, dans le Palatinat de Pozen, ne rapporte guères plus de trente-six mille écus net; de même, le montant total des contributions énormes, levées dans cette province, qui est une des plus riches, ne va pas au-delà de quatre cent mille livres, tous frais déduits. C'est donc au profit des employés subalternes, que les peuples sont foulés.

Dans les portions échues en partage à l'Autriche et à la Russie, l'impôt est plus modéré, et perçu avec plus d'économie. La cour de Vienne n'a point troublé les ecclésiastiques, ni les starostes, dans leurs jouissances. Celle de Pétersbourg s'est probablement imposé la même réserve, et, suivant la méthode usitée dans son empire, elle fait contribuer les seigneurs, en proportion du nombre de leurs serfs. Cette base fixe les sauve au moins des injustices particulières; mais s'il règne là un ordre constant et sévère dans toutes les parties de l'administration, c'est que les premiers agens de l'autorité tremblent devant elle, comme les derniers de ses sujets.

Varsovie, le....

Les simples notes que je vous ai données sur la Pologne seraient incomplètes, si je n'ajoutais encore quelques considérations sur l'état du commerce, des arts et des sciences dans cette contrée.

Les Polonais ont un sol fertile, et manquent d'industrie. Telles sont les deux causes qui déterminent leur commerce extérieur. Ils fournissent aux étrangers le superflu de leurs productions territoriales; ils en reçoivent tous les objets manufacturés qui leur manquent. Dans cet échange, l'avantage serait évidemment pour eux; s'ils avaient une bonne agriculture et des mœurs simples; ils vendraient toujours plus qu'ils n'achèteraient : mais le contraire devait arriver chez une nation où s'est maintenue l'inégalité la plus outrée des fortunes et des conditions. Les exportations se trouvent réduites, parce que les terres cultivées par de misérables serfs, ne donnent pas tout ce qu'elles pourraient produire; les importations sont devenues considérables, parce que l'opulence des grands seigneurs leur a fait connaître tous les besoins de luxe.

On sait que la Pologne fut appelée dans un tems le grenier du Nord, comme la Sicile le grenier du Midi. Elle mérita ce nom sous Casimir-le-Grand, et tant que durèrent les sages institutions fondées par ce prince. Mais depuis plus de deux siècles, les vices du gouvernement s'étaient multipliés, l'oppression des paysans n'avait plus de bornes fixées par les lois; les campagnes étaient ravagées par des guerres fréquentes, et

la population allait en décroissant. On en voit aujourd'hui les tristes effets. Les propriétaires sont forcés de laisser en friche une partie de leurs terres. Quelques-uns possèdent des provinces entières; ceux-là surtout renoncent à mettre en valeur toutes les portions d'un aussi vaste domaine. Ils se contentent de rassembler leurs esclaves dans les meilleurs cantons; et comme ils recueillent seuls tout le fruit du travail de ces hommes à qui ils ne doivent que la plus étroite subsistance, ils jouissent encore d'une immense fortune.

Mais, quelle que soit la richesse d'un petit nombre de particuliers, l'Etat n'en est pas moins pauvre et privé des ressources infinies que lui promettaient l'étendue et la fécondité de son sol. Parmi les productions qui lui restent, peu excèdent ses besoins. Le chanvre et le lin y suffisent à peine; le miel, dont on fait une ample récolte dans les forêts de Lithuanie, sert au peuple, de sucre; on en fait aussi de l'hydromel, mais il n'a point cours hors du pays.

C'est presqu'uniquement en blé que consiste le superflu dont s'entretient le commerce extérieur; encore ce superflu est-il moins le résultat d'une grande abondance, que celui d'une singulière économie dans la consommation de l'intérieur. Les cultivateurs sont réduits à la nourriture la plus grossière, les nobles eux-mêmes ne font servir sur leur table que du pain de seigle; l'usage de la farine fine est réservé pour la pâtisserie ou pour les mets délicats. Ce n'est pas qu'on n'ait encore de riches moissons et des greniers

remplis de froment; mais ce sont des trésors auxquels on ne touche pas. Les propriétaires en sont avares, comme de la seule denrée qu'ils puissent aisément convertir en numéraire; la vente en est assurée par les demandes continuelles de l'étranger. Cette facilité de l'écouler au-dehors, n'étant pas suffisamment restreinte par de bonnes lois, produit au-dedans les effets d'une véritable disette, et le prix s'élevant en raison du besoin plus ou moins pressant que peuvent en avoir des peuples éloignés, il en résulte que le pain est souvent aussi cher pour les Polonais que pour ces peuples mêmes; et en général, leur pays est un de ceux où l'existence est plus dispendieuse.

Dantzick est l'entrepôt général des grains qu'on exporte : ils y arrivent par la Vistule, et de là on les expédie pour la Suède, le Danemarck, l'Écosse et la Hollande. On y joint encore de la potasse, quelques bois de sapin, trop inférieurs à ceux du Nord pour qu'ils puissent être d'un grand prix; et enfin des bestiaux qui, par leur petitesse et la médiocre qualité de leur laine, ne peuvent soutenir la concurrence avec ceux des pays environnans. La valeur de ces objets peut être de 20 millions.

Mais on rend à l'Angleterre environ 6 millions pour les articles de tous genres qu'on tire de ses fabriques, et qui sont fort recherchés en Pologne. Lorsque les communications avec la France sont ouvertes, on est également curieux de ses soieries, de ses modes et de ses dentelles. Cette branche d'importation peut encore être évaluée de 5 à 6 millions. Il n'en coûte pas moins

pour se procurer des vins de Hongrie ; ils sont la boisson ordinaire des grands ; et malgré les droits énormes qu'y a mis le roi de Prusse, il s'en fait une consommation prodigieuse. J'ai vu des fêtes particulières où l'on ne vidait pas moins de cinq ou six tonneaux, et chacun d'eux revient pourtant à 12 ou 15 louis.

Si vous ajoutez ce qu'on dépense pour le tabac, dont l'usage est très-répandu en Pologne, et dont la culture y est inconnue ; pour le sucre, le café et les épiceries que fournit la Hollande ; pour les quincailleries d'Allemagne, les toiles de Silésie, les porcelaines de Berlin ; en un mot, tout ce qui sert à entretenir le luxe des riches, vous voyez que la balance du commerce doit être constamment au désavantage des Polonais. On estime, en effet, que la différence de ce qu'ils vendent à ce qu'ils achètent, est annuellement de quinze millions.

Les principaux négocians sont des étrangers, et surtout des Allemands établis dans le pays. Les uns président à l'achat des grains dans l'intérieur, et à leur expédition ; les autres se rendent aux foires de Leipsick et de Francfort, pour y choisir les brillantes superfluités qui s'accordent le mieux au goût magnifique des seigneurs polonais. Les Juifs sont, comme je vous l'ai dit, plus particulièrement livrés aux affaires de détail. Ils vont porter dans les campagnes les produits de l'industrie grossière du peuple des villes, et rendent à celui-ci des comestibles pour sa subsistance journalière.

Il est une spéculation réservée aux proprié-

taires, on l'appelle la *propination ;* elle consiste à fournir à leurs vassaux de certaines boissons, dont l'usage supplée à celui du vin. Ils font préparer pour eux de la bière et des eaux-de-vie de grains ; moyennant une légère rétribution, des hommes de confiance se chargent du détail de la vente. Il n'est point permis aux serfs de s'approvisionner ailleurs. Ainsi le peu d'argent qu'ils ont pu gagner par un travail extraordinaire, retourne encore dans les mains de leur maître, et lui sert à payer les menues dépenses de sa maison. Il faut observer qu'à l'exception des villes principales, presque toutes les autres sont encore sous la dépendance d'un seigneur ; et le droit exclusif qu'il a d'y faire vendre des liqueurs dont le peuple ne peut se passer, lui assure un bénéfice considérable ; c'est même son revenu le plus important.

A part ce monopole, que la noblesse regarde comme un de ses meilleurs priviléges, et comme faisant partie de l'administration de ses domaines, elle dédaigne toute autre espèce de négoce. Quelques gentilshommes, tombés dans la misère, voulurent une fois, sous l'ancien ordre de choses, essayer d'en sortir par quelques spéculations ; il parut bientôt une loi qui les avertit qu'ils se dégradaient. Ils continuèrent à n'avoir d'autre ressource que cette domesticité honteuse dont je vous ai parlé. Les grands s'étaient persuadés qu'on pouvait, sans s'avilir, leur rendre les plus humbles services personnels, et qu'il serait plus honorable d'être leur valet que leur marchand.

Il faut se rappeler la force de pareils préjugés, et leur influence sur l'esprit de l'ancien gouvernement, pour concevoir jusqu'à quel point il avait négligé tous les établissemens favorables à la prospérité du commerce. On ne voit en Pologne, ni fabriques, ni manufactures, qui puissent l'affranchir du tribut qu'elle paye à celles de l'étranger. Elle est heureusement située entre deux mers; elle est abondamment pourvue de bois propres à la construction des navires, et elle n'a jamais eu de marine. On est sur-tout frappé de la difficulté des communications intérieures dans un pays uni et sablonneux, où il était si facile de les établir par de belles routes. Les plus grands chemins y ressemblent à ceux que l'on appelle ailleurs de traverse; ils sont à peine tracés au milieu des bois, et l'on doit prendre des guides pour s'y reconnaître. Il n'est pas rare de faire quinze à vingt lieues sans sortir d'une forêt, et sans rencontrer d'autres habitations que celles où les relais de la poste sont placés. Heureusement, les chevaux vont fort vîte, et l'on franchit rapidement ces tristes solitudes. On voudrait ne pas s'arrêter d'une ville à l'autre. Il y a, dans l'intervalle, quelques hôtelleries destinées à recevoir les voyageurs; mais elles sont occupées par des Juifs, qui joignent à leur misère une mal-propreté dégoûtante. Ils ont, pour toute provision, un pain à peine mangeable, des œufs et de la bière. On courrait tout un village, sans trouver rien de plus. Il faut dormir enveloppé dans son manteau, et couché sur de la paille, qui

n'est pas toujours fraîche. Un lit est la chose la plus extraordinaire dans de pareils gîtes. Aussi les Polonais qui ont quelqu'aisance, ne voyagent-ils point sans porter ce meuble avec eux; ils l'appellent leur *veni-mecum*. On voit aussi pourquoi les grands seigneurs ne marchent point sans une suite nombreuse de valets à cheval : c'est une espèce de caravane, qui se charge de tous les objets dont ils peuvent avoir besoin. Mais un étranger, qui n'a pas la même prévoyance ou les mêmes moyens, doit s'attendre aux plus rudes privations. Souvent il se croira engagé dans un désert ou dans une contrée nouvellement habitée par une peuplade misérable, qui n'a pas eu le tems de défricher son territoire, ni de faire aucun progrès dans les arts utiles.

Les maisons sont de bois, et de la structure la plus grossière. Celle des nobles même, quoique plus élevées, sont loin d'avoir l'apparence et les commodités de nos plus simples maisons de plaisance. Il n'y a, dans les campagnes, qu'un petit nombre d'habitations régulières, et vraiment dignes du nom de *château*.

Les villes, et surtout Varsovie, offrent bien aussi quelques palais superbes; mais, à côté d'eux, figurent encore de vieilles échoppes, telles que nos marchands en construisent pour les foires; tous les quartiers populeux ne sont pas bâtis autrement. Il est vrai qu'à mesure que les anciennes maisons tombent en ruine, il est ordonné de les reconstruire en pierres, et sur un meilleur plan. Ce réglement a déjà pro-

duit quelqu'effet ; le goût de la bonne architecture commence à se répandre ; et notamment dans la partie prussienne, plusieurs villes prennent de jour en jour un aspect moins désagréable. On sent aussi l'agrément qu'il y a de se ménager des jardins autour des hôtels ; on y cultive les plantes potagères et un grand nombre d'arbres fruitiers. La bonté du climat a permis d'y naturaliser presque toutes les espèces de France. Celle des abricotiers fut apportée par un valet-de-chambre de la suite de Henri de Valois. Il réussit à en élever quelques arbres dans un enclos particulier, et vendait leurs fruits aux gens de la cour, en leur persuadant qu'il les faisait venir de Paris. Il y mettait en conséquence un prix excessif. Cette supercherie, qui dura long-tems, lui valut une grande fortune; et naguères, l'un de ses descendans comptait encore parmi les riches banquiers de Varsovie.

Quelques Italiens sont venus, pendant les derniers troubles de leur patrie, chercher un asyle en Pologne. Ils s'y sont donnés pour peintres, sculpteurs et musiciens. On les a cru sans peine, et l'on s'est empressé de faire usage de leurs talens. Leur exemple contribue à exciter l'émulation des naturels du pays, qui, jusqu'à présent, n'avaient pas eu la prétention de se distinguer dans les beaux-arts. Tout ce qu'ils possèdent de monumens précieux en ce genre, est dû à des artistes étrangers, que les rois ou les grands avaient attirés à différentes époques.

Le séjour des réfugiés français n'a pas été moins favorable, sous d'autres rapports. Les

plus instruits d'entr'eux se sont voués à l'enseignement public ou à des éducations particulières. Ils ont fait connaître les diverses méthodes ; ils ont inspiré le goût des mathématiques, de la physique et de la chimie moderne, dont on ne s'occupait guère auparavant. Les Polonais se bornaient presqu'uniquement à l'étude de leur histoire et à celle de l'éloquence. L'une leur retraçait des souvenirs glorieux, l'autre tendait à leur donner de l'influence dans les délibérations publiques. Aussi ont-ils fait des progrès remarquables dans ces deux genres. Peu de nations modernes ont mis autant d'ordre dans leurs annales, et comptent autant d'historiens estimés. *Kromer*, en particulier, a paru digne d'être comparé à Tite-Live. Les ouvrages éloquens d'*Orzekowsky* rappellent aussi l'orateur romain ; et dans tous les tems plusieurs nonces distingués aux diètes par le talent de la parole, y prouvèrent qu'ils s'étaient nourris des grands modèles.

Les Polonais s'honorent encore de quelques écrivains célèbres en morale et en politique, tels que Fredzo et Gorniky. Les ouvrages de leurs poètes ont été traduits dans plusieurs langues ; mais en général leur littérature est pauvre et ne peut être comparée à celle des nations éclairées.

On a beaucoup trop vanté leur amour pour la belle latinité. S'il faut en croire quelques voyageurs, il n'est pas jusqu'aux paysans qui ne parlent la langue d'Horace et de Virgile. M. Bernardin de Saint-Pierre est tombé lui-même dans cette exagération ; sans doute il aura pris pour des gens du peuple, des domestiques, des éco-

nomes, des intendans, qui, étant originairement nobles, ont reçu un commencement d'éducation, et pouvaient garder quelques souvenirs confus de leurs études. Il est vrai que le latin fut autrefois très-cultivé en Pologne; il paraît que les diètes l'avaient anciennement admis dans leurs délibérations; et presque tous les autres nationaux l'ont employé dans leurs écrits, mais l'usage en est sensiblement tombé, le peuple l'ignore entièrement. Il y a déjà beaucoup de gentilshommes qui ne l'entendent plus; ceux qui en conservent l'habitude, le parlent avec aisance, mais sans correction, à-peu-près comme les prêtres flamands. On préfère l'étude des langues vivantes.

Il n'est pas de noble, élevé avec quelque soin, qui n'en sache au moins deux ou trois. J'ai connu un comte de Douzesky qui en possédait jusqu'à douze. Celle du pays est dérivée de l'esclavone; elle m'a paru dure et chargée de consonnes. Un Français est presque dispensé de l'apprendre, tant il trouve là de personnes qui le comprennent, et lui répondent aussi distinctement que si elles eussent habité parmi nous. C'est surtout dans les classes élevées que notre langue est fort usitée; elle y obtient une telle préférence sur toutes les autres, que bientôt aucun Polonais de distinction ne se croira permis de l'ignorer; leurs bibliothèques particulières sont d'ailleurs pleines de nos bons ouvrages, et prouvent l'habitude qu'on a de lire en original.

Il est pénible à dire que le talent de se rendre familier le langage des autres pays, est souvent le seul fruit que les nobles retirent de leur édu-

cation, et le seul genre d'instruction qui les distingue; c'est aussi le moindre mérite de quelques-uns d'entr'eux. Il en est qui ont voyagé en Europe avec les avantages que leur donnaient leur naissance, leur fortune, et un esprit déjà cultivé. Ils ont recueilli partout des observations précieuses; et n'étant plus distraits par aucun soin politique, ils se consolent aujourd'hui dans leurs retraites avec le trésor de connaissances qu'ils ont acquises. La supériorité de leurs lumières est encore plus frappante au milieu des ténèbres qui les entourent; loin de les rendre plus fiers et plus inabordables, elle les a portés à donner l'exemple de toutes les vertus humaines. Ce sont les mêmes que je vous ai déjà signalés comme ayant affranchi leurs vassaux, ou les traitant avec bonté. C'est encore auprès d'eux que les infortunés de tous les pays ont trouvé cet accueil bienveillant et ces égards délicats qu'obtient rarement le malheur. Un étranger qui a le bonheur de les connaître et de vivre dans leur société, emporterait l'idée la plus favorable de la nation à laquelle ils appartiennent, s'ils pouvaient échapper à l'impression de tant d'autres objets qui fatiguent l'œil le moins sévère. Mais ces hommes, si exempts des préjugés de leur ordre, si touchés de la misère des peuples, si profondément affectés des fautes de l'ancien gouvernement et de leurs terribles conséquences, ces hommes, dis-je, conviendraient eux-mêmes de la vérité du tableau triste, mais fidèle, que j'ai dû vous faire de leur patrie.

Petersbourg, le...

J'habite depuis quelque tems ce vaste empire que Paul Ier créa, et dont, avant lui, l'existence était à peine connue en Europe. On se rappelle toujours des bienfaits de ce grand législateur, qui sut braver les préjugés d'une nation barbare, pour la rendre à la civilisation et aux arts. Je vais vous soumettre les remarques que j'ai faites sur ce pays, et sur le gouvernement qui y est établi.

La Russie ne tenait autrefois qu'un rang secondaire parmi les nations du Nord; le Danemarck, la Suède, la Pologne, l'avaient toujours surpassée en puissance, comme elles l'avaient précédée en civilisation. Les Etats méridionaux de l'Europe ignoraient, en quelque sorte, son existence; et, comme il n'y avait entr'elle et eux aucun rapport, ils étaient loin de s'en former une juste idée. Ce fut un bien grand et bien nouveau spectacle, que de voir s'élever tout-à-coup, au milieu d'une société policée, un peuple à demi-sauvage, qui, des glaces de la Laponie, s'étend jusqu'aux mers qui baignent la Chine, et qui, voisin de la Perse et de la Turquie, couvre une grande portion de l'Europe, et tout le nord de l'Asie. Si l'empire russe n'existait pas, l'imagination placerait-elle seulement au fond du golfe de Finlande, dans les marais de la Néva, le roi du Samoïède et du Cosaque, du Lapon, et de l'habitant de la Tauride? On dut, au moment où l'étendue de la Russie fut connue, et où l'on jugea sans doute

de ses forces par son étendue, craindre que le Nord qui éprouvait une révolution, ne vînt à s'ébranler tout-à-coup, et à envahir de nouveau le Midi. Mais le Nord n'était plus assez peuplé pour que ses habitans eussent besoin de conquérir de nouvelles terres; et, au lieu de porter partout le ravage et la destruction, de renverser les monumens et les royaumes, on les vit appeler dans son sein toutes les lumières, honorer tous les arts, et venir chercher des modèles de toute espèce, dans les pays dès long-tems civilisés.

Ce n'est que depuis cette époque, c'est-à-dire, du commencement du siècle qui vient de finir, que la Russie tient dans l'Europe politique, un rang proportionné à la place qu'elle occupe dans le monde physique. Avant Pierre Ier, cet empire gémissait sous l'ignorance et la barbarie. Il fallut le génie de ce prince, pour surmonter le caractère de sa nation; encore ne finit-il pas son ouvrage : et malgré tous les soins que ses successeurs se sont donnés, ils n'ont pu effacer toutes les traces de l'ancienne barbarie.

Le servage existe toujours en Russie. Le serf ne peut s'éloigner de la portion de terre qui lui est confiée; ses enfans y sont enchaînés comme lui; il est obligé de fournir à son seigneur une certaine quantité de grains, ou d'autres productions, et même une somme quelconque d'argent. Docile, il doit obéir respectueusement aux caprices de son maître, se soumettre gratuitement aux travaux qu'il lui impose, et acquitter tous les impôts.

Quelquefois les maîtres donnent ou rendent

la liberté aux paysans, qui, ainsi affranchis, prennent le nom de *bourgeois*. Dès-lors ils ne payent point de capitation, mais ils sont obligés de fournir aux recrues.

Cet empire, que le noble a sur son serf, est avec plus de raison exercé par les pères sur leurs enfans. L'âge, le rang, ni les dignités, ne peuvent soustraire un fils à l'autorité paternelle. Si la faveur du prince élève aux premières places un homme du peuple, et que son père se croie offensé, il a le droit de l'arrêter, et de lui infliger le châtiment qui lui plaît, sans en répondre à qui que ce soit.

Le pouvoir d'un mari sur son épouse est aussi illimité. On a dit que les femmes russes aimaient à être battues; sans savoir jusqu'à quel point elles ont ce goût bizarre, on peut assurer qu'elles sont rangées par leurs maris, dans la classe d'une simple propriété. L'usage était même autrefois, qu'un père remît à son gendre, le jour du mariage, un fouet, symbole de l'autorité qu'il lui déléguait. Cet usage se pratique, dit-on, encore dans certaines contrées et parmi le bas-peuple. Une femme n'étant qu'une propriété, elle doit, comme tous les autres biens, être aliénable : le divorce est permis par la religion grecque, mais on en voit peu d'exemples en Russie. Dans les classes élevées, et dans la bonne compagnie, où, sous un voile de décence, les mœurs sons plus corrompues que chez le peuple, ils ont de fréquentes séparations, et les époux y vivent généralement, comme dans d'autres pays, chacun de leur côté.

Le

Le mariage est très-honoré, et recommandé comme un état saint; la polygamie est punie de mort.

Aucun peuple ne dissimule ses sentimens aussi bien que le Russe.

Quoique l'empire russe soit aujourd'hui aussi étendu que tout le reste de l'Europe, il ne renferme qu'une population d'environ trente millions d'ames, que l'on peut diviser en quatre classes, savoir :

1°. Les nobles et les gens vivant noblement.

2°. Les jurisconsultes et le clergé.

3°. Les marchands et les bourgeois.

4°. Les paysans, les ouvriers, les soldats et les marins.

On peut subdiviser les nobles en deux classes. La première comprend les anciennes familles de l'empire, et celles qui ont été anoblies par le grand-duc Waldimir Ier, dans le 11e siècle. Les nobles étrangers tiennent le second rang, quoiqu'ils prétendent presque tous descendre de quelque maison royale.

La noblesse se voue généralement au métier des armes, excepté cependant les seigneurs polonais qui vivent presque tous dans leurs terres.

Moscow, ancienne capitale de l'empire, renferme 250 ou 300 mille habitans. Pétersbourg, sa rivale, en contient plus de 150 mille, et tout tend à son augmentation. Il y a dans Pétersbourg quatre théâtres; un russe, un français, un allemand et un italien. A Moscow, les mœurs sont différentes; le luxe asiatique y domine, et

M

les manières européennes sont seules en usage à Pétersbourg.

Outre ces deux capitales on trouve en Russie, surtout dans la partie d'Europe, un grand nombre de villes considérables; les principales sont, Riga, Revel, Vibourg, Archangel, Pleskow, Nowogorod, etc. Casan et Astracan, qui est un abrégé de l'Asie, où tous les peuples de cette contrée abondent et vivent selon leurs mœurs, leur religion et leurs usages.

Les trois quarts à-peu-près des Russes suivent la religion grecque, l'autre quart est composé de luthériens, de catholiques et de quelques idolâtres.

L'Eglise russe était autrefois soumise au patriarche de Constantinople. Ce fut en 1589, que le Czar Théodore, sur l'esprit duquel le primat, nommé *Job*, avait beaucoup d'ascendant, consentit à ériger la primatie en patriarchat. Le patriarche de Russie eut le cinquième rang dans l'Eglise grecque, et occupa après le Czar la première place au sénat. Pierre Ier qui s'apperçut que l'autorité du patriarche balançait la sienne, et pourrait lui devenir nuisible, abolit cette dignité, se déclara chef de l'Eglise, et établit un tribunal appelé le *Saint-Synode*, qui est présidé par un archevêque.

On compte trente archevêques ou évêques dans l'empire russe; mais la dignité archiépiscopale n'y est point attachée, comme ailleurs, à certaines villes; l'empereur l'accorde, à son choix, à un pays ou à l'autre.

Il existe en Russie environ sept ou huit mille moines distribués en 479 couvens.

Il n'est pas permis aux personnes employées dans le gouvernement, non plus qu'aux soldats et aux paysans, de se faire moines.

Un homme ne peut prononcer de vœux, lors même qu'un divorce le sépare de sa femme, à moins que celle-ci n'entre de bon gré dans un cloître, et qu'ils n'aient point d'enfans.

Les religieuses ne sortent jamais, mais elles ne font leurs vœux qu'à cinquante ans, et alors on leur rase la tête. Jusqu'à cette époque, elles peuvent renoncer à la vie monastique et se marier; on les y engage même toujours.

Le célibat n'est point permis aux prêtres séculiers, ils sont obligés de se marier; mais il leur est défendu d'épouser une veuve. Si sa femme meurt, le prêtre ne peut plus sans permission se remarier ou continuer ses fonctions ecclésiastiques, il doit entrer dans un couvent et devenir prêtre régulier.

Les revenus du clergé ne sont pas considérables. Suivant un état dressé en 1746, par ordre du gouvernement, les archevêques, évêques et couvens ont sous eux près d'un million de paysans dont ils perçoivent le revenu.

Le clergé est généralement ignorant en Russie; et à part quelques individus distingués par leur savoir, comme le savant Eugénius, il ressemble assez aux anciens chantres, et ravale l'habit ecclésiastique, jusqu'à le traîner dans les cabarets.

Les sciences doivent nécessairement être encore au berceau, dans un pays qui naît à la civilisation.

Pierre I[er] fonda en 1724 l'académie des sciences, et lui assigna pour traitement une somme de 25,000 roubles (ce rouble vaut environ 4 livres 10 sous de notre monnaie). Cette académie est divisée en deux classes, l'académie proprement dite, et l'université. L'université a des professeurs particuliers qui ne sont point soumis à vivre dans telle ou telle religion, mais à qui l'on défend de rien enseigner de contraire aux dogmes de la religion grecque. Ils enseignent le grec, le latin, la poésie, l'arithmétique, le dessin, l'histoire et la philosophie.

On trouve dans le même local une bibliothèque, un observatoire, des cabinets d'histoire naturelle et de physique, une imprimerie, et une collection de médailles et d'antiquités.

Il y a encore à Pétersbourg le collége des Cadets, qui a soixante mille roubles de revenu, et qui renferme deux cent quarante jeunes Russes et cent vingt Allemands, tous nobles.

Il y a aussi une université à Moscow et à Kiow.

Le peuple était très-ignorant; mais en général les enfans apprennent aujourd'hui à lire, à écrire et à compter.

Les éducations particulières sont presque toutes entre les mains d'aventuriers français, allemands ou italiens; ce qui est quelquefois pour eux l'origine d'une grande fortune.

Le célèbre Ferguson, que Pierre I[er] ramena d'Angleterre, fut le premier qui fit connaître l'arithmétique en Russie, et qui l'introduisit dans le collége des Finances. Avant lui, on se servait

pour compter, de petites boules traversées par des fils d'archal. Cette manière de calculer a dû être celle de toute l'Asie ; elle est aujourd'hui celle des Chinois et des Tartares, et est encore usitée parmi le peuple russe.

La Russie est le seul pays qui ait conservé le calendrier Julien. Dans toutes les affaires ecclésiastiques, on suit le comput grec, et l'on cite de cette manière toutes les ukases des siècles antérieurs.

La constitution russe a revêtu le prince de la même autorité sur la nation, que le père a sur ses enfans. Toute la puissance réside dans la personne du Czar ; il élève, il abaisse à son gré ses sujets ; un seul de ses regards fait sortir de la multitude le citoyen le plus obscur ; les dignités, les faveurs, les richesses, sont prodiguées à cet heureux favori : la même volonté peut le faire redescendre d'où on l'a tiré.

Le sénat tient le premier rang après le monarque : composé d'environ soixante membres, dont les places sont à vie et point héréditaires, il est juge suprême de toutes les affaires civiles. Dépositaire des lois et des ukases, ou ordonnances impériales, il sanctionne et fait promulguer dans l'empire, les ordres expédiés au conseil d'Etat ou ministère du Cabinet.

Immédiatement au-dessous du sénat et sous sa dépendance, sont les différens départemens, ou colléges et chancelleries, présidés chacun par un ministre. Les principaux sont au nombre de quatre, savoir :

1°. Le collége des affaires étrangères, séant à

Pétersbourg. Le chancelier, premier ministre de l'empire, est à la tête de ce département. Il a sous lui un vice-chancelier ; et dans les cas importans, on lui adjoint des conseillers de confiance. L'expédition des passeports, tout ce qui concerne l'entretien des ministres dans les cours étrangères, etc. sont essentiellement de son ressort.

2°. Le collége de la guerre est chargé de tout ce qui concerne l'armée, de la perception des impôts pour l'entretien des forces militaires, et de la nomination des officiers, jusqu'au grade de lieutenant-colonel inclusivement.

3°. Le collége de l'amirauté, spécialement chargé de la marine, et de l'inspection des forêts voisines des fleuves navigables.

4°. Le collége de la justice qui se trouve à Moscow : dans tous les procès on peut appeler à cette cour, de toutes les chancelleries de l'empire.

Il y a aussi à Pétersbourg un collége de justice pour les affaires de Livonie, d'Estonie, de Finlande. Le sénat seul peut donner des ordres à ce tribunal, et connaître de ses jugemens en cas d'appel.

On compte encore quelques ministères inférieurs à ceux que nous venons de nommer, tels que le collége des mines, du commerce, des manufactures, etc.

Les appointemens d'un ministre sont de vingt à trente mille roubles.

Les provinces sont administrées par des gou-

verneurs ; l'autorité civile y est toujours subordonnée à l'autorité militaire.

Les lois furent réformées, comme les mœurs, par Pierre-le-Grand. Le code barbare qui existait avant lui, éprouva des changemens considérables, dès le règne d'Alexis, père de Pierre. Avant ce prince, l'épreuve du duel était encore consacrée par les tribunaux; et l'on s'était tellement éloigné de toute idée de justice, que le témoignage d'un noble l'emportait sur celui de six roturiers. Alexis abrogea ces lois absurdes, et son fils acheva de corriger les abus crians de la procédure criminelle.

Au-dessous du collége de justice, qui est le tribunal suprême, sont les tribunaux de première instance, dont les juges sont nommés par le souverain.

La justice est gratuite en Russie; mais les avocats, les jurisconsultes et les juges y aiment l'argent, et sont très-disposés à s'y laisser corrompre. On doit s'en étonner d'autant moins, que leur profession n'est qu'une sorte de pis-aller au-dessous d'un gentilhomme, et que les gens de peu de talens et d'une basse extraction ne choisissent que lorsqu'ils ne savent que faire.

La police est exacte et sévère en Russie : elle y est faite presque partout à coups de canne et de knout.

Les coupables sont exilés en Sibérie, où leur existence devient utile, par les travaux auxquels ils sont assujettis. Les voleurs travaillent toute leur vie aux fortifications ou à d'autres ouvrages pénibles.

Vienne, le...

Me voici maintenant à Vienne; cette ville semble aspirer à la primatie des grandes villes de l'Europe. Elle s'est extrêmement agrandie, et sa forme, en y comprenant ses vastes faubourgs, la fait comparer, avec assez de justesse, à une hirondelle qui aurait les aîles d'un aigle; on comptait, en 1796, 1397 bâtimens dans la ville seule, et 5102 dans les faubourgs. Beaucoup de ces derniers occupent un grand emplacement, et sont d'ailleurs séparés par des jardins spacieux. Il restait même à cette époque, une quantité de terrains vagues.

La ville est coupée par le Danube; mais cet avantage est acheté par quelques inconvéniens. Lorsque les ruisseaux qui descendent des montagnes s'enflent subitement par la fonte des neiges et des glaces, ils font déborder le fleuve, qui inonde quelquefois une partie des faubourgs, jusqu'à une grande hauteur. C'est alors que la bonté de la police est surtout remarquable; il est difficile de se faire une idée des précautions, de tous les moyens qu'elle emploie pour la conservation et le soulagement des familles que cet accident menace ou maltraite en effet.

On présume volontiers que le voisinage de ce fleuve donne lieu à beaucoup de parties de plaisir, qui ne peuvent être que très-agréables, principalement le long de la forêt du Prater; Mais ces sortes d'amusemens ne sont pas communs; on se borne en général à recueillir les avantages qu'offre ce beau fleuve, pour le trans-

port des marchandises, et les divers approvisionnemens.

Vienne est l'une des moins belles capitales de l'Europe; aucune décoration extérieure n'y arrête les regards; les rues qui se croisent çà et là, de la manière la plus irrégulière, ne sont ni nivelées, ni alignées. Non loin du centre, il y en a une en forme de pont jeté en travers sur une autre rue (nommée *le Fossé profond*), de sorte que les voitures qui passent dans la première, se trouvent quelquefois au-dessus d'un autre équipage dans la seconde; spectacle vraiment singulier, qui pique toujours la curiosité du voyageur. Ces hommes et ces voyageurs qui défilent sans cesse, qui vont et viennent sous vos pieds, vous rappelent ces canaux creusés en Angleterre et en d'autres pays de l'Europe; les rues passant sur une rivière, offrent souvent le coup-d'œil d'un vaisseau naviguant sous un autre vaisseau.

Les places, les théâtres, les temples, tout est barbare ici pour des yeux et des sens formés dans la patrie des Bernin et des Michel-Ange. Il n'y a guères dans cette métropole, qu'une seule rue qu'on puisse dire très-belle; elle est formée par une suite de palais magnifiques bien alignés; aussi l'appelle-t-on *la rue des seigneurs*.

La seule promenade qu'on trouve dans la ville, en ne comptant pas celle du Bastion, qui n'est fréquentée que dans l'été, c'est le *Graben*: elle s'étend le long des trottoirs d'une place, qui n'a de commun avec la place de Saint-Marc, que de rassembler les désœuvrés, les argus de

la police, et les légions de ces malheureuses créatures qui ne font d'autre métier que l'infame trafic de leurs débauches.

Quoique la ville s'embellisse tous les jours, on peut prédire qu'elle ne sera jamais parfaitement belle. Les faubourgs sont construits sur un meilleur plan, et auraient de l'élégance, si les bâtimens qu'on élève étaient plus grands et d'une architecture plus riche; la plupart des rues sont larges et régulières; elles sont principalement occupées par des manufacturiers et par un grand nombre d'ouvriers. Malheureusement la proximité de la capitale présente beaucoup d'inconvéniens pour cette classe d'individus. Placés si près du luxe et de la corruption, ils perdent rapidement leur argent et leurs mœurs. Ils conserveraient mieux l'un et l'autre dans les petites villes, qui n'ont pas généralement la population que comportent la bonté du climat et la fertilité du sol.

D'après la situation topographique de Vienne, on serait, au premier coup-d'œil, tenté de croire que la température y doit avoir un haut degré de chaleur; c'est à-peu-près la latitude d'Orléans (1); mais on a déjà remarqué que plus un pays est situé vers l'Orient, et plus, par cette raison même, il est froid; Vienne, d'ailleurs, entouré de montagnes ou de hautes collines sur lesquelles les neiges et les glaces s'entassent et se conservent long-tems, n'é-

(1) Vienne est au 48e degré 12 ½; Orléans, au 47e degré 54 ½.

prouve de vives chaleurs que pendant une couple de mois, tandis qu'en hiver le froid devient très-vif.

La chaleur même est tempérée par des vents fréquens, et quelquefois très-pénétrans. La réponse des Viennois aux Italiens qui s'en plaignent, a passé en proverbe : *Vienna è ventosa, o venenosa*; *Vienne est ou venteux, ou venimeux*, disent-ils aux Lombards, à ces bons Milanais qui se sont réfugiés chez eux, et qui regrettent un ciel pur et serein, un air presque toujours calme, un climat chéri du ciel.

Si l'on y souffre moins du froid que dans quelques autres contrées, où il n'a guères plus d'intensité, c'est qu'à l'exemple des peuples voisins, tels que les Hongrois, les Polonais, et même les Grecs et les Turcs, on est dans l'usage de se vêtir d'une pelisse aux premières fraîcheurs, et qu'en vrais Allemands, les Viennois se servent de poêles d'une grandeur, d'une qualité qui ne permettent pas au moindre froid de se faire sentir.

Une des principales causes qui altèrent la santé des habitans, c'est l'impétuosité des vents qui, outre les refroidissemens et les rhumes qu'ils occasionnent, sèchent subitement un terrein de craie et de chaux, en enlèvent des molécules qu'ils insinuent dans la poitrine, et y déposent ainsi le germe de la pulmonie. Un prompt départ de la ville est le plus sûr remède, surtout pour un étranger. Le relevé des pulmoniques qui meurent annuellement dans ses murs, est effrayant. Cette cruelle maladie exerce, il est vrai, ses ravages dans toutes les grandes villes; mais nulle

part elle n'est plus funeste qu'ici, en dépit de tous les efforts de l'art.

Cependant l'art de la médecine est peut-être mieux cultivé à Vienne que dans toute autre ville d'Allemagne. On pourrait citer plusieurs preuves de la perfection à laquelle l'ont portée les travaux et les leçons de ceux qui s'y livrent. Tous les jours, par exemple, ils arrachent aux douleurs et à la mort une infinité de ces victimes de volupté, que tout concourt à multiplier chez un peuple sensuel, avide de nourriture, et que son aisance met en état de satisfaire. Nous ne sommes que trop fondés à croire que le mal syphillitique est plus général à Vienne qu'à Paris même; et que peuvent les plus grands efforts de la science et tout le zèle des médecins, pour extirper un fléau qui prend sa source dans l'immoralité toujours croissante ?

Moins meurtrière, quoique terrible encore, est cette triste maladie que l'Europe ne connut pas autrefois, et que d'heureux essais tendent à rejeter de son sein. La petite vérole, en 1795, avait enlevé ici jusqu'à 1,098 personnes. On vient d'introduire la nouvelle manière d'inoculer par la vaccine, et de tous côtés on en attend les plus grands avantages.

Le total de la population de Vienne s'élevait en 1795 à 231,105 habitans, dont 1231 ecclésiastiques, 3253 nobles, 4256 fonctionnaires publics ou gens vivant noblement, et 7333 bourgeois ou chefs de corporation.

Le prix des vivres est d'une modicité qu'on

croirait à peine. La Hongrie fournit la viande, le blé et le vin en abondance ; l'Autriche le bois qu'on transporte sur le Danube, et qu'on ne peut guère exporter ; environ 150 jardiniers cultivent dans les faubourgs de vastes potagers. Ils n'ont peut-être pas l'économie minutieuse de leurs collègues des environs de Paris, mais ils connaissent toutes les ressources, on dirait même les délicatesses de l'art ; ils emploient, pour les arrosemens, une longue pelle de bois, faite tout exprès. Graces à leurs soins industrieux, les légumes sont toujours à un très-bas prix ; cependant ils forment une classe aisée dans la bourgeoisie ; ils se font aider dans leurs travaux par les montagnards de la Stirie, qui viennent régulièrement pour cet objet tous les printems.

Un grand nombre de sociétés particulières et de cercles où règnent la décence et le bon ton, sont cause que les cafés sont assez peu fréquentés; mais en revanche, il n'est pas de ville où l'on voie plus d'enseignes de cabarets et de maisons pnbliques.

Un café digne de la curiosité d'un étranger, est celui de Hugelman, dans le faubourg Léopolstad. Cette maison, située entre le Danube et la rue où passent les voitures qui vont à la promenade du Prater, est tellement fréquentée des Grecs (fort nombreux à Vienne), qu'entendant partout leur langage, et voyant partout leur costume, on se croirait souvent transporté au milieu de la Grèce, illusion qui n'est pas sans mérite, pour ceux surtout qui ont puisé les premiers élémens de leur érudition dans les ouvrages classiques de ce peuple célèbre.

Constantinople, le : :

J'ai quitté Vienne depuis deux mois, et depuis ce tems j'habite la capitale d'un Empire, qui fut jadis célèbre et redoutable à ses voisins, et qui n'est plus pour eux qu'un objet de mépris ou d'envie. J'ai fait quelques observations sur le gouvernement de Constantinople, je vous les soumets avec timidité; vous me direz, à mon retour, si elles sont conformes à votre manière de voir.

Les Turcs, établis sur les ruines de l'empire d'Orient, attaquèrent la Pologne, la Hongrie, la république de Venise, et l'Europe craignit de n'être plus que l'empire des Turcs. Mais ils s'arrêtèrent, et tout s'arrêta chez eux. Tous les arts avaient fui devant ces conquérans farouches, le poignard et le Koran à la main, ils se glorifiaient également de leurs victoires et de leur ignorance. Les autres nations accueillirent les arts, et leur puissance s'en accrut. Montesquieu eût conjecturé dès-lors la gloire des vaincus et la décadence des vainqueurs.

L'attachement aux usages anciens semble commun à toutes les nations Orientales: il se remarque aux Indes, à la Chine, comme en Turquie; mais partout il n'a pas les mêmes résultats, non plus que les mêmes causes. La Chine était éclairée, et le respect pour les coutumes, ne fut que le respect pour les lumières et les principes conservateurs des sociétés; il

en fut aussi la sauve-garde. Ce même respect, né en Turquie de l'indolence et de l'orgueil, y perpétue les préjugés et l'ignorance des premiers conquérans. Plusieurs fois on essaya d'y naturaliser les institutions européennes ; aucune n'y put acquérir de stabilité. Ce sont des plantes exotiques, que repousse un sol ingrat et desséché. Une longue culture serait nécessaire pour le préparer à les recevoir, et peut-être, avant cette époque, ses voisins l'auront envahi.

Ibrahim-Effendi, savant Hongrois, et novateur courageux, parvint, en 1701, à établir une imprimerie à Constantinople. Quelques ouvrages de géographie et d'histoire furent publiés, et ce pouvait être un premier pas ; il fut seul. Une nuée de copistes et de moines s'éleva contre ce qu'ils appelaient les dangers de la presse : ceux-ci craignaient la profusion des livres ; les autres tenaient à celle des manuscrits ; le gouvernement lui-même se crut intéressé à donner au nouvel établissement des bornes étroites. Après la mort d'Ibrahim, ses presses passèrent entre les mains de quelques Grecs, qui ne les firent gémir que sous des ouvrages de controverses théologiques. Ce n'est que sous le règne actuel que l'imprimerie a reçu une destination plus utile, par les soins de Rachid-Effendi, l'un des hommes les plus éclairés qu'ait eu cet empire.

Le comte de Bonneval, devenu successive-

ment colonel en France, officier général en Autriche, Pacha à Constantinople, avait introduit chez les Turcs différentes réformes, surtout dans le système militaire; elles ne lui survécurent point: les régimens qu'il avait disciplinés à l'Européenne, furent incorporés dans les spahis et les janissaires; et lorsque Tott chercha à remettre en crédit la tactique de nos armées, il établit des fonderies de canons, des fabriques de poudre, un corps d'artillerie; mais les Turcs faisaient alors cette guerre malheureuse, qui fut terminée en 1774, par le funeste traité de Kainardgi. Cette circonstance hâta la ruine des établissemens que Tott avait formés : on le négligea. Il revint en France, abreuvé de dégoût, et fatigué d'un séjour où l'on ne savait plus apprécier les services.

Neuf ans après, la Porte ottomane demanda à la France, des constructeurs, des officiers de génie et d'artillerie : ils firent quelques ouvrages de défense sur le canal de la Mer noire et sur les frontières de la Russie; ils rétablirent les fonderies, des magasins à poudre, un corps de canonniers; ils construisirent quelques frégates; mais en 1788, la plupart de ces officiers furent rappelés. L'Autriche pressentait avec inquiétude les progrès que l'art militaire aurait peut-être fait chez ses voisins. Ce fut, dit-on, par déférence pour cette alliée, que la cour de Versailles retira au Divan des hommes si précieux pour lui.

D'autres Français les remplacèrent en 1792, ils devaient reprendre les travaux suspendus, et opérer des réformes dans toutes les parties du service militaire; mais ceux-là même qui les avaient appelés, contrarièrent ensuite leurs opérations. Les instructeurs de l'infanterie se trouvèrent en rivalité avec des officiers allemands qu'on avait également attirés. La cavalerie turque pensa qu'elle n'avait aucune leçon à recevoir : les plans de défense, proposés par les ingénieurs, furent modifiés et gâtés; il fallut, dans le service de l'artillerie, allier les usages turcs à la manœuvre européenne.

L'ambassadeur Aubert-du-Bayet conduisit à Constantinople, dans le cours de l'an trois, une compagnie d'artillerie légère; le Divan n'accepta leurs services que pour quelques mois; un autre Français y transporta une colonie d'artistes : on méconnut un si grand bienfait, et ils furent contraints de revenir en France, sans avoir pu laisser à Constantinople la moindre trace d'un établissement utile.

Ainsi, la Porte ottomane s'écarta toujours des plans de réforme qu'elle conçut : elle appela tour-à-tour des Français, des Italiens, des Anglais, des Suédois, qui s'accordaient rarement sur l'exécution et sur les principes; il y eut entre chaque tentative, des intervalles d'inactivité qui détruisirent tous les ouvrages antérieurs, et les essais les plus dispendieux ne donnèrent pas des institutions meilleures, ni

des troupes mieux disciplinées. Sa marine seule parut avoir fait quelques progrès ; mais les bâtimens, avec de plus belles proportions, continuèrent à manquer de matelots et d'officiers. C'est au commerce maritime à créer la puissance navale d'une nation, et trop de causes arrêtent, chez les Turcs, le développement de ce commerce, pour qu'on puisse leur supposer de long-tems une marine redoutable.

Le sultan actuel passe pour aimer les usages et les arts des Européens ; il a souvent eu recours à des artistes étrangers pour l'embellissement de ses jardins, ou pour celui de sa capitale ; mais l'on ne doit pas espérer que sur ce point il opère une révolution dans l'opinion publique, et l'exemple donné au monde par la Russie sera difficilement imité chez les Musulmans. Si Pierre-le-Grand civilisa son peuple, l'éclaira, transporta chez lui nos mœurs et nos arts, substitua des troupes régulières à la milice des strélitz, indisciplinée et redoutable aux novateurs, comme celle des janissaires, Pierre fut un de ces hommes dont la nature est avare, et auxquels elle départit à-la-fois un génie vaste, une ame grande, une volonté forte. On le vit, avant de tenter ses réformes, les préparer de longue main, parcourir l'Europe, s'initier lui-même dans tous les secrets des arts, attirer, conduire dans ses États des colonies d'artistes et d'ouvriers, donner des leçons et des exemples,

s'instruire de toutes les parties de la navigation, depuis le travail du calfat et les manœuvres du matelot, jusqu'aux évolutions de l'amiral, parcourir tous les grades militaires et marcher à la tête de ses armées; connaître nos institutions, savoir choisir ce qu'elles avaient d'applicable à la position de son peuple, et adapter les unes aux autres toutes les branches d'administration qui constituent la force d'un empire.

Mais à quelle époque les Turcs auront-ils un souverain semblable ? l'éducation, les mœurs du sérail ne sont pas propres à former un prince pour de telles entreprises; et quand il pourrait se rencontrer, ses réformes trouveraient sans doute bien plus d'obstacles à surmonter dans les intérêts des hommes puissans, dans les préjugés populaires, et surtout dans cette léthargie qui accable toutes les parties du gouvernement.

L'autorité du grand-seigneur est, dit-on, la plus despotique de l'Europe; mais ce prince, qui peut faire tomber la tête d'un visir, tremble devant un pacha révolté; ceux d'Egypte et de Syrie se sont plusieurs fois affranchis de sa domination; ceux de Scutari, de Widdin, qu'il pouvait plus aisément réprimer, ont porté l'alarme aux portes de sa capitale. Il aurait à craindre que toute innovation importante ne devînt pour des pachas insubordonnés un nouveau prétexte de rebellion, et ne le privât en même tems des moyens de les contenir. La puissance ottomane, placée dans l'alternative, ou de périr de lan-

gueur, ou de subir une crise qu'elle croit mortelle, aime mieux se laisser aller au cours des événemens, et se reposer de sa conservation sur les destins.

Le grand-seigneur n'eut long-tems aucun ambassadeur près des cours étrangères : il regardait les missions des autres princes à Constantinople comme un hommage rendu à sa puissance, et se gardait bien d'adopter un système auquel il attachait des idées de servitude. Mais revenu enfin de ces principes d'isolement qui, en mettant à découvert toute sa politique, lui dérobaient celle des autres Etats, il entretient depuis quelques années des ambassadeurs en Espagne, en Prusse, à Paris, à Vienne. Cette innovation diplomatique est sans doute l'un des plus grands pas qu'ait faits ce gouvernement. Ses communications habituelles avec les autres peuples lui rendront plus familières les idées de commerce, d'administration, d'industrie, qui partout sont devenues les véritables élémensde la prospérité publique ; mais il faut avouer qu'elles donnent au divan une place plus périlleuse sur le théâtre de la politique européenne ; elles le destinent à prendre aux événemens une part plus active, lui font sentir le contre-coup de tous les chocs, et entraîne dans la lutte une nation qui, avec ses institutions sans vigueur, ne peut y paraître qu'à son désavantage.

La Turquie n'avait de guerres à soutenir que contre l'Autriche et la Russie ; un système

d'hostilités plus étendu l'expose à des dangers nouveaux, sans diminuer ceux que lui font courir deux voisins, toujours intéressés à devenir ses ennemis.

L'étendue de l'empire ottoman pourrait faire penser qu'il doit être d'un grand poids dans la balance européenne mais des provinces dépeuplées, sans commerce, les unes opprimées par leurs pachas et par tous les officiers subalternes; les autres prêtes à s'insurger contre l'autorité qui les écrase; toutes gouvernées par des principes différens, ou plutôt, dans l'absence des lois, et dans leur silence, plus funeste encore, victimes de l'arbitraire le plus odieux, ces provinces immenses ne présentent qu'un vaste corps dont les membres, à peine cohérens, se disloquent à la moindre secousse.

Déjà les régences d'Afrique, qui n'étaient que des pachalicks assimilés à ceux d'Europe et d'Anatolie, ont fait reconnaître leur indépendance et ne tiennent plus à la Sublime Porte que par des liens religieux et par quelques faibles déférences. Un gouvernement qui n'a point assez de nerf pour maintenir l'union de toutes les parties de son territoire, et qui voit prêtes à lui échapper, même au voisinage de Constantinople, la Moldavie, la Valachie, dont il n'a plus que la suzeraineté, quelles armées peut-il mettre aux prises avec celles qui ont sur les troupes ottomanes l'avantage du choix des

armes, de la discipline et de toutes les institutions militaires ?

Depuis sa dernière guerre contre les Russes, la Porte ottomane, occupée à réparer ses désastres, paraissait ne vouloir prendre aucune part aux affaires de l'Europe. Elle laissa attaquer la France, sans se joindre à cette ancienne alliée, et aussi sans entrer dans la coalition ; elle laissa consommer le partage de la Pologne, dont les intérêts ne pouvaient pas être étrangers à son intérêt ou à sa gloire. Les efforts de nos ennemis l'arrachèrent enfin à son inaction, rompirent les liens d'amitié qui l'unissaient à la France, et l'entraînèrent dans une guerre ruineuse dont ses auxiliaires se promirent bien de recueillir les fruits. L'expédition d'Egypte fut le prétexte des hostilités ; la Russie saisit l'occasion d'obtenir, pour ses bâtimens, l'entrée de la Méditerranée, que le grand-seigneur lui avait refusée constamment ; l'Angleterre promit à ce prince de recouvrer l'Egypte, mais dans la vue d'y supplanter les Français et d'en occuper au moins les places maritimes ; l'Autriche songea surtout à se procurer de nouvelles facilités commerciales dans la Mer Noire et sur le Danube ; jamais on ne vit plus d'empressement que dans les auxiliaires de la Porte ottomane, à soigner les derniers jours, et peut-être à accélérer la fin d'un état languissant dont ils aspirent à partager la dépouille.

Le divan pourrait-il encore éviter l'abîme où

tant de zèle l'entraîne? un retour sincère vers ses anciens alliés, vers ceux qui sont le plus intéressés à sa conservation, peuvent encore le sauver. Les plaies de la guerre sont, pour la Turquie, d'autant plus dangereuses, que le commerce et l'industrie ne les guérissent point, que ce territoire si beau, mais condamné par les lois mêmes à une éternelle stérilité, se dépeuple de jour en jour; que la guerre étrangère, au lieu de réunir les forces de l'Etat, devient le signal des divisions intestines; et enfin, que les ennemis naturels de la Porte épient sans cesse le moment où ils pourront lui porter le coup mortel.

Marseille, le.....

Une maladie assez grave, dont je ne suis pas encore tout-à-fait remis, m'a forcé d'interrompre le cours de mes voyages, et par conséquent celui de mes observations. Les médecins m'ont conseillé l'air natal, comme le seul moyen d'obtenir une prompte guérison. J'ai quitté Constantinople, et depuis un mois, j'habite Marseille. Le séjour de cette ville, et la douceur de son climat, ont déjà produit une partie de leur effet. J'espère être bientôt en état de continuer la suite de mes voyages; il me reste à voir la belle Italie, ce séjour des arts et des anciens conquérans du monde. J'espère aussi me reposer au milieu des paisibles habitans de l'antique Helvétie. L'Espagne

et le Portugal termineront mes courses. De retour en France, mon premier soin sera de me rendre auprès de vous ; j'aurai besoin, après une aussi longue absence, de jouir des douceurs de l'amitié.

Fin du premier Volume.

